

LIBRARY
ELEMENTS
OF
ARITHMETIC

75.







Me dijeron las Carmelitas de
Alba de Tormes el 24 de Agosto q^e
estaba visitando este libro
estaba escrito por la M^{te} M^a
del Santísimo Sacramento
Religiosa del Monasterio
de Carmelitas Descalzas
de Paris que actualmente

LES PARENTS

DE

SAINTE THÉRÈSE

se halla fundando en
la India

Avila 29 Agosto de 1915

Pedro Alon
Ⓞ

Nihil obstat :

LEO BESSE, S.J.

Dep. Cens. libr.

Imprimatur :

+ AUGUSTINUS,

Episc. Trichinopolit.

Déclaration.

Nous déclarons nous soumettre, pour tout ce qui est relaté en ce volume, au jugement du Saint-Siège, et notamment au Décret d'Urbain VIII, protestant de notre entière obéissance à la sainte Eglise notre mère.

Les Parents de Sainte Thérèse

Alphonse Sanchez de Cepeda
et
Béatrix de Ahumada

Droit de traduction et de reproduction réservé.

TRICHINOPOLY :
ST. JOSEPH'S INDUSTRIAL SCHOOL PRESS.

1914

Lettre

DU R. P. ZANETTI, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,
SUPÉRIEUR DU CARMEL DE MANGALORE.

Tellicherry, 2 Mai 1914.

Ma révérende et bien chère Mère,

Vous avez fait une étude spéciale de la vie et des écrits de votre glorieuse Mère sainte Thérèse. De là vient que de plusieurs côtés vous ont été adressées des demandes de donner quelque chose de nouveau, concernant votre glorieuse Mère ou son œuvre. Je vous ai encouragée à répondre à ce désir. J'ai lu ensuite avec beaucoup de plaisir et d'intérêt le manuscrit que vous m'avez envoyé, sous ce titre : *Les Parents de Sainte Thérèse*. Je vous le retourne, en vous engageant vivement à le livrer à l'impression.

Parmi les divers aspects sous lesquels vous pouviez nous présenter sainte Thérèse, il vous a semblé bon de nous la montrer dans le cercle intime de la famille, et par là de nous faire mieux connaître les parents d'élite que le ciel

lui avait donnés. Vous l'avez fait en une vingtaine de chapitres pleins de charme et d'exactitude, et, ce dont les lecteurs français et autres vous sauront gré, vous nous intruisez de détails ignorés de beaucoup.

Cette œuvre de piété filiale est en même temps une œuvre originale, que tous ceux qui aiment et admirent sainte Thérèse voudront lire et où ils trouveront à s'édifier. Les chrétiens du monde vous seront reconnaissants de leur présenter Thérèse dans la vie familiale; les membres de votre Ordre, de la leur montrer enfant d'abord et adolescente, puis jeune religieuse.

Votre plus cher désir, en écrivant ces pages, a été, je le sais, de vous rendre utile aux âmes. J'aime à croire que ce désir se réalisera, et que le petit livre que je bénis si volontiers en ce moment portera des fruits. Je le demande à Dieu, et vous renouvelle, ma chère Fille, mon plus paternel dévouement en Notre-Seigneur.

S. F. ZANETTI, S. J.

Supérieur du Carmel de Mangalore.

PRÉFACE.

Saint Jean Damascène, donnant des louanges aux parents de la très sainte Vierge, Mère de Dieu, s'écriait avec beaucoup de raison : " O bienheureux couple de Joachim et d'Anne ! Toutes les créatures vous sont redevables. C'est par vous, en effet, qu'elles ont pu offrir au Créateur un présent au-dessus de tous les présents, la chaste Mère qui seule était digne du Créateur. (1) "

L'Ordre du Carmel ne peut-il pas, toute proportion gardée, dire aux parents de sainte Thérèse de Jésus, Alphonse Sanchez de Cepeda et Béatrix de Ahumada, au nom de ceux qui le composent : Tous nous vous sommes redevables, puisque par vous nous pouvons offrir au Seigneur un présent

(1) *Sermon sur la Nativité de la B^{se} Vierge Marie.*

d'inestimable valeur, la sainte Mère qui est notre modèle, notre lumière et notre gloire ?

En cette année du troisième Centenaire de la Béatification de Thérèse, qu'il nous soit permis d'offrir à la mémoire de ces grands chrétiens l'humble hommage de notre admiration et de notre gratitude, en le faisant passer, comme il est juste, par les mains de leur fille, notre séraphique Mère. Que ces pages aillent ensuite montrer à notre siècle quelle est la robuste tige qui porte les saints, à quel foyer, tout imprégné de foi et de vigueur morale, ils naissent, grandissent et se développent, avant d'aller remplir dans le monde leur mission providentielle.

Aussi bien, pour dire les vertus d'Alphonse et de Béatrix, nous n'aurons le plus souvent qu'à laisser parler leur fille. Notre rôle se bornera à réunir et à présenter, dans leur cadre naturel, les données autorisées qui permettent de reconstituer la vie familiale des Cepeda, où Thérèse de Ahumada puisa sa première formation morale et qu'elle

embauma des parfums de ses naissantes vertus.

Nous avons pu fournir à ces tableaux intimes quelques détails nouveaux et authentiques. Ils sont empruntés en grande partie à des papiers de famille des Cepeda, dont nous devons la publication à Don Manuel Serrano y Sanz, dans ses : *Apuntes para una Biblioteca de Escritoras Españolas*, t. II, Madrid, 1905. Ces pièces, au nombre de huit, appartiennent à une procédure de 1545-1548, relative à la succession d'Alphonse Sanchez. Ce sont :

1° Une Convention dotale, passée par Alphonse le 14 Novembre 1504, peu avant son mariage avec Catherine del Peso, sa première femme.

2° Un Inventaire détaillé des biens meubles et immeubles qu'il possédait lors du décès de Catherine. (L'Inventaire est du 15 Octobre 1507.)

3° Une Convention dotale, passée par lui le 14 Novembre 1509, peu avant son

mariage avec Béatrix de Ahumada, sa seconde femme.

4° Un Acte de Donation passé le 29 Février 1516 par Thérèse de las Cuevas, mère de Béatrix de Ahumada, en faveur de ses enfants, Jean et Béatrix.

5° Le Testament d'Alphonse, daté du 3 Décembre 1543.

6° La Procédure relative à la gérance des biens d'Alphonse par Pierre Rengilfo (1545).

7° La Sentence rendue le 2 Octobre 1548.

8° Un Inventaire des biens laissés par Alphonse. (L'acte est postérieur à l'année 1549.)

Ces documents, d'une valeur de premier ordre en ce qui concerne la famille de sainte Thérèse, ont été pris sur une copie exécutée par le P. Manuel de Sainte-Marie, Carme Déchaussé, l'année 1761, et actuellement gardée à la Bibliothèque Nationale de Madrid. (Mss. n° 8.713.) On sait que dans la première moitié du XVIII^e siècle plusieurs

Carmes Déchaussés avaient été commissionés par leurs Supérieurs, pour préparer une édition correcte des Ecrits de sainte Thérèse. Leurs travaux, qui ne furent pas utilisés pour la fin qu'on s'était proposée, se trouvent aujourd'hui du domaine public.

Au cours des recherches minutieuses qu'il avait faites pour exécuter le travail à lui confié, le P. Manuel de Sainte-Marie avait rencontré des documents des plus intéressants relatifs à sa sainte Mère ou à sa famille. Le 19 Février 1761, il écrivait à l'un de ses collaborateurs, le P. André de l'Incarnation, qu'il avait eu la joie de découvrir une mine précieuse à Albe de Tormès, dans les papiers de Jean de Ovalle, mari de la plus jeune sœur de sainte Thérèse. X

“J'en fais en ce moment des extraits, disait-il confidentiellement à son ami, et je veux vous en dire quelque chose qui vous attendrira. Dans une certaine enquête, les témoins, en attestant que Doña Béatrix de Ahumada est décédée à Goterrendura, ajoutent

qu'ils transportèrent son corps, en char, jusqu'à Saint Jean d'Avila où il devait être inhumé. Ils disent qu'elle reçut la bénédiction nuptiale dans la même localité. Et l'un d'eux déclare : *J'ai été chercher la mariée à Olmedo, j'ai assisté à la cérémonie, et j'ai mangé du poulet de la noce.* Il y a les conventions dotales relatives au premier et au second mariage, le détail des biens meubles et immeubles laissés par ces bienheureux personnages : entre autres un livre d'Évangiles et de Sermons, et différentes pièces d'armure. J'y trouve la mention d'un prêtre, frère d'Alphonse Sanchez, qu'on nommait maître Laurent de Cepeda ; la mention aussi de l'année et du jour de la mort d'Alphonse, une grande partie de son testament, et d'autres pièces de toutes sortes. (1)''

(1) La lettre se trouve reliée dans le volume des manuscrits du P. Manuel de Sainte-Marie, relatifs aux Ecrits de Sainte Thérèse. (Bibl. Nat. de Madrid.)

Ce ne fut qu'un siècle et demi plus tard, en 1905, que D. Manuel Serrano y Sanz tira de l'obscurité les documents découverts par le P. Manuel de Sainte-Marie. Dans son ouvrage aussi compacte que savant, ils restaient cependant fort peu connus en Espagne et à peu près ignorés en France.

Nous avons largement puisé dans ce riche filon. Nous avons utilisé aussi des publications espagnoles récentes, surtout le premier volume de D. Miguel Mir : *Santa Teresa de Jesús, su Vida, su Espiritu, sus Fundaciones*. Madrid, 1912, (1) et l'ouvrage de D. Manuel-Maria Polit : *La Familia de Santa Teresa en America*. Friburgo, 1905.

Puisse ce petit livre, en faisant mieux connaître l'intérieur d'élite que fut celui d'Alphonse Sanchez de Cepeda, affermir

(1) Nous tenons à déclarer que nous faisons abstraction du second volume de D. Miguel Mir et des insinuations qu'il renferme relativement à la Compagnie de Jésus. Loin de les faire nôtres, nous ne pouvons que les regretter.

aussi et multiplier dans les familles chrétiennes les fortes vertus qui sont la source du bonheur vrai et de toute action véritablement féconde !

CARMEL DE MANGALORE (Indes Anglaises).

En l'anniversaire

de la Béatification de sainte Thérèse.

24 Avril 1914.

CHAPITRE I.

L'Inventaire.

Alphonse Sanchez de Cepeda après la mort de Catherine del Peso — Ses deux enfants — Il inventorie ses biens meubles et immeubles — Alphonse type du chevalier chrétien — Aspect de sa demeure — Avila.

Le vendredi 15 octobre 1507, dans la ville d'Avila, en Vieille-Castille, un homme d'une beauté mâle, à l'attitude noble et grave, est assis à une table de travail. Il est très jeune encore. Son visage est fatigué par les veilles, par la douleur surtout. Ses vêtements indiquent un deuil récent.

Voilà plusieurs jours qu'il s'applique à un travail qui semble l'absorber tout entier. C'est à peine s'il va jeter un regard furtif dans la chambre d'enfants qui renferme les deux trésors que Dieu lui a laissés. Le petit Jean, qui dort paisible dans son berceau, a coûté la vie à sa mère. Son père le sait ; aussi la douleur et la tendresse se livrent combat dans son cœur, quand il dépose un paternel baiser sur le doux visage qui lui rappelle

des traits chéris. La petite Marie, l'aînée, a deux ans. La tristesse qu'elle a lue dans le regard de son père, laissera sur sa physionomie une expression sérieuse, qui ne s'effacera pas.

Le père ne s'arrête point à caresser ses enfants. Il se remet à écrire, travail douloureux et attachant, qui fait revivre devant lui son bonheur envolé et rend plus poignante sa douleur présente.

La longue liste est terminée. L'homme en deuil y ajoute ces mots :

Moi, Alphonse Sanchez, je déclare avoir dressé cet inventaire du bien que nous possédions, moi et Doña Catherine del Peso, ma femme—que Dieu ait en sa gloire!—au moment où elle décéda. Je l'ai terminé le 15 octobre de l'an du Seigneur 1507. Il occupe douze feuillets, tous écrits, signés et rubriqués de ma main, mais dont un bon nombre ne sont pas pleins. Cette liste—ou inventaire,—je jure à Dieu et à cette ✝ qu'elle est exacte et que si je connaissais autre chose outre ce que j'y ai marqué, je le déclarerais et l'y joindrais. Et parce que c'est la vérité, je l'ai signé et affirmé sous serment, devant mes seigneurs mes frères, Pierre del Peso et Laurent Sanchez.

Jetons les yeux sur la liste en question, et extrayons - en quelques articles, à peu près au hasard :

Dans la grande armoire :

Un pourpoint frisé, fort, doublé en futaine de Milan, avec ses aiguillettes.

Des manches de mailles.

Un gant de mailles.

Un casque d'acier.

Un mors pour mon cheval.

Des étriers.

Un autre mors, en bon état.

Vingt-six grands grelots.

Dans la même armoire :

Une couverture de mule, rouge. Le fond est à grands losanges vert foncé.

Six coussins, en bon état, chacun à deux personnes dans un médaillon.

Plusieurs housses de cheval, de Rouen, rouges et jaunes.

Une portière jaune et rouge, entièrement neuve, avec mes armes.

Une couverture de mule, blanche et rouge, vert foncé et or.

Quatre grandes housses, de Tolède, pointillées.

Un caparaçon de cheval.

Un harnachement de mule.

Une autre armoire renferme des objets qui, évidemment, ont été à l'usage de Doña Catherine :

Une robe d'écarlate, garnie de velours noir.

Une jupe de zeitouni ⁽¹⁾, avec un peu de taffetas jaune aux ouvertures, doublée de bonne étoffe rouge.

Une jupe et un corsage de zeitouni noir, garnis de satin rouge ; et aux manches, des revers de même.

Une jupe courte, d'étoffe cramoisie, avec broderies ; et aux ouvertures, des revers de taffetas rouge.

Un corsage de damas violet, avec des bandes de velours noir.

Une jupe de satin cramoisi, avec deux rangs de broderies.

Une autre, toute neuve, de satin vieil or.

(1) Ce mot est l'adjectif du nom *Zeitoun*, forme arabe de la ville chinoise Tsen-Thoung, aujourd'hui, Tshiuan—Tchen-fou. On y fabriquait des étoffes de velours et de satin, qu'on nommait *zeitouni*.

Les objets suivants appartiennent au vestiaire de Don Alphonse :

Un pourpoint à moi, en damas violet.

Un autre en satin cramoisi.

Des manches de zeitouni cramoisi, à moi ; elles sont neuves.

Une gorre ⁽¹⁾ neuve, de Tolède, mauresque.

Une épée à moi, avec fourreau de velours noir et courroies ; elle est dorée.

Une ceinture, à moi, dorée.

Dans un coffret, les bijoux de Doña Catherine :

Deux chaînes d'or, qui font quatre fois le tour du cou. Elles valent sept mille maravédís.

Six anneaux d'or, petits : sept cents maravédís

Six bracelets d'or : quatre mille maravédís.

Une grande épingle avec pomme : six cents maravédís.

Autres épingles : six cents maravédís.

Une croix, qui peut valoir environ quatre-vingt maravédís.

Voici maintenant les livres :

« A côté du *Retablo de la Vida de Christo*,

(1) La gorre était une coiffure d'appartement.

de Juan de Padilla, et de poésies religieuses de Fernan Perez de Guzman, quelques livres profanes: le *De Officiis* de Cicéron (sans doute la traduction d'Alonso de Cartagena), la *Consolation* de Boèce (sans doute la traduction castillane faite sur le catalan de Saphana), un *Virgile*, la Compilation de sentences morales, intitulée *Proverbios de Seneca*, un roman d'aventures du cycle carolingien: *La Gran Conquista de Ultra-Mar*, les deux poèmes de Juan de Mena: les *Trecientas* et la *Coronacion*, et enfin un *Lunaire*. (1) »

Mes armes, continue Alphonse. *A savoir: un casque, une mentonnière, des grèbes (2), une cuirasse, des armures de bras, des gantelets et des solerets (3).*

Tournons plusieurs feuillets, et voyons ce qui est dit des bâtiments.

Au jour où décéda ma femme — que Dieu ait en sa gloire! — ils valaient cent-huit-mille maravédis.

(1) Nous avons suivi l'énumération faite par M. Morel-Fatio d'après l'Inventaire de 1507, avec les renseignements bibliographiques qu'il y a joints. (*Les Lectures de sainte Thérèse*, Extrait du Bulletin hispanique de Janvier - Mars 1908.)

(2) La grèbe était l'armure des jambes.

(3) Le soleret était le soulier en lames de fer.

Après cela vient le cheval du maître de la maison, puis une mule, qui est, paraît-il, de robe foncée.

Voici un jeu d'échecs, avec table et damier. Nous aurons à nous en souvenir plus tard.

Ne nous arrêtons ni aux chemises brodées d'or et d'écarlate, ni aux *golilles* (1) de Paris; et arrivons aux vêtements de deuil :

Une robe de chambre de deuil, avec son chaperon.

Un habit.

Des chausses noires.

Un pourpoint de futaine, neuf.

Des brodequins et des sandales.

Un caparaçon de deuil.

Deux frontails de chevaux.

Une selle de cheval, avec poitrail noir et étriers de fer, une sangle, une boîte et une chaîne.

La selle de la mule, avec les étriers et les éperons, la chaîne et le licou.

Mon épée noire.

Ma ceinture et mon poignard noirs.

(1) La golille ou gorgeron, qu'on appelait aussi fraise, était très usitée à cette époque.

Quatre paires de gants, dont deux paires noires, neuves. (1)

En somme, depuis son mariage, la fortune d'Alphonse Sanchez s'est encore améliorée. De trois-cent-soixante-dix-mille maravédís, elle est montée à trois-cent-soixante-treize-mille-huit-cent-soixante-trois. Aussi Alphonse passe-t-il, dans Avila, pour un homme riche, *hombre rico, caudaloso* (2).

« Il y a des larmes dans les choses, (3) » a dit le poète. Chacun des objets, insignifiants et chers, que le jeune veuf touche et évalue, remue dans son cœur un souvenir. On croit entendre un gémissement monter à ses lèvres, chaque fois que le nom de Catherine revient sous sa plume, accompagné de la plaintive exclamation : *Que santa gloria aya!* Aussi bien, ce cri de douleur est tout à la fois un cri d'espérance. C'est un chrétien, c'est un descendant des preux chevaliers, qui gémit, tout en écrivant. Il croit, il espère. Il

(1) *Inventario que hizo Alonso Sanchez de Cepeda, de los bienes que tenia cuando murió su mujer, Doña Catalina del Peso (1507).*

(2) Cf. *Inventario y particion de los bienes que dejó á su muerte Alonso Sanchez de Cepeda.*

(3) *Sunt lacryma rerum.*

sait que la vie n'est qu'un songe, que le réveil aura lieu dans la vraie patrie; que pour y parvenir il faut marcher dans le sentier du devoir, rude parfois, consolé toujours lorsqu'on y marche l'âme haute et le pas ferme.

Tout, du reste, à l'intérieur de la *casa solariega* ou demeure seigneuriale, nous montre que nous sommes chez un chrétien et un chevalier. Sur les murs les images du Christ, de la Madone et des Saints alternent avec les écus, les lances et les arbalètes. Dans l'une des armoires se trouvent deux cierges de cire pouvant peser quatre livres chacun. Sans doute, le maître et la maîtresse de la maison les tiennent en main dans les cérémonies religieuses. Les vastes pièces sévèrement meublées témoignent du sérieux qui préside en cette demeure à tous les arrangements domestiques.

La maison—l'une des principales d'Avila—est située à l'extrémité de la partie ouest de la ville, sur la *Plazuela Santo Domingo*, juste en face de l'église paroissiale de Saint-Dominique de Silos. Elle se trouve entre la maison de Thomas Nuñez Vela, un des personnages considérables d'Avila, et celle de François Alvarez de Cepeda, le propre frère d'Alphonse. Elle se compose de deux corps

de bâtiments, reliés par des cours et un jardin. Il y a une écurie, où logent le cheval et la mule du maître de la maison; pour l'un et l'autre il y a des harnachements en abondance, des housses, des caparaçons, des couvertures plus ou moins riches, des selles, des brides, sans parler des étriers de divers genres et des grelots plus ou moins retentissants, dont l'inventaire nous fournit le détail. Il y a aussi, dans les cours et le jardin, trois paons et deux pannes, un coq et quatre poules: c'est encore l'inventaire qui le dit.

Cette maison, Alphonse Sanchez l'habite depuis peu: il en a fait l'acquisition depuis son mariage avec la fille de Pierre del Peso et d'Agnès de Henao. Lui-même est nouveau-venu dans Avila. Il vient de Tolède, apparemment, car on l'a surnommé *el Toledano*, le Tolédan. Ses mâles vertus, la noblesse de son caractère, la bonté de son cœur l'ont promptement fait apprécier des avilé-sains; il a déjà dans la ville une position exceptionnelle.

Tout le monde le sait d'ailleurs, il est de noble extraction. Son père, Jean Sanchez de Toledo y Cepeda a obtenu à Ciudad-Real, pas plus tard que le 5 Février 1500, un acte officiel constatant péremptoirement qu'il descend du célèbre guerrier

Vasco Vasquez de Cepeda, seigneur de la ville de Cepeda, lequel accompagna et servit le roi Alphonse XI au siège de Gibraltar. Les descendants de Vasco Vasquez ont plus tard échangé la ville de Cepeda contre celle de San Felices, afin de prendre part, à la tête de cent vassaux, aux guerres de leurs princes, dans lesquelles ils ont acquis la juste réputation de bons soldats et de loyaux chevaliers (1).

Sa mère avait nom Agnès Lopez (2). C'est lui-même qui nous le dit.

Alphonse Sanchez a quatre frères : Laurent, qui est prêtre ; François, marié à Marie de Ahumada ; Pierre qui a épousé Catherine del Aguila, et Rodrigue. Il a une sœur, Elvire, qui a pris pour époux Ferdinand Mejia.

Avila, qu'Alphonse a choisie pour seconde patrie, est une vieille et fière cité, assise sur l'une des collines qui descendent des contreforts du Guadarrama et se terminent en une vallée profonde, où coulent le Grajal et l'Adaja. Elle étale, non sans orgueil, ses fameuses murailles de la fin du

(1) Cf. Béthencourt : *Los parientes de Santa Teresa*.

(2) *Ynez Lopez, mi señora madre*, lisons-nous dans le même document. Quant à son père, Alphonse le nomme : *Juan Sanchez de Toledo, mi señor padre*. (*Inventario y particion, etc.*)

XI^e siècle — l'une des enceintes les plus complètes et les mieux conservées que nous ait léguées le moyen-âge,— avec ses quatre-vingt-six tours et ses deux-mille-cinq-cents créneaux, enserrant de curieux et somptueux édifices, églises ou monastères, que surpasse la cathédrale à l'aspect de forteresse. Dans la suite, des faubourgs sont venus s'adosser aux murailles et ont notablement accru l'étendue de la ville et le chiffre de la population.

L'horizon ne manque ni de grandeur, ni de charme. Les montagnes environnantes, arides et pierreuses, sont coupées çà et là de villages et de cultures. Dans le bas, les eaux bleues de l'Adaja étincellent au soleil, entre leur bordure de saules, de frênes et d'aulnes. En haut, les sommets de la *sierra* se dressent couronnés de neige une partie de l'année. Partout, l'éclat de la lumière, l'inexprimable limpidité de l'air, prêtent aux roches et aux murailles, aux édifices et aux rues enchevêtrées, des teintes et des contours dont l'œil ravi a peine à se détacher.

Tout dans Avila présente un cachet de sévérité et de grandeur, d'énergie et de foi. A Avila, « il n'y a que des saints et des pierres », dit le vieux proverbe, *santos y cantos*. En tout cas, les

églises et les monastères y surgissent de toutes parts, aussi bien que les diverses créations de la charité chrétienne. Les maisons *solariegas*, à l'architecture sévère, à la façade que décore un écu armorié, font aussi grande figure et forment à la cité comme une sorte de ceinture intérieure. Ce sont celles des Gonzalez d'Avila, des Bracamonte, des Nuñez Vela, des Verdugo, des Cepeda.

Nous nous sommes déjà introduits dans la dernière, et nous avons fait connaissance avec le maître de la maison. Laissons passer quelques années, et, si l'on veut bien nous le permettre, nous y entrerons de nouveau.

CHAPITRE II.

Sept ans après.

Une jeune mère et un berceau — Ce qu'Alphonse écrit dans son Mémorial de famille — Béatrix de Ahumada — Baptême de Thérèse — Son parrain et sa marraine.

Les salles de la demeure des Cepeda n'ont pas changé, mais leur aspect n'est plus le même. C'est presque l'hiver encore — nous sommes au 28 mars 1515, — et cependant une atmosphère joyeuse et chaude semble circuler de chambre en chambre.

Dans la principale nous trouverons une jeune mère et un berceau. Marie et Jean, les enfants de Catherine del Peso, ont une seconde mère, et peut-être pensent-ils qu'ils n'en ont point eu d'autre. Elle est si attirante et si bonne, cette mère qui, à quatorze ans, est venue remplir au foyer familial le vide que la mort y avait fait!

Doña Béatrix de Ahumada est parente de Catherine del Peso au quatrième degré. Il a

fallu, pour qu'elle devint la femme d'Alphonse Sanchez, une dispense d'un Délégué du pape Jules II, le Commissaire Général de la Cruzada. La dispense a été signée le 17 octobre 1509, et avant la fin de l'année, les époux ont reçu la bénédiction nuptiale dans la petite église de Goterrendura, aux environs d'Avila.

La jeune femme a maintenant vingt ans. Déjà, elle a donné deux fils à Don Alphonse : Ferdinand, qui n'a guère plus de cinq ans, Rodrigue qui en a tout juste quatre. Et voici qu'une petite sœur leur est née, ce matin, de bonne heure. L'heureux père écrit dans son Mémorial de famille :

Mercredi, 28 Mars 1515, est née ma fille Thérèse, vers cinq heures et demie du matin, aux premières lueurs de l'aurore. (1)

(1) La mère Marie de Saint-Joseph (de Salazar), prieure des Carmels de Séville et de Lisbonne, atteste, dans son *Libro de las Recreaciones*, avoir en sa possession la feuille du Mémorial de famille des Cepeda, relatif à la naissance de sainte Thérèse. "Elle est, dit-elle, de l'écriture du père de notre Mère." Elle fait remarquer la divergence qui existe entre le Mémorial de famille, qu'elle a eu entre les mains, et le Livre de la *Vie de Sainte Thérèse écrite par elle-même*, au sujet du nombre des enfants d'Alphonse de Cepeda : "Notre Mère dans son livre, dit-elle, marque qu'elle a neuf frères. Le chiffre que j'ai donné (celui de huit)

On a choisi pour l'enfant le nom de baptême de sa grand'mère maternelle, Thérèse de las Cuevas, qui habite Olmedo. Car Doña Béatrix a encore sa mère. Elle n'a plus son père, Jean de Ahumada ; elle a perdu aussi, à la fleur de l'âge, deux frères et deux sœurs. Il ne lui reste plus qu'un frère aîné, appelé Jean de Ahumada, comme son père. Elle-même est d'une santé délicate, ce qui, peut-être, rend plus intéressantes encore ses charmantes qualités. Sa douceur, sa piété, le sérieux de son caractère, lui ont bien plus que sa beauté assuré l'empire sur les cœurs. « Celui de son mari surtout s'est confié en elle. (1) »

C'est une heure solennelle que celle où les saints font leur entrée dans la vie. Mais plus sainte et plus heureuse encore, l'heure où le baptême les consacre pour leurs hautes destinées. Le 4 Avril la petite Thérèse a été portée à l'église Saint-Jean, la paroisse des Cepeda, et l'eau sainte a coulé sur son front. Le vieux baptistère se

est pris d'actes anciens qui disent que ses grands parents appartenaient à la paroisse Saint-Jean. Je n'ai pas trouvé non plus d'autres frères portés sur le livre où son père inscrivait les naissances de ses enfants, mais seulement huit fils et trois filles." (Recr. VIII.)

(1) Prov. XXXI, 11.

montre encore aujourd'hui. Tout auprès, on lit cette inscription :

Vigesima Octava Martii
Teresia oborta
Aprilis ante Nonas est
Sacro fonte renata
MDXV.

Thérèse, née le 28 Mars, fut régénérée sur les fonts sacrés le 4 Avril 1515.

Le parrain de l'enfant est François Nuñez Vela, noble avilésain, qui trouvera plus tard au Nouveau-Monde une mort tragique et sanglante. La marraine se nomme Doña Marie del Aguila, de la famille des Villaviciosa, Las Navas et Villafranca. Son père, François de Pajarès, est un homme considérable et influent dans Avila, évidemment un intime ami des Cepeda, car Doña Béatrix de Ahumada, en déclarant ses dernières volontés, le fera son exécuteur testamentaire.

A la suite des lignes que nous avons empruntées au Mémorial de famille, on lit ces mots, également tracés par Alphonse Sanchez :

Son parrain a été Vela Nuñez, sa marraine Doña Marie del Aguila, fille de François de Pajarès.

Quand Thérèse baptisée est rendue à sa mère, avec quel amour mêlé de respect cette mère vraiment chrétienne contemple son enfant, devenue le tabernacle de l'adorable Trinité ! Alphonse Sanchez, lui aussi, arrête sur sa fille un long regard, où se lit déjà la tendresse privilégiée qu'il lui portera toujours. Et quand les deux époux reportent l'un sur l'autre leurs yeux humides, n'y lit-on pas comme une muette interrogation, assez semblable à celle qui retentit sur les montagnes de Judée à la naissance du Précurseur : *Que pensez-vous que sera cette enfant ?*

Les petits frères viennent aussi, sur la pointe du pied, considérer avec une attention mêlée de curiosité et de surprise, ce petit être qui repose doucement dans son berceau. Pour Marie, il y a dans son attitude quelque chose de plus : elle est la sœur aînée, elle a dix ans. C'est un sentiment presque maternel qui fait battre son jeune cœur. Elle prend déjà au sérieux le rôle qui lui incombera plus tard et dont elle a, ce semble, un vague pressentiment. Elle se promet d'être une mère pour sa petite sœur, et elle tiendra parole.

CHAPITRE III.

La vie de famille à Avila.

Les enfants d'Alphonse et de Béatrix — Noblesse de caractère d'Alphonse — Qualités de Doña Béatrix — Comment elle élève ses enfants — Respect de ceux-ci pour leurs parents — Union des frères et sœurs.

La nature s'était recueillie pendant quatre ans, ce semble, avant de produire le chef-d'œuvre qui aura nom Thérèse de Jésus. Elle se recueillit pendant quatre ans encore après l'avoir produit. En 1519 seulement Doña Béatrix donnera le jour à un autre fils, qui recevra le nom de Laurent, et successivement les années suivantes 1520, 1521 et 1522, à trois autres fils encore : Antoine, Pierre et Jérôme. En 1527 et 1528 elle sera mère encore d'un fils, puis d'une fille : Augustin et Jeanne.

En comptant les enfants de Catherine del Peso, ce seront huit fils et trois filles qui réjouiront ce chevaleresque foyer.

Le chef de la famille, Alphonse Sanchez est le type de la rectitude et de l'honneur chrétien.

Pour lui, point de compromis avec la loi de Dieu et les devoirs qu'elle impose. On peut lui appliquer cette sentence d'un penseur : « Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique. (1) »

Cette droiture parfaite se reflète sur le visage et dans l'attitude d'Alphonse. Il en impose à tous par la dignité de son maintien. Les étrangers en sont vivement frappés : témoin cette parole du fils d'un petit marchand d'Avila, devenu prêtre : « Je me souviens avoir vu Don Alphonse quand j'étais petit enfant. Sa physionomie et la dignité de sa personne restent pour moi inoubliables. Tout en lui respirait la gravité. L'impression en est aussi vive dans mon esprit que si elle ne datait que d'aujourd'hui. (2) »

Cette gravité, sans aucun doute, impressionne aussi les enfants d'Alphonse. Mais combien la bonté transparait sous cette gravité ! « On remarquait chez mon père, dit Thérèse, beaucoup de charité pour les pauvres et une grande compassion envers les malades. (3) » Thérèse n'a que

(1) Lévis.

(2) Julien d'Avila : *Vida de la Madre Teresa de Jesus*, cap. I.

(3) *Vie de Sainte Thérèse écrite par elle-même*, ch. I.

trois ans, Laurent n'est pas encore né. Il est question dans Avila de fonder un grenier de secours pour les cultivateurs indigents. Alphonse se met avec empressement au nombre des souscripteurs. Il s'oblige à donner par an deux fanègues (1) de blé et les fournit ponctuellement, les Actes de la Municipalité d'Avila en font foi.

Ceci se passe en 1518. En 1525, il s'agit parmi les chrétiens influents de la ville de fonder une messe à célébrer régulièrement dans la prison. On recueille à cet effet un petit capital de soixante-quinze mille maravédis, et c'est entre les mains d'Alphonse Sanchez qu'il est remis en dépôt. Ces quelques traces des bonnes œuvres du père de Sainte Thérèse, que quatre siècles ont portées jusqu'à nous, ne nous disent-elles pas combien d'autres furent connues de ses concitoyens, sans parler de toutes celles que Dieu et ses anges furent seuls à enregistrer ?

Ajoutons qu'Alphonse Sanchez est un loyal serviteur de son souverain. Lorsqu'en 1520 la Castille est violemment agitée par le soulèvement dit des *Comuneros*, on ne voit pas que ni lui

(1) La fanègue est une mesure, d'Espagne pour les denrées sèches. Elle équivaut environ à 60 litres.

ni aucun des Cepeda se soit écarté de leur devoir de fidèles sujets de Charles-Quint.

Dans son intérieur, il est père, même à l'égard de ceux qui le servent. C'est sa fille qui nous l'assure : « Sa bonté à l'égard des serviteurs allait si loin, dit-elle, qu'on ne put jamais le décider à prendre des esclaves. Leur sort lui faisait trop de pitié. Ayant eu chez lui, par circonstance, une esclave qui appartenait à l'un de ses frères, il lui prodiguait les mêmes attentions qu'à ses propres enfants. La voir privée de la liberté, lui causait, disait-il, une peine insupportable. (1) » On sait que des esclaves morisques étaient restés en beaucoup de villes d'Espagne, après la reprise du pays sur les Maures. (2)

« Personne, dit encore Thérèse, ne l'entendit jamais ni jurer ni médire; ses mœurs étaient des plus sévères. (3) »

N'oublions pas surtout ce trait caractéristique et important : « Il avait pour la vérité un respect profond. (4) » Si l'on a pu dire avec raison que

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

(2) On donnait le nom de *morisques* aux descendants des Maures, convertis au christianisme.

(3) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

(4) *Ibid.*

« les talents médiocres ont généralement une pente au mensonge, (1) » il n'est pas moins exact d'affirmer que les intelligences élevées ont d'ordinaire en souveraine horreur ce vice odieux. La véracité d'Alphonse était si justement renommée parmi ses concitoyens, que plusieurs attestèrent après sa mort « qu'il était homme très véridique, dont on pouvait assurément croire qu'avec ou sans serment il n'aurait jamais dit que la seule vérité. (2) » Cette noble qualité, Alphonse la transmettra dans toute sa splendeur à sa fille Thérèse, en sorte qu'elle pourra dire, en s'adressant à Dieu : « Vous m'aviez donné, Seigneur, une horreur naturelle du mensonge. (3) » Grâce initiale, à laquelle viendront se joindre des faveurs insignes, dont elle disait : « La vérité divine me fut manifestée. Elle est vérité en elle-même ; elle est sans commencement et sans fin. Toutes les autres vérités dépendent de cette vérité, de même que tous les autres amours dépendent de cet amour, et toutes les autres grandeurs de cette

(1) Prince de Hohenlohe : *Pensées*.

(2) *Autos del Pleito de la Curaduria de los bienes de Alonso Sanchez de Cepeda, por Pedro Rengilfo*.

(3) *Vie écrite par elle-même*, ch. XL.

grandeur... Il m'en est demeuré un grand désir de ne dire que des choses d'une vérité bien différente de celle qui a cours dans le monde. (1) »

Auprès du père, à la mâle énergie, à la bonté inépuisable, se trouve la mère, une femme toute jeune encore, nous l'avons vu, d'une exquise beauté, d'une douceur attirante, en qui la grâce pudique se joint à un jugement sûr, à un tact délicat. Elle semble ne faire aucun cas de sa remarquable beauté, et porte déjà le costume des personnes avancées en âge. C'est Doña Béatrix, la mère de Thérèse. On la dirait la vraie mère des deux aînés de la famille, Marie et Jean, tant elle est pleine à leur égard de sollicitude, tant elle leur prodigue la même tendresse qu'à Ferdinand, Rodrigue, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme et Augustin, à Thérèse et à Jeanne.

Pour Doña Béatrix, son mari, ses enfants forment son univers ; mais un univers dont Dieu est le Créateur et l'unique Fin, Dieu qui compte nos pas et mesure chacun de nos actes, Dieu qui jugera notre vie, Dieu, avant tout, le vrai Père qui est aux cieux, dont le regard plein d'amour suit partout ses enfants qui sont sur la terre,

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XL.

jusqu'au jour où, les ayant trouvés dignes de lui, il les introduira dans son bonheur sans fin.

A juste titre on peut appliquer à notre Alphonse Sanchez cette parole des saints Livres : « Ton épouse est comme une vigne abondante aux parois de ta demeure. Tes enfants sont comme de jeunes plants d'oliviers autour de la table de famille. C'est ainsi que sera béni l'homme qui craint le Seigneur. (1) »

Malgré la gravité du chef de la famille, la vie des onze frères et sœurs était joyeuse, on peut le penser, dans la maison de la *Plazuela Santo Domingo*. Mais à côté des délassements et des jeux, il y avait l'étude, pour les plus grands surtout. Pour tous, ce semble, la lecture était de rigueur. Alphonse lisait beaucoup, et ses lectures étaient graves comme son caractère. Nous avons vu dans l'Inventaire, les titres des livres qui formaient en 1507 sa petite bibliothèque. Il est à croire que depuis son premier veuvage il lut presque exclusivement des livres de piété, et il entendait que, tout jeunes encore, ses enfants y prissent goût. « Mon père, nous dit Thérèse, aimait la lecture des bons livres, et il en avait

(1) Ps. CXXVII, 3.

toujours en langue espagnole, afin que ses enfants pussent les lire. Les lectures, le soin que prenait ma mère de nous faire prier et de nous inspirer de la dévotion envers Notre-Dame et plusieurs saints, éveillèrent en moi les premiers mouvements de la piété vers l'âge, ce me semble, de six ou sept ans. (1) »

La prière se faisait en famille; le chapelet y tenait une large part. Les dimanches et jours de fête, il y avait les offices à la paroisse Saint Jean. On visitait aussi les sanctuaires particulièrement chers à la piété des avilésains: la cathédrale avec ses souvenirs de saint Second, le disciple de l'apôtre saint Jacques; la basilique des saints Vincent, Sabine et Chrystète, ces jeunes martyrs dont le supplice et l'héroïsme formaient une des plus pures gloires de la cité; et sans doute les nombreuses églises de monastères, et ces oratoires qu'on appelait ermitages, où se vénéraient des statues ou images en honneur dans la ville.

Chez les Cepeda, le respect, la vénération des enfants pour leurs parents était religieux et profonds. Et comment en eut-il été autrement?

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I

« Je voyais mes parents n'accorder leur estime qu'à la vertu, a écrit Thérèse, et c'était pour moi un stimulant au bien. (1) » L'affection mutuelle des frères et sœurs était vive et sincère. Thérèse, en particulier, chérit ses frères d'une affection sans bornes. Mais il en est un, Rodrigue, qui est son inséparable. « J'en avais un, dit-elle, presque de mon âge. A tous je portais une tendre affection, mais j'avais une préférence pour celui-là. (2) » Rodrigue répondait par une tendresse légèrement protectrice à l'affection de sa sœur, la petite, la *niña*, comme il disait, sans se douter que le *protecteur*, comme il arrive souvent, subissait l'ascendant de sa *protégée*. La femme, même lorsqu'elle n'est encore qu'une enfant, a en si haut degré l'instinct et le talent de la persuasion !

Le fait est que Thérèse semble faire bon marché des quatre ans d'avance que son frère a sur elle, avance énorme à cet âge. « Il était presque de mon âge », dit-elle. Nous verrons plus loin qu'à l'occasion elle ne se fera pas faute de lui montrer la route, voire même de l'entraîner après elle.

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

(2) *Ibid.*

CHAPITRE IV.

A Goterrendura.

Olmedo et Thérèse de las Cuevas — Goterrendura — Les enfants d'Alphonse à la campagne — Les lectures de Thérèse et de Rodrigue — *Pour toujours! toujours! toujours!* — Attachement des habitants de Goterrendura pour la famille d'Alphonse.

Quand arrivait la belle saison, Alphonse Sanchez et sa famille quittaient la maison de la *Plazuela Santo Domingo*, pour trouver la fraîcheur et la liberté de la campagne. Il est probable qu'on allait de temps en temps à Olmedo, non loin de Medina del Campo, chez Thérèse de las Cuevas, la grand-mère maternelle, dont le foyer presque désert reprenait une nouvelle vie par la présence des petits-enfants. Thérèse était une castillane de la vieille roche, qui ne savait point signer son nom, et s'entendait fort bien à former enfants et serviteurs à la sainte crainte de Dieu. Elle affectionnait tendrement sa fille Béatrix. Un an après la naissance de sa petite-fille Thérèse, elle avait fait une donation de ses

biens à son fils Jean de Ahumada et à Doña Béatrix, donation où cette dernière se trouvait notablement avantagée. (1) Mais c'était à Goterrendura qu'on s'établissait régulièrement pendant l'été.

Goterrendura est une petite localité à trois lieues d'Avila, dans la direction du nord, dont les maisons s'éparpillent sur un monticule au pied duquel coule la rivière Berlana. Elle dépendait de la paroisse Saint Jean, et c'est pour cela qu'Alphonse et Béatrix avaient pu recevoir la bénédiction nuptiale dans sa petite église. La propriété des Cepeda se composait de plusieurs bâtiments d'habitation, d'un enclos avec un colombier, de trois arpents de vignes, de plusieurs champs de culture, et de prairies qui nourrissaient deux troupeaux de moutons, de mille têtes chacun. (2) C'était la dot apportée par Doña Béatrix à son époux.

Quelle joie pour Thérèse et ses frères que ces séjours à la campagne! Ensemble les enfants

(1) Cf. *Donacion hecha a favor de sus hijos por Teresa de las Cuevas, mujer que fué de Juan de Ahumada (1516).*

(2) Cf. *Inventario y particion de los bienes que dejó à su muerte Alonso Sanchez de Cepeda.*

font de longues visites au colombier et distribuent la nourriture à ses habitants ailés. Plus tard, quand Thérèse aura commencé à fonder les monastères qu'elle aime à nommer les petits *Colombiers de la Vierge*, cette réminiscence de son enfance lui fournira l'une des pages les plus psychologiques d'un de ses traités sur l'oraison. (1) Ensemble ils visitent les troupeaux, et ils ne manquent pas de remarquer que chaque brebis porte fortement empreinte sur sa toison la marque de propriété des Cepeda. Ils savent que cette empreinte est due à l'application d'un fer à marquer les brebis — *un hierro de herrar ovejas*, — qui se trouve d'ordinaire dans l'une des grandes armoires de la maison d'Avila. (2) Peut-être ont-ils, une fois ou l'autre, assisté à cette opération. Et Thérèse se souviendra sans doute de ce fer à marquer les brebis, quand elle écrira : « Savez-vous ce que c'est qu'être vraiment spirituel ? C'est se faire l'esclave de Dieu, et, comme tel, porter sa marque — *su hierro*, — qui est celle de la croix. (3) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XIV.

(2) Cf. *Inventario que hizo Alonso Sanchez de Cepeda*.

(3) *Château Intérieur*, VII^e Demeure, ch. IV.

Mais quand il s'agit de lire sous les ombrages les livres préférés, Thérèse s'adresse toujours à Rodrigue. Jean et Ferdinand n'ont point, paraît-il, le même goût pour la lecture. Thérèse et Rodrigue en sont insatiables. « La petite », pourtant, n'a guère plus de six ans, mais déjà son cœur ardent passe tout entier dans les tableaux que les livres placent devant ses yeux. « Nous lisions ensemble la Vie des Saints, écrit-elle. A la vue des tourments que les saintes martyres enduraient pour Dieu, je trouvais qu'elles achetaient à bon marché le bonheur d'aller jouir de lui, et je souhaitais ardemment partager leur sort. Ce n'était pas chez moi l'effet d'un amour pour Dieu dont j'eusse conscience, mais le désir d'entrer en possession de cet immense bonheur du ciel que les livres me promettaient. (1) »

La pensée de l'éternité ! C'était elle surtout qui frappait l'esprit de nos petits lecteurs. « Notre étonnement était extrême, dit Thérèse, quand nous lisions dans nos livres que les tourments et la gloire devaient durer toujours. C'était le sujet habituel de nos entretiens. Nous aimions à

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

répéter : *Pour toujours! toujours! toujours!* Et quand j'avais ainsi redit ces mots un certain nombre de fois, Dieu me faisait la grâce, tout enfant que j'étais, de sentir la vraie voie qui mène à lui s'imprimer dans mon âme. (1) »

Sous cette vive impression, la petite fille redisait, se parlant à elle-même : *Eh! quoi, une gloire ou un tourment sans fin attend mon âme! Oui, pour toujours!...* Et Rodrigue, faisant écho à sa sœur, s'écriait sur une note moins sérieuse et plus gaie : *Pour toujours! Pour toujours! Thérèse!...*(2) »

La famille d'Alphonse Sanchez était extrêmement aimée de la population de Goterrendura. La mère de Doña Béatrix, Thérèse de las Cuevas, avait fait à cette terre de grandes améliorations. Sa fille y était bien connue dès avant son mariage, lequel, nous l'avons dit, avait eu lieu là-même, à la grande joie des habitants. Plusieurs se faisaient gloire, quarante ans après, les uns d'avoir été chercher la fiancée et sa mère à Olmedo et de les avoir amenées en voiture à

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

(2) Déj. jurid. de la mère Isabelle de Saint-Dominique pour la Béatification de sainte Thérèse (Inform. d'Avila, 2^e Procès.)

Goterrendura ; les autres — et c'était le plus grand nombre — d'avoir vu la mariée vêtue de soie et ornée de bijoux d'or, présent de son époux, recevoir la bénédiction nuptiale dans l'église de la localité, voire même d'avoir mangé du poulet de la noce (1).

Ils avaient vu naître et grandir les enfants d'Alphonse et de Béatrix. Toujours ils avaient trouvé secours et bon accueil dans cette chrétienne demeure, le refuge commun des pauvres et des nécessiteux. Liens forts et doux qui unissent indissolublement le peuple à ses seigneurs, que seule la religion peut former, que seule la charité chrétienne, avec sa puissance et sa délicatesse, peut rendre fermes et durables. Joies et peines, tout était commun entre la famille d'Alphonse Sanchez et les habitants de Goterrendura. Nous verrons ceux-ci en donner d'irrécusables témoignages au moment où la douleur viendra frapper à la porte de leurs seigneurs.

Alphonse, qui aimait cette terre, l'accrut de

(1) Cf. *Autos del Pleito acerca de la Curaduría de los bienes de Alonso Sanchez de Cepeda, por Pedro Rengilfo.*

plusieurs acquisitions importantes, qui en portèrent la valeur à la somme d'environ douze mille ducats. (1)

(1) Cf. *Autos del Pleito acerca de la Curaduria de los bienes de Alonso Sanchez de Cepeda, por Pedro Rengilfo.*

CHAPITRE V.

Rodrigue et Thérèse sur la route de Salamanque.

Le désir du martyr — Rodrigue et Thérèse quittent la maison paternelle — Rencontre de leur oncle — Rentrée forcée à Avila — Chagrin de Thérèse — Les essais d'ermitage — L'aumône — Thérèse imite les religieuses.

Les livres lus à Goterrendura avec tant d'entraînement par Thérèse et Rodrigue étaient relus à Avila, quand l'automne y ramenait la famille. Les deux enfants ne se lassaient pas de les commenter ensemble, et maint projet s'élabo-rait dans leurs jeunes imaginations, en vue de réaliser le désir bien arrêté de « la petite » : obtenir au plus tôt le bonheur du ciel. « Nous nous demandions, mon frère et moi, quel serait le meilleur parti à prendre pour atteindre ce but. Nous formions le projet de nous rendre, en demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, au pays des Maures, dans l'espoir d'y avoir la tête tranchée. En cet âge si tendre, le Seigneur nous donnait, je crois, assez de courage pour

mettre ce projet à exécution. Mais comment y parvenir? Nous avons des parents: à nos yeux, c'était le plus grand de tous les obstacles. (1) »

Cet obstacle était-il insurmontable? Malgré ses sept ans, Thérèse ne le pensa point. Il fut convenu entre les deux enfants que, munis de légères provisions de bouche, ils s'éloigneraient furtivement de la demeure paternelle, passeraient l'Adaja, puis entreraient dans l'ermitage qui est proche, pour confier à la Vierge qu'on y honore l'entreprise si glorieuse pour Dieu et si heureuse pour eux-mêmes qu'ils se disposaient à aborder. Ils s'engageraient ensuite sur la grande route de Salamanque, qui ne pouvait manquer de les conduire tout droit au pays des infidèles.

Au jour et à l'heure fixés, nos deux fugitifs se dérobent à la surveillance de leur mère, à celle de Marie, leur sœur aînée; ils se dirigent vers l'une des portes du sud et la franchissent. Les voilà hors de l'enceinte fortifiée. Il n'y a plus qu'à passer le pont pour trouver l'ermitage. Tout émus, ils tombent aux pieds de la Vierge *de la Caridad*. Mais vraisemblablement la prière est courte, car ils tremblent d'être poursuivis, et

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

il importe de mettre sous peu une bonne distance entre eux et les ennemis de leur bonheur. Sans tarder, ils s'engagent sur la route, objets sans doute de quelques regards étonnés. Mais enfin — Dieu en soit béni ! — personne, semble-t-il, n'est à leur poursuite.

Les deux enfants respirent plus à l'aise, et déjà le cœur de Thérèse s'enflamme à la pensée de la couronne qu'elle va conquérir, lorsqu'en avant, sur la route, le bruit du sabot d'un cheval se fait entendre; un léger nuage de poussière s'élève, et un cavalier croise les deux enfants. Déjà Rodrigue rougit et se trouble. Il a reconnu son oncle : François Alvarez de Cepeda, le frère de son père. Thérèse est bien décidée à ne point s'arrêter en si beau chemin; elle cherche à entraîner son frère, qui s'est arrêté, confus.

De son côté, François Alvarez vient d'arrêter sa monture. Il a reconnu ses neveux et deviné, à leur attitude, qu'ils sont en fraude. Du reste, leur présence, seuls, sur la route, l'indique assez. Avec bonté, mais sans réplique possible, il leur enjoint de rebrousser chemin, et lui-même les escorte jusqu'à la *Plazuela Santo Domingo*.

La maison d'Alphonse était en émoi. On cherchait partout les deux enfants. Doña.

Béatrix se figurait déjà qu'ils étaient au fond du puits du jardin (1). Alphonse Sanchez, ce semble, n'était point chez lui, car les historiens ne mentionnent que l'inquiétude maternelle. Que Rodrigue et Thérèse aient choisi pour exécuter leur plan un jour où leur père se trouvait à Goterrendura, ce n'est que très plausible. Ainsi, ils diminaient de moitié ce que Thérèse a nommé « le plus grand de tous les obstacles. »

Cependant il fallait s'expliquer. En présence du mécontentement de sa mère, de l'attention inquiète de ses frères et sœurs, de la curiosité des serviteurs de la maison, Rodrigue faiblit dans son rôle de héros et de martyr. Il balbutie, il s'excuse. C'est *la petite*, dit-il, qui l'a poussé à cela — *la niña le habia incitado* (2). Thérèse, on peut le croire, reste ferme. Mais son chagrin est violent, et — l'Eglise nous le déclare dans les Leçons de l'Office de sa fête — elle pleurera longtemps l'heureux sort dont on l'a privée. (3) Ceci se passait, vraisemblablement, en l'année 1522.

(1) Cf. Ribera, lib. I, cap. II.

(2) Yepès, lib. I, cap. I.

(3) *Jugibus lacrymis deplorans optimam sibi sortem fuisse præreptam.*

La flamme qui embrase le cœur de cette enfant de sept ans va-t-elle s'éteindre en présence de ce mécompte ? Non, elle cherchera une autre issue.

« Nous voyant dans l'impossibilité d'aller chercher le martyr, nous résolûmes, mon frère et moi, de vivre en ermites. Nous nous efforcions de construire de notre mieux des ermitages dans un jardin attenant à la maison ; mais les petites pierres que nous superposions ne tardaient guère à tomber. Ainsi nous échappaient, l'un après l'autre, les moyens d'atteindre nos désirs. (1) »

Faire l'aumône leur restait. Les deux enfants s'y appliquaient selon leur pouvoir. « Mais, remarque Thérèse, mon pouvoir était petit. Je cherchais la solitude pour y réciter mes prières, qui étaient nombreuses ; le chapelet y tenait la première place, car ma mère avait cette dévotion très à cœur et prenait soin de nous l'inculquer. Quand je jouais avec d'autres petites filles, tout mon plaisir était de représenter des monastères et d'imiter les religieuses. Il me semble que je désirais l'être, mais cet attrait

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

était moins vif que ceux dont j'ai parlé plus haut (1) », c'est-à-dire le martyre et la vie érémitique.

Ces petites filles, compagnes de jeux de Thérèse, évidemment, c'étaient avant tout ses quatre cousines germaines, les filles de son oncle François Alvarez, celui-là même qui avait entravé sa fuite au pays des Maures. Elles s'appelaient : Béatrix, Agnès, Anne et Hiéronymes. Leur mère, Doña Marie de Ahumada, était probablement cousine de la mère de Thérèse. Jouer à la religieuse à l'instigation de Thérèse, n'était pas une simple fantaisie pour deux de ces enfants, mais plutôt, ce semble, un essai de ce que leur réserve l'avenir. Agnès et Anne suivront un jour leur cousine au monastère de l'Incarnation, puis dans la Réforme. Elles s'appelleront Agnès de Jésus et Anne de l'Incarnation.

Les petites filles ont quatre frères : Pierre, François, Diego et Vincent. Celui-ci sera prêtre et régira la paroisse de Villanueva del Arenal. Nous l'avons vu, la maison de François Alvarez et celle d'Alphonse Sanchez étaient contigües. Rien d'étonnant qu'une grande intimité régnât

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

entre les huit enfants du premier et la bande de leurs cousins qui, cette année 1522, atteignait le chiffre de neuf.

CHAPITRE VI.

Les livres de chevalerie.

Doña Béatrix lit des romans — Qu'était-ce que les romans de chevalerie? — Thérèse et ses frères prennent goût à ces lectures — Thérèse compose un livre de chevalerie — Fâcheuse influence que les romans exercent sur elle.

La délicatesse de santé de Doña Béatrix de Ahumada allait s'accroissant. Et cependant, toujours femme de devoir, elle conduisait sa maison, veillait sur ses enfants et ses domestiques, trouvant moyen de ne rien laisser en souffrance parmi ses multiples occupations d'épouse et de mère chrétienne.

A tant de vertu, elle joignait une faiblesse, que Thérèse mentionne avec les délicatesses de la plus respectueuse piété filiale, forcée qu'elle est de signaler la cause de son propre refroidissement dans ses aspirations premières.

« Voici, si je ne me trompe, ce qui fit le plus de tort à mon âme. Bien des fois, en y songeant, je me suis dit: Oh! qu'ils sont répréhensibles, les parents qui ne s'efforcent pas de donner à

leurs enfants l'exemple de toutes les vertus ! Ma mère, je le répète, était très vertueuse ; cependant, arrivée à l'âge de raison, je ne pris presque rien de ses bonnes qualités, et un défaut qu'on remarquait en elle me nuisit extrêmement. Elle aimait la lecture des livres de chevalerie. (1) »

Qu'étaient-ce que ces *libros de caballerias*, si goûtés des dames castillanes et en particulier de Doña Béatrix, femme de devoir pourtant et, selon l'expression de sa fille, « d'une pudeur admirable ? »

C'étaient des fictions plus ou moins extravagantes, aventures imaginaires de chevaliers errants, dont le goût littéraire avait autant à se plaindre que la moralité. L'Espagne, à l'époque de sainte Thérèse, était inondée de ces sortes de livres, « produits d'un génie fécond, ardent, ne sachant où se prendre, semant des trésors d'imagination dans les champs de la fantaisie déréglée. (2) »

Les hommes de sens et de vertu — Alphonse

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

(2) Paul Rousselot : *Les mystiques espagnols*, ch. IV : *Louis de Léon*.

Sanchez était de ce nombre — éprouvaient une vive répulsion pour ces productions malsaines. Louis de Léon, en particulier, le célèbre écrivain de l'Ordre de Saint Augustin, faisait la guerre à ce qu'il appelait « ce livre coupable, qui converse à toute heure et en tout lieu avec celui qui le lit. » Et il disait en gémissant : « Les hommes se sont livrés sans frein à la lecture de milliers de livres non seulement frivoles, mais expressément dangereux... Que de personnes simples et pures se perdent en ce mauvais pas, sans même s'en apercevoir ! (1) »

C'était la plume satirique de Michel Cervantès qui allait détruire, en les ridiculisant dans son célèbre *Don Quichotte*, ces livres pernicieux. En attendant, Doña Béatrix de Ahumada s'en nourrira sans aucun remords, ce semble, et, autant qu'on en peut juger, sans détriment bien marqué pour son âme. Il n'en ira pas de même de sa fille Thérèse. Son imagination ardente s'enflammera rapidement au contact de cet héroïsme de mauvais aloi, et l'influence néfaste qu'elle en retirera sera manifeste.

Les fils d'Alphonse de Cepeda, petits et grands,

(1) Paul Rousselot, ch. IV : *Louis de Léon*.

partageront bien vite l'enthousiasme de leur sœur et son goût immodéré pour ces dangereuses lectures. Mais écoutons Thérèse :

« Si ma mère s'accordait ce passe-temps, ce n'était pas d'une manière aussi blâmable que moi, car elle n'en prenait pas occasion de négliger ses occupations, tandis que mes frères et moi nous nous exemptions de nos devoirs pour nous plonger dans ces livres. Peut-être aussi ma mère n'y cherchait-elle qu'une diversion à ses grandes souffrances, et prétendait-elle par là occuper ses enfants, en vue de les soustraire à d'autres dangers qui auraient pu les perdre. Quoi qu'il en soit, mon père le trouvait fort mauvais, et il fallait veiller à ce qu'il ne s'en aperçût point. Je pris l'habitude de ces lectures, et cette petite faute que je vis commettre à ma mère fut cause du refroidissement de mes premiers désirs, comme aussi de la négligence où je tombai sur d'autres points. (1) »

Evidemment Thérèse lut un grand nombre de ces livres. On ne peut que le déduire de ses paroles : « Je ne voyais pas de mal à passer de longues heures du jour et de la nuit dans une

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

occupation si frivole, même en me cachant de mon père, et je m'y absorbais à tel point que, pour être contente, il me fallait sans cesse un livre nouveau. (1) »

La chose passa si avant, et l'esprit de Thérèse était si rempli des chevaleresques aventures dont ces livres lui faisaient l'in vraisemblable et, disons-le, l'extravagant tableau, qu'elle résolut, elle aussi, de composer un *libro de caballerias*. Rodrigue, son *inséparable*, reçut, comme il était juste, la confiance du projet, et fut invité à se mettre comme sa sœur en frais de composition. Il est à présumer que l'esprit fécond de Thérèse fut le plus abondant en inventions héroïques et gracieuses. « Que ne donnerait-on pas aujourd'hui, dit très bien M. Morel-Fatio, pour posséder ce récit d'aventures romanesques, où s'accusaient peut-être déjà certains traits de son style ! (2) »

Ribera nous assure que Rodrigue et Thérèse passèrent plusieurs mois dans cette composition littéraire. Il est à croire que tout ce temps Thérèse eut plus de distraction dans ses prières

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

(2) *Lectures de Sainte Thérèse*, p. 4.

et que la vanité fit avec succès le siège de son cœur, jusque-là tout à Dieu. Funeste conséquence de la lecture de « ces ouvrages perfides dont Satan se sert, comme parle Ribera, pour faire sourdement le mal que ses suppôts ne pourraient faire autrement. (1) » C'est une vérité que l'expérience fait toucher du doigt chaque jour. « Le livre est le pire des poisons : il se glisse, s'insinue, pénètre jusqu'au fond de notre substance. (2) »

Si ses atteintes ne furent pas mortelles pour Thérèse, du moins eussent-elles pu le devenir. Elles furent à coup sûr pour elle la source de longs regrets, car, à l'en croire, il n'était point à cette faiblesse de circonstance atténuante : « A moi seule en est la faute ! s'écrie-t-elle au *Livre de sa Vie*. Vous-même, Seigneur, n'avez rien négligé pour que, dès cet âge, je fusse toute à vous. Me plaindre de mes parents, je ne le puis davantage : je ne voyais en eux que la vertu sous toutes ses formes et la plus vive sollicitude pour mon bien. (3) »

(1) Lib. I, ch. III.

(2) Paul Rousselot, ch. IV : *Louis de Léon*.

(3) Ch. I.

Thérèse avait treize ans. C'est l'âge où la Castillane devient jeune fille. Elle commença — c'est elle-même qui nous le dit — à s'apercevoir des avantages naturels dont elle était douée. « Dieu s'en était, disait-on, montré prodigue à mon égard. Au lieu de lui en témoigner de la reconnaissance, je m'en servis pour l'offenser... Je me mis à porter des parures et à désirer plaire en paraissant bien. Je prenais un grand soin de mes mains et de mes cheveux; j'usais de parfums, ainsi que de toutes les vanités de ce genre que je pouvais me procurer, et elles étaient nombreuses, car ma recherche allait fort loin. En cela, je n'avais nulle intention mauvaise, et jamais je n'aurais voulu devenir pour personne une occasion d'offenser Dieu. Pendant bien des années, je conservai des soins excessifs en fait de propreté, et d'autres défauts encore où je ne voyais aucun péché; je comprends maintenant quel mal ce devait être. (1) »

Tandis que Thérèse mettait le pied dans les sentiers glissants de la frivolité, Dieu, dont les desseins sont inscrutables et toujours pleins de

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I et II.

miséricorde, allait laisser s'appesantir sur la famille d'Alphonse Sanchez la plus douloureuse épreuve.

CHAPITRE VII.

Le second deuil.

Dernière maladie de Doña Béatrix — Son testament — Sa mort — Son corps est porté à Avila — Inhumation à l'église Saint Jean — Thérèse choisit la Très Sainte Vierge pour mère.

En 1528 Doña Béatrix de Ahumada donnait le jour à sa dernière fille. Elle ne devait survivre que peu de temps à la naissance de cette enfant. Ce fut à Goterrendura qu'elle passa les derniers mois de son existence, là que le 24 novembre 1528 elle déclara, par un testament venu jusqu'à nous, ses suprêmes volontés.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, trois personnes en un seul vrai Dieu, qui vit et règne à jamais. Que ceux qui verront ce testament, expression de mes dernières volontés, sachent que moi, Doña Béatrix de Ahumada, femme d'Alphonse Sanchez de Cepeda, mon seigneur, habitant de la très noble cité d'Avila, étant en possession de mon intelligence et de mon jugement, tels que Dieu me les a donnés,

croyant fermement ce que croit et enseigne notre Mère la sainte Eglise, je fais ce testament, pour la gloire de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie, sa Mère, que je prends pour avocate devant la Majesté de son précieux Fils. Je remets mon âme au Dieu Tout-Tuissant, qui l'a créée et rachetée de son précieux sang. Je remets mon corps à la terre, de laquelle il fut formé... »

La mourante règle ensuite qu'elle sera enterrée « en l'église du seigneur Saint Jean, qui est à Avila », que l'on célébrera pour elle quatre cents messes, qui seront dites partie en l'église Saint Jean, partie au monastère des Dominicains, partie en celui des Franciscains, partie en celui des Carmes; que « le service et enterrement, le service de neuf jours et celui du bout de l'an se feront sans solennité. »

« Je laisse, reprend-elle, et j'établis pour mes exécuteurs testamentaires le dit Alphonse de Cepeda, mon mari, et le sieur François de Pajarès, habitant de la ville d'Avila... Je laisse pour mes héritiers universels: Ferdinand, Rodrigue, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin, Thérèse et Jeanne, mes fils et mes filles légitimes... Je déclare ma volonté que Doña Marie de Cepeda, X

filles d'Alphonse de Cepeda, mon mari, reçoivent cent ducats sur le cinquième de mes biens. (1) »

Après la signature des témoins, on lit :

« Fait à Goterrendura, le 24 du mois de novembre, l'année de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ 1528.

Doña Béatrix de Ahumada.

La mort de Doña Béatrix fut pieuse comme avait été sa vie. Nous pouvons facilement conjecturer ce que furent ses adieux à son mari, à ses enfants ; dans quels sentiments de foi et d'immortelle espérance elle fit le sacrifice de sa vie et confia au Seigneur tous ceux qu'elle avait aimés ici-bas. Doña Béatrix n'avait que trente-trois ans. Son union avec Alphonse Sanchez en avait duré dix-neuf.

La douleur de celui-ci fut immense. Son regard ne pouvait s'arrêter sans la plus vive émotion sur les neuf — disons mieux : sur les onze — orphelins devant lesquels venait de se creuser un vide que rien ne pourrait combler. A Goterrendura, où Doña Béatrix était chérie comme une mère, révérée comme une bienfaitrice et une

(1) Le cinquième était, selon la vieille législation espagnole, la part des biens librement disponible.

sainte, la désolation fut générale. On se disputa la douloureuse consolation de conduire son corps à Avila, où il devait recevoir la sépulture.

« Tristes circonstances », a fort bien écrit un récent historien de sainte Thérèse, que nous traduisons avec plaisir, « tristes circonstances dont on ne peut rappeler le souvenir sans un sentiment de mélancolie profonde ! L'un des derniers jours de Novembre 1528, au milieu des ténèbres de la nuit, on voit sortir du village de Goterrendura un cortège funèbre, escortant un char de deuil, qui descend, traîné par deux bœufs, le monticule sur lequel est assise la localité, et, cotoyant ses versants, s'achemine lentement et posément vers Avila.

« Dans ce char se trouve le corps d'une jeune femme, épouse de l'un des principaux gentils-hommes avilésains, mère, jusque-là heureuse, d'une nombreuse descendance, dont l'un des membres la fera connaître du monde entier. De chaque côté du char, des serviteurs et des fermiers, qui accompagnent le cadavre de leur maîtresse, les uns à pied, les autres sur des mules et des chevaux. Tous ont à la main des cierges allumés. Derrière, suivent quelques chars,

qui portent le reste de la domesticité.

« Au milieu du silence de la nuit, qu'interrompent seuls le grincement des roues, le pas des montures et le murmure des prières montant vers le ciel pour le repos de l'âme de la défunte, le cortège s'avance vers Avila par des chemins ardu, franchissant monts et plaines, prairies et terrains incultes.

« Peut-être, probablement même, la famille de la défunte marche à la tête de la domesticité. Alphonse Sanchez, grave, inconsolable, et ses enfants, dont les uns sont déjà de jeunes hommes, comme Ferdinand et Rodrigue, les autres plus jeunes, comme Thérèse et Laurent, d'autres tout petits, comme Antoine, Augustin, tous tristes et désolés, n'interrompant le lugubre silence que par des sanglots profonds. (1) »

X Evidemment, dirons-nous, Doña Marie de Cepeda était là également, pleurant, elle aussi, la seconde mère qui s'était montrée pour elle si dévouée et si tendre, et comprenant sans aucun doute, avec le sérieux de son caractère et de ses vingt-trois ans, les dangers que la mort de Doña Béatrix allait faire naître sous les pas de ses

(1) D. Miguel Mir: *Santa Teresa de Jesus. Su Vida, su Espiritu, sus Fundaciones*, ch. IV.

frères et sœurs. Quant à Jean Vasquez, il est à croire que déjà il avait, comme tant d'autres jeunes gens de son âge, quitté l'Espagne pour aller au loin chercher fortune et aventures.

« Le parcours se fait à l'entrée de l'hiver, par des régions et des chemins abruptes. Le froid est âpre et pénétrant, la nuit sombre, la marche lente, le trajet long, pénible, ennuyeux, non pas tant par la fatigue qui lasse le corps, que par l'accablement des esprits opprésés par un malheur sans mesure.

« La famille d'Alphonse Sanchez avait bien souvent fourni cette route. Aujourd'hui elle la fournit de nouveau, et pour quelques uns de ses membres, c'est pour la dernière fois peut-être. Mais d'une manière combien différente et en quelle autre disposition d'âme !

« Oui, vraiment, lugubre nuit que celle-là ! N'essayons pas d'exprimer ce qui se passait en ceux qui escortèrent le corps de Béatrix de Ahumada durant le parcours de Goterrendura jusqu'à Avila, à l'arrivée dans la ville, pendant la cérémonie des funérailles. Ne cherchons pas à dire la stupeur de la famille, la désolation des serviteurs, la tristesse des assistants. Mais au milieu

de la consternation qui enveloppe tout le monde, arrêtons notre pensée sur la jeune Thérèse, à qui échoit la part prédominante et aussi la plus lamentable dans cette grande infortune.

« Terrassée par une douleur intense, elle avait suivi les alternatives de la maladie de sa mère, passant de l'espérance à l'inquiétude suivant les hauts et les bas qui se succédaient.

« Elle avait assisté à la mort, pris part à la conduite du corps à Avila, vu des yeux de l'imagination, sinon des yeux du corps, l'inhumation à la paroisse Saint Jean. Tout cela l'avait réduite à un extrême abattement. Les jours qui virent se dérouler ces événements furent, sans doute, bien douloureux pour elle. Mais ensuite, quand, le corps de Doña Béatrix une fois confié à la terre, la famille se retrouva seule avec son affliction, quand ceux qui l'avaient entourée en ces jours de deuil et de désolation se furent éloignés l'un après l'autre, quand peu à peu les objets mêmes qui lui rappelaient la présence de sa mère eurent disparu à ses regards, quand la petite Thérèse se vit seule, abandonnée, presque solitaire en ce monde, quelle pénible angoisse dut affliger son âme ! Il est vrai, elle avait son père, ses frères et ses sœurs, qui pouvaient la consoler

dans cette grande épreuve; mais, outre qu'ils avaient eux-mêmes besoin de consolation, qui peut remplacer une mère, surtout auprès d'une jeune fille de treize ans?... (1) »

C'est vers sa Mère du ciel, vers celle qui reste encore quand celle de la terre vient à manquer, qu'un secret instinct inclina l'âme de Thérèse. Elle résolut de jeter dans son sein ses amertumes et ses angoisses, de réclamer pour son avenir sa douce et puissante protection.

Ce fut, dit-on, dans l'ermitage de Saint Lazare, au-delà du pont, et aux pieds de la Vierge *de la Caridad* que la jeune fille alla épancher sa douleur et confier ses espérances. « Comprenant en partie, dit-elle, la perte que je venais de faire, je m'en allai, le cœur désolé, devant une statue de Notre-Dame, et je suppliai la Très Sainte Vierge avec beaucoup de larmes de me tenir lieu de mère. Cette naïve demande fut exaucée, je crois; car depuis, je ne me suis jamais recommandée à cette Vierge souveraine sans expérimenter son secours, et finalement ella m'a reçue dans sa maison. (2) »

(1) D. Miguel Mir, ch. IV.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

Si les enfants de Doña Béatrix avaient le cœur enveloppé de deuil et s'ils exprimaient leur chagrin avec une naïve vivacité, l'aiguillon de la douleur transperçait plus silencieusement et plus profondément le cœur d'Alphonse Sanchez. Nul doute qu'il n'ait cherché, lui aussi, dans les pensées de la foi le baume qui calme toute douleur et cicatrise toute blessure; nul doute que son âme vaillante, un moment courbée par l'orage, ne se soit relevée forte et pacifiée: « Il n'est d'affreux, a dit Châteaubriand, que le commencement du malheur. Au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines. »

CHAPITRE VIII.

Marie et Thérèse.

Caractère différent des deux sœurs — Thérèse incline vers la frivolité — Causes du refroidissement de sa ferveur — Inquiétudes de Marie — Remontrances paternelles — Les cousins de Thérèse — Mariage de Marie — Fêtes et plaisirs — Anxiété d'Alphonse — Thérèse est confiée aux Augustines.

X Devant le vide immense laissé à son foyer par Doña Béatrix, Alphonse Sanchez allait, tout naturellement, s'appuyer avec une tendresse plus confiante que par le passé sur ses deux filles : Marie et Thérèse. L'une avait vingt-trois ans ; l'autre, près de quatorze.

Si la différence d'âge était grande entre les deux sœurs, plus grande encore la différence des caractères. Doña Marie avait quelque chose de la gravité de son père, toute sa piété sérieuse et réfléchie. Son rôle de sœur aînée avait développé en elle ces dispositions natives ; la mort de sa belle-mère ne fit que les affermir. Alphonse Sanchez pouvait compter sur la vertu solide, le

bon sens pratique, la prudente et tranquille réserve de sa fille aînée.

Tout autre était le tempérament de Thérèse. A un courage indomptable, à une intelligence des plus vives, à un jugement exquis, elle joignait une ardeur de sentiment, une franchise de caractère, un gaîté d'allures, une amabilité et un charme de conversation, qui lui gagnaient et lui attachaient irrésistiblement les cœurs. Celui de son père avait été le premier subjugué. On le savait dans la famille, et peut-être aussi au dehors, Alphonse Sanchez avait un faible pour sa fille Thérèse. Et depuis que la douleur était venue s'asseoir à leur foyer, l'intimité entre le père et la fille était devenue plus étroite et plus douce.

Cette préférence, Thérèse la reconnaît sans ambages : « J'étais, dit-elle, la préférée de mon père. » Et avec sa candeur ordinaire, elle ajoute simplement : « Tant que je n'avais pas offensé Dieu, ce n'était pas, ce semble, sans quelque raison. (1) »

Malgré la différence de caractère, entre Marie et Thérèse la sympathie était profonde, et il s'y joignait du côté de Thérèse un sentiment

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

de quasi vénération, qui perce dans ces quelques mots tracés au *Livre de sa Vie* : « J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, d'une modestie, d'une vertu parfaite. (1) »

Il faut bien le reconnaître, la mort de sa mère n'avait plus trouvé Thérèse dans le sentier de la ferveur et du devoir vaillamment accompli. Sous l'influence des lectures dangereuses, son cœur avait pris goût à la vanité. La mort de sa mère elle-même ne la désabusa point. Et quand le premier accablement de la douleur, aussi bien que le deuil extérieur furent passés, ce fut du côté de la frivolité qu'elle chercha une diversion à son chagrin. Erreur qui nous montre avec évidence que les plus grandes âmes sont parfois sujettes pour un temps aux faiblesses qui font gémir les plus petites. Dieu, qui se réserve de tirer le bien du mal, le permet pour des raisons profondes, et sans doute aussi pour notre encouragement.

La jeune fille allait glisser rapidement sur la pente où elle s'était imprudemment engagée. C'est avec des larmes et des soupirs de regret qu'elle rappelle ce souvenir. « Avec quelle

(1) Ch. II.

douleur, s'écrie-t-elle à l'heure où elle retrace cette période de son existence, je vois, je constate maintenant les causes de mon infidélité aux bons désirs de mon enfance!... O mon cher Maître! puisque vous aviez, ce semble, résolu de me sauver — et plaise à Votre Majesté qu'il en soit ainsi! — puisque vous aviez dessein de m'accorder toutes les grâces dont vous m'avez comblée, n'eût-il pas été convenable, non pour mon avantage, mais par respect pour vous, qu'une demeure où vous deviez séjourner d'une manière si habituelle n'eût pas connu tant de souillures? Mais en parlant ainsi mon affliction redouble, car, je ne l'ignore pas, à moi seule en est la faute. (1) »

Une parente, dont on ne nous dit pas le nom, avait des entrées faciles chez les Cepeda : peut-être habitait-elle la maison de François Alvarez, contigüe, on le sait, à celle de son frère Alphonse. Cette jeune fille, « des plus légères », exerçait sur Thérèse une très fâcheuse influence. Doña Béatrix s'en était aperçue et avait tout fait pour l'éloigner. « Elle devinait, ce semble, dit Thérèse, le tort que cette parente devait me faire. (2) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. I.

(2) *Ibid*, ch. II.

Elle n'y avait pas complètement réussi, « tant les circonstances favorisaient ces visites. (1) »

Après la mort de Doña Béatrix, la jeune mondaine vint plus souvent, au point que Thérèse a pu écrire : « Je ne cessais de la voir, de l'entretenir. Elle m'aidait à me procurer les divertissements que j'aimais ; elle m'y entraînait même, et, de son côté, me tenait au courant de ses relations, de ses frivolités. (2) »

X Marie de Cepeda, qui toujours avait veillé sur sa jeune sœur, se croyait plus obligée encore, depuis la mort de Doña Béatrix, à lui tenir lieu de mère. Sa préoccupation, sa peine même étaient grandes, en constatant que le goût pour la parure et la mondanité menaçait de ruiner chez cette enfant les pensées sérieuses et les précoces vertus. Marie était au moment de s'établir, et elle se préparait à cette phase solennelle de son existence avec un sérieux et une piété qui contrastaient avec les allures frivoles de sa sœur. Bien des fois, la prenant à part, elle lui montra la voie périlleuse où elle s'engageait, la supplia de rompre avec sa mondaine amie. Chez Thérèse le mouvement

(1) *Vie écrite par elle-même.* ch. II.

(2) *Ibid.*

du cœur était excellent. Nul doute qu'elle ne promît à sa sœur de se corriger. Mais la séduction de la bagatelle l'entraînait à nouveau vers la pente fatale. Doña Marie alors devenait sévère. Mais Thérèse ne se corrigeait pas. Elle-même s'en accuse comme d'une grande faute. « Je n'imitais ma sœur en rien, écrit-elle, et je me modelais, à mon grand préjudice, sur cette parente qui nous visitait souvent. (1) »

Marie parla à son père, qui commença lui-même à s'inquiéter. Don Alphonse joignit ses reproches à ceux de sa fille aînée :

« Mon père et ma sœur, dit Thérèse, voyaient avec un vif regret mon intimité avec cette parente et m'en réprimandaient souvent ; mais comme ils ne pouvaient retrancher les occasions qui lui ouvraient l'entrée de notre demeure, leurs efforts demeuraient inutiles. Il faut le dire aussi, j'étais pour le mal d'une adresse étonnante. Quand je vois le préjudice que peut causer une compagnie dangereuse, j'en suis saisie d'effroi, et vraiment si je n'en avais fait l'expérience, je ne pourrais y croire. Le danger doit être plus grand au temps de la jeunesse ; aussi, je voudrais voir

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

les parents s'instruire par mon exemple et se montrer sur ce point d'une circonspection extrême. Il est certain que cette liaison opéra en moi un changement frappant. De mes inclinations naturelles pour la vertu on ne découvrait presque plus de vestige, tant cette compagne et une autre, livrée aux mêmes frivolités, semblaient m'avoir communiqué leurs propres sentiments. (1) »

Un autre péril, auquel la lecture des romans de chevalerie avait rendu Thérèse particulièrement vulnérable, vint se joindre au premier. Il pouvait avoir des conséquences plus graves.

Elle avait des cousins germains du côté paternel. C'étaient les quatre fils de François Alvarez, le frère de son père : Pierre, François, Diego et Vincent, les frères des quatre jeunes cousines avec lesquelles, quelques années auparavant, elle jouait à la religieuse. Mais elle avait d'autres cousins encore — au quatrième degré ceux-là — avec lesquels l'intimité et la sympathie semblent avoir été plus grandes. Ils étaient considérés comme cousins germains par toute la bande des Cepeda, bien qu'en réalité ils ne le fussent que des deux aînés, Marie et Jean ; c'étaient les fils

(1) *Vie écrite par elle-même, ch. II.*

de Pierre del Peso, frère de la première femme d'Alphonse et l'un des régidors d'Avila. Le nom de l'un de ces jeunes del Peso est venu jusqu'à nous : il s'appelait Antoine (1). Mais laissons parler Thérèse :

« J'avais plusieurs cousins germains. Seuls ils étaient admis par mon père dans notre intérieur : et plutôt à Dieu que sa réserve se fût étendue jusqu'à eux ! Je le vois maintenant, à un âge où les vertus encore naissantes demandent tant de soin, il est bien dangereux de se lier avec ceux

(1) Jusqu'ici une obscurité profonde enveloppait les jeunes gens, cousins de sainte Thérèse, dont elle fait mention au Livre de sa Vie. Quel était leur nom ? De quel côté étaient-ils apparentés à Thérèse ? On l'ignorait. Quelques lignes, détachées d'un manuscrit inédit du monastère de l'Incarnation d'Avila, jettent une vive lumière sur cette question. Elles appartiennent à la Biographie d'une religieuse de cette communauté : Doña Marie de Bracamonte del Peso. "La vénérable Anne de Bracamonte del Peso, y est-il dit, était fille de Don Pedro del Peso, un des gentilshommes les plus distingués de cette ville, fils lui-même de Don Antonio del Peso, l'un de ces cousins germains dont notre mère sainte Thérèse a écrit qu'ils venaient si souvent chez son père, malgré la répugnance que celui-ci y avait, sans cependant pouvoir s'y opposer. Ils aimaient beaucoup Thérèse, et elle, si reconnaissante de son naturel, le leur rendait.. L'on voit que la parenté était proche."

qui, bien loin de connaître la vanité du monde, commencent eux-mêmes à s'y livrer. Mes cousins étaient presque de mon âge, un peu plus âgés cependant: nous ne nous quitions pas. Ils avaient pour moi beaucoup d'affection. (1) »

Durant les réunions au salon de la *Plazuela Santo Domingo*, on jouait à divers jeux, aux échecs en particulier, et Thérèse y était un adversaire redoutable. (2) On causait surtout. La conversation de Thérèse était si spirituelle, si

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

(2) L'Inventaire de 1507 porte, entre autres objets, un jeu d'échecs avec sa table — *un tablero con juegos de axedres y tablas*. Que sainte Thérèse sût jouer aux échecs et y ait joué en effet chez son père, la chose n'est pas douteuse. Nous lisons, en effet, au *Chemin de la Perfection*, à propos de l'abnégation et du détachement de soi: "Je dis même que tout cela ne doit pas vous paraître grand'chose, car je ne fais encore que tabler le jeu, comme l'on dit.... Sachez bien ceci: celui qui ne saura pas disposer les pièces du jeu d'échecs, jouera fort mal, et s'il ne sait pas faire échec, comment saura-t-il faire mat? Vous allez trouver à redire de m'entendre parler de jeu, puisqu'en ce monastère l'on ne joue point et l'on ne doit point jouer. Jugez par là quelle mère Dieu vous a donnée, puisqu'elle est au courant de choses si vaines. On dit cependant que ce jeu est quelquefois permis. Mais combien plus nous sera-t-il permis, à nous, le jeu dont je parle, et avec quelle promptitude, si nous nous y exerçons bien, ferons-nous mat au Roi divin!.." (*Ms. de l'Escurial*, ch. XVII.)

enlevante ! Et sa gaiété devenait si facilement communicative, qu'au rapport de Ribera, « lorsqu'elle riait, tout le monde riait. (1) » Avec cela, charitable à l'extrême : qualité qu'elle tenait de son père. Et puis, si Thérèse était une conteuse charmante, elle avait une qualité plus rare peut-être et plus appréciée encore. Elle savait écouter.

« Je causais avec mes cousins, dit-elle, des sujets qui leur étaient agréables ; j'écoutais ce qu'ils me disaient de leurs inclinations et autres enfantillages qui n'avaient rien de bon. Le pire, c'est que mon âme s'accoutumait ainsi à ce qui devait faire son malheur. (2) »

On comprend ce que ces liaisons diverses entraînaient pour Thérèse d'occasions plausibles de prendre part aux fêtes, populaires ou privées, qui enthousiasmaient la jeunesse d'Avila. On ne pouvait plus se passer de Doña Thérèse de Ahumada, dont la bonne grâce et l'entrain faisaient le charme de toutes les réunions.

X Survinrent les fêtes qui accompagnèrent nécessairement le mariage de Doña Marie de

(1) *En ryendose, se reian todos.*

(2) *Vie écrite par elle-même, ch. II.*

Cepeda. L'époux que son père lui avait choisi se nommait Martin de Guzman y Barrientos. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en Janvier 1531. Du reste, pour l'instant, Doña Marie ne quittait point les siens : Don Martin devait pour un temps habiter la maison de son beau-père. Ainsi Thérèse et la petite Jeanne gardèrent quelques mois encore les soins et la surveillance de leur seconde mère.

Peut-être Martin de Guzman et sa jeune femme se proposaient-ils, en prolongeant leur séjour à Avila, de prendre part au joyeux événement dont les préparatifs mettaient en mouvement tous les avilésains. L'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, allait faire une entrée solennelle dans la ville, accompagnée de l'Infant Don Philippe — le futur Philippe II, — et y séjourner ensuite assez longtemps. Le petit Prince venait d'avoir quatre ans révolus. Il portait encore la robe de mise à cet âge : *venia vestido de largo*. Mais il devait, à Avila, se montrer pour la première fois vêtu de court : *en corto*, à la grande joie des avilésains, réunis en foule pour admirer sa bonne grâce.

L'historien Luis Ariz a décrit minutieusement les faits et gestes de l'Impératrice et du jeune

Prince pendant les quatre mois que dura leur séjour à Avila, ainsi que les fêtes et réjouissances qui charmèrent le peuple et la jeunesse *hidalgas*. (1) Nul doute que pour Thérèse et ses jeunes parents, ce temps n'ait été celui d'un plus vif entraînement vers le plaisir. On se vit plus souvent; on donna davantage à la frivolité.

Thérèse a déclaré qu'à cette époque, où elle penchait vers le monde et ses vaines jouissances, une vive affection occupait son cœur. Ce fut, elle nous le dit elle-même, l'affaire de trois mois. Rien de coupable, d'ailleurs, en ce sentiment. « Dans ma pensée, a-t-elle écrit, ces relations pouvaient se terminer heureusement par un mariage. J'avais consulté sur bien des points mon confesseur, d'autres personnes encore, et l'on m'avait dit que je n'allais pas contre la loi de Dieu. (2) »

Néanmoins la délicatesse de sa conscience, les exigences de l'honneur, ce sentiment si profondément ancré dans sa race, faisaient alors de sa vie un perpétuel tourment. N'avait-elle rien

(1) Cf. *Historia de las Grandezas de la ciudad de Avila*, III, 96.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

à se reprocher? Ne manquait-elle point aux lois de l'honneur, qu'elle tenait avant tout à garder intact? Ce qui l'attirait, « c'étaient simplement les agréments que procurent d'honnêtes relations. (1) » Mais « une fois dans l'occasion dangereuse, le péril, écrit-elle, devenait imminent, et je courais risque de compromettre mon père et mes frères. (2) »

Dieu la délivra de ces dangers. Quelques vagues rumeurs cependant circulaient dans la ville. De là une vive préoccupation pour Doña Marie et quelque souci pour Alphonse Sanchez. « Tout cela, dit Thérèse, ne put demeurer si secret que ma réputation n'en souffrît et que mon père ne conçût quelque inquiétude. (3) » Alphonse se concerta confidemment avec sa fille aînée, et il fut décidé que sans attendre la clôture des fêtes qui devaient se prolonger, avec la présence de l'Impératrice, jusqu'à la fin d'août, on choisirait parmi les couvents de la ville celui qui présenterait le plus d'avantage au point de vue de la séparation du monde. Thérèse y serait conduite et mise au nombre des jeunes filles de qualité

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

qui y faisaient leur éducation.

Les monastères de femmes étaient nombreux à Avila. Il y avait les Cisterciennes de Sainte-Anne, les Franciscaines de *Las Gordillas*, les Carmélites Chaussées de l'Incarnation, les Augustines de Notre-Dame de Grâce, sans parler d'autres encore. Ce fut cette dernière Communauté qu'on choisit.

Le couvent de Notre-Dame de Grâce était situé à l'écart, hors des murs de la ville, sur une pente abrupte, qui le rendait peu accessible aux visiteurs. L'observance, disait-on, y était très étroite ; la retraite, profonde. L'entrée de Doña Thérèse de Ahumada dans ce monastère fut fixée au 13 Juillet de cette même année 1531.

« Le projet, dit-elle, s'exécuta dans le plus grand secret : seule, avec un parent, j'étais dans la confiance. On choisit une conjoncture qui rendit la chose toute naturelle. Ma sœur venait de se marier : n'ayant plus de mère, il ne convenait pas que je demeurasse seule à la maison. (1) »

L'affection d'Alphonse pour sa fille Thérèse était « si excessive, » qu'il ferma les yeux sur

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

la légèreté dont elle avait commencé à donner des marques. « Et, ajoute-t-elle, il me conserva ses bonnes grâces. (1) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

CHAPITRE IX.

Éloignement de Thérèse.

Notre-Dame de Grâce — Ce que Thérèse y apprit — Marie Briceño — Thérèse à seize ans — Transformation qui s'opère en elle — Maladie et retour chez son père.

Alphonse Sanchez, nous l'avons dit, avait conduit Thérèse au monastère de Notre-Dame de Grâce, non pour qu'elle y embrassât la vie religieuse — elle n'y avait nulle inclination, — mais pour la soustraire aux périls de la vie mondaine où elle s'était engagée. Par là aussi, il lui assurait la pieuse et maternelle influence des religieuses qui composaient cette communauté.

Notre-Dame de Grâce était de fondation récente. Le couvent avait été établi en 1508 — donc une vingtaine d'années auparavant, — par une sainte femme, veuve de l'orfèvre Najara, et par ses deux filles, Marie et Isabelle. On y suivait la règle de saint Augustin. La communauté ne comptait

encore que douze religieuses. Elle était sur le pied d'une stricte observance : l'abstinence, l'oraison, le silence y étaient en honneur. Sa réputation de ferveur et d'austérité était faite dans la ville, et même au-delà. (1)

Un petit nombre de jeunes filles, appartenant aux familles les plus considérables d'Avila, y vivaient à titre de pensionnaires, sous la conduite d'une religieuse spécialement chargée de leur éducation et de leur instruction. Instruction, certes, rudimentaire, que celle alors qualifiée de soignée ! La lecture, l'écriture, le catéchisme, un peu d'histoire sainte et d'arithmétique en faisaient à peu près tous les frais. Ne l'oublions pas, dans cette première partie du XVI^e siècle, dans les meilleures familles, les femmes âgées ne savaient pas signer leur nom : témoin la grand-mère maternelle de Thérèse, Doña Thérèse de las Cuevas. Et il se trouvait encore, dans les chaires des églises, des prédicateurs pour tonner publiquement contre les femmes qui se mêlaient de savoir lire. Avaient-ils entièrement tort, alors que les livres auxquels s'attachaient,

(1) Cf. *Santa Teresa y las Agustinas de Avila*, por D. Antonio Sanchez Moguel. (*Basilica Teresiana*, t. I, p. 453.)

dès qu'elles savaient lire, des femmes et des jeunes filles telles que Doña Béatrix de Ahumada et sa fille Thérèse, n'étaient autres qu'*Amadis de Gaula*, *Palmerino de Inglaterra* et *Las Sergas de Esplandian* ?

Cependant le courant était dès lors vers ce minimum d'instruction, qui se donnait dans les monastères, et passait pour considérable. Dans la seconde moitié du siècle, des poussées se feront vers les études classiques, en sorte que sainte Thérèse, auprès de celles de ses filles qui, appartenant à des familles haut placées, ne sauront pas écrire et à peine lire, en verra quelques autres capables d'être qualifiées de latinistes distinguées.

C'est à Notre-Dame de Grâce que Thérèse perfectionna le peu qu'elle avait appris à la maison paternelle ; là, sans aucun doute, qu'elle se forma cette écriture caractéristique et ferme, qu'on admire aujourd'hui dans ses manuscrits autographes. Là aussi, elle acquit ce merveilleux talent de broderie, qui lui permettait de représenter des Christs et des Madones, voire même des scènes historiques, d'inventer en un mot, suivant l'expression de Ribera, de véritables « chefs-d'œuvre de broderie », dont on conserve encore

des spécimens à l'Incarnation d'Avila et ailleurs. ⁽¹⁾

Les premiers jours furent pénibles. Thérèse avait seize ans et quatre mois. Commencer à cet âge la vie de pensionnaire, passer sans transition des agréments de la vie de famille à une existence monotone et réglée, entre les quatre murs d'un cloître austère, au milieu de visages inconnus où se reflète, avec la sérénité de l'âme, quelque chose des labeurs de la mortification religieuse, est toujours chose ardue. Plus encore, quand la nouvelle pensionnaire a déjà goûté au calice fascinateur des fausses joies du monde. Cependant l'âme de Thérèse, faite pour la vérité, se dilata promptement dans cette atmosphère sereine. On eût dit que les vaines jouissances qui l'avaient captivée n'étaient plus qu'un fardeau, qu'elle déposait avec plaisir : « Au bout de huit jours, a-t-elle écrit, de moins encore peut-être, je me trouvai bien plus heureuse dans ce couvent que dans la maison de mon père. ⁽²⁾ »

La transfuge du monde eut pourtant à subir

⁽¹⁾ Cf. Ribera, lib. IV, cap. I.

⁽²⁾ *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

de sa part quelques attaques, car il ne se résigna pas tout d'abord à la perdre. « Le démon, dit-elle, ne laissa pas de me poursuivre, et ceux du dehors cherchèrent à me troubler par leurs messages. Mais toutes les voies leur demeurant fermées, ces tentatives furent de courte durée. (1) »

La maîtresse des pensionnaires se nommait Doña Marie Briceño. Fille de Gonzalve Briceño et de Doña Brigitte de Contreras, elle appartenait à la meilleure noblesse d'Avila. Depuis qu'elle avait, âgée de seize ans, embrassé la vie religieuse dans ce monastère, dix-sept années s'étaient écoulées. Elle comptait trente-trois ans quand Thérèse lui fut remise. Son influence sur elle fut immense.

« Je commençai, dit Thérèse, à prendre goût à l'excellente et sainte conversation de cette religieuse. C'était une joie pour moi de l'entendre si bien parler de Dieu, car elle alliait la sagesse à la piété. De tout temps d'ailleurs, j'ai trouvé dans les conversations de ce genre une véritable jouissance. C'était, comme elle me l'a raconté, la seule lecture de cette parole de l'Évangile : *Il y a beaucoup d'appelés et peu*

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

d'élus, (1) qui l'avait décidée à embrasser la vie religieuse. Elle me parlait aussi de la récompense réservée par Dieu à ceux qui abandonnent tout pour son amour. Cette sainte amitié bannit peu à peu de mon cœur les impressions qu'y avaient faites les amitiés mauvaises; elle me rendit le désir des biens éternels et diminua quelque chose de mon aversion pour l'état religieux, aversion qui jusque là avait été bien forte. (2) »

Si Thérèse admirait chez Marie Briceño une vertu solide et des aspirations élevées, il est à croire que, de son côté, la maîtresse était frappée des qualités exceptionnelles de son élève. Le premier des historiens de Thérèse la caractérisera ainsi quand elle aura atteint le plein développement de ses facultés: « Esprit vaste et pénétrant, jugement calme, nullement troublé par la précipitation, mais plein de maturité et de sagesse; courage fort et viril, qui lui permettait de venir à bout de tout ce qu'elle voulait et avant tout de maîtriser, avec l'aide de Dieu,

(1) Math. XX, 16.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

ses passions naturelles ; tact souverain des convenances ; conversation très douce, grave, portant la joie dans l'âme, pleine de franchise et de sagesse. » (1) Tout cela, Marie Briceño le trouvait en germe dans Thérèse âgée de seize ans, avec la grâce qu'ont les qualités transcendantes au temps de l'adolescence, alors qu'elles se devinent plutôt qu'elles ne se perçoivent, de même que le bouton qui s'entrouvre fait pressentir, sans le montrer encore, ce que sera la rose épanouie.

Les compagnes de Thérèse lui donnèrent bien vite, elles aussi, leur estime et leur affection. « Tout le monde, remarque-t-elle, était satisfait de moi : c'est une grâce que Dieu m'a faite, partout où je me suis trouvée, j'ai été bien vue et l'on m'a porté de l'affection. (2) »

Les membres de la communauté, surtout, gagnèrent l'estime de Thérèse : « J'étais charmée, dit-elle, de voir de si excellentes religieuses. Celles qui composaient cette communauté m'édifiaient au plus haut point. Leur modestie,

(1) Ribera, lib. IV, cap. I

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. II

leur réserve, leur esprit religieux étaient parfaits. (1) »

Alphonse Sanchez évidemment venait voir sa fille, et ne pouvait que s'applaudir de l'heureux parti qu'il avait pris à son égard. L'esprit mondain, qui avait un moment obscurci l'éclat du diamant précieux, avait entièrement disparu. Il ne voyait plus dans sa fille que les brillantes qualités qui la lui rendaient si chère, et dont la valeur avait doublé par le contact avec des âmes telles que Marie Briceño et ses compagnes.

Thérèse le sentait elle-même, une transformation s'était accomplie : « Mon séjour dans ce monastère, dit-elle, fut d'un an et demi ; il opéra en moi le plus heureux changement. (2) »

Elle eût souhaité sans doute goûter plus à loisir les avantages d'une si sainte retraite. Mais une maladie grave s'étant déclarée, Alphonse, averti par les religieuses, vint chercher sa fille afin de lui donner dans sa maison tous les soins que réclamait son mal. On était à la fin de 1532 ou au commencement de 1533. Thérèse avait près de dix-huit ans.

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. II.

(2) *Ibid.*, ch. III.

CHAPITRE X.

Retour de Thérèse.

Départ pour Castellanos — Chevauchée dans la *sierra* — Ortigosa — Pierre Sanchez — Lectures sérieuses — Castellanos — L'intérieur de Doña Marie de Cepeda et de Martin de Guzman.

Si Thérèse, avec son naturel éminemment reconnaissant, eut peine à se séparer de ses maîtresses et de ses compagnes de Notre-Dame de Grâce, elle ne pouvait être insensible à la joie que témoignaient les siens, son père surtout, en la retrouvant. Les soins si affectueux dont elle était l'objet eurent assez promptement raison du mal qui l'avait d'abord terrassée. Mais une fois la maladie enrayée, restait à rendre à la jeune fille les forces perdues. La belle saison approchait. Il fut décidé qu'elle irait faire un séjour chez sa sœur, qui s'était fixée avec son mari à Castellanos de la Cañada, village non loin d'Avila.

X Rien ne pouvait être plus agréable à Doña Marie de Cepeda. « Elle m'aimait tendrement,

a écrit Thérèse, et si on l'avait crue, jamais je ne l'aurais quittée. (1) » Pour Thérèse aussi, qui goûtait la nature, ce voyage, ce séjour à la campagne, n'étaient pas sans attraits. Et puis, n'allait-elle pas embrasser et tenir dans ses bras le petit Jean, le premier enfant dont Dieu avait béni l'union de Don Martin et de Doña Marie ?

Il est probable qu'Alphonse Sanchez ne voulut laisser à personne le soin d'accompagner sa fille, qu'il tint à veiller lui-même à ce que ses forces, si débiles encore, fussent prudemment ménagées. Comment aussi laisser passer cette occasion de revoir et de bénir dans son berceau le premier de ses petits-enfants ?

Castellanos de la Cañada se trouve à l'ouest d'Avila, dans la direction de Salamanque. Sur le chemin, au bourg d'Ortigosa, habitait un frère aîné d'Alphonse, Pierre Sanchez de Cepeda. Il fut convenu qu'on lui donnerait le plaisir de posséder sa nièce pendant quelques jours.

Voilà donc Thérèse et son père, suivis de quelques *mozos*, qui entreprennent sur leurs montures le trajet de quatre lieues qui sépare

(1) Vie écrite par elle-même, ch. III.

Avila d'Ortigosa. Nous connaissons par l'Inventaire de 1507 la selle dont se servait Don Alphonse. Nous savons qu'elle était accompagnée d'un poitrail noir, d'étriers de fer, et d'une chaîne destinée à soutenir un petit coffre, apparemment fixé à la selle. Les mêmes accessoires complétaient la selle de la mule. Sans doute les grelots, si chers aux espagnols, paraient le harnachement des montures. Nous savons qu'ils ne faisaient pas défaut dans la sellerie d'Alphonse de Cepeda.

Du reste, l'équitation n'était pas pour effrayer Thérèse. Elle y avait une véritable aptitude, et plus tard, dans ses voyages de fondatrice, on admirera la vigueur et la *maestria* avec lesquelles, plus d'une fois, elle sait faire rentrer dans le devoir une monture indocile et sortir avec honneur d'une situation périlleuse (1).

A dix-huit ans, elle a, quand elle est montée, une fermeté et une aisance dont son père ne peut manquer d'être fier.

Dès que l'on quitte Avila, le chemin s'engage dans la montagne et devient assez difficile. En avançant dans la *sierra*, le paysage prend

(1) P. Gratien : *Escolios à la Vida por Ribera*,

une grandeur sauvage. Des pics élevés se dressent vers le ciel ; des abîmes se creusent, où vont se jeter des ruisseaux aux ondes bouillonnantes. Ce ne sont que pins gigantesques, chênes énormes, aux branches étrangement tourmentées, ou bien épais halliers, repaire des sangliers et autres animaux de la montagne, ou encore roches colossales en partie couvertes de genêts ou de bruyères, et qu'escaladent parfois les cerfs et les chèvres sauvages. De temps en temps des déchirures se forment, et la vue s'arrête sur des champs cultivés, sur des prairies verdoyantes où paissent quelques troupeaux, sous la garde de leurs bergers. L'atmosphère est transparente, le ciel d'un bleu limpide et profond.

La chevauchée est le plus souvent silencieuse, coupée cependant par les exclamations admiratives de Thérèse. Quand la route devient plus montueuse et que chevaux ou mules ralentissent le pas, le père et la fille échangent leurs réflexions, en attendant qu'une allure plus accélérée suspende de nouveau l'entretien.

Au bout de deux heures, voici qu'apparaissent les bouquets de pins au milieu desquels se laissent entrevoir les maisons d'Ortigosa. D'après

les ouvrages du temps, le hameau ne comptait alors que sept maisons. Il dépendait du bourg de Manjabalajo, qui en comptait quarante-trois.

Parmi les quelques maisons d'Ortigosa, il y en avait une qui se différenciail assez des autres pour que les habitants lui aient décerné le nom de *El Palacio*, qu'elle garde encore aujourd'hui. C'est là que demeurait Pierre Sanchez de Cepeda.

Pierre attendait son frère et sa nièce. La réception qu'il leur fit en sa demeure fut des plus cordiales. Son regard s'arrêtait avec complaisance sur Thérèse. Il n'allait pas tarder à s'apercevoir que la délicatesse de son cœur et la noblesse de son âme l'emportaient encore sur les charmes de sa personne.

Pierre Sanchez de Cepeda était veuf. Sa femme avait porté le nom de Catherine et appartenait à la noble famille del Aguila. Il avait un fils, nommé Pierre comme lui. Pierre Sanchez avait les goûts austères et la piété profonde de son frère Alphonse. Sa vie était beaucoup plus solitaire. Il rêvait néanmoins une retraite plus complète encore, celle d'une cellule de Franciscain. Durant quelques jours Ortigosa va devenir pour Thérèse un noviciat

anticipé. Aussi bien, ses préoccupations sur le choix d'un état de vie se trouvaient alors vives et pressantes, et si elle les dissimulait à son père, elle n'en était que plus fortement travaillée au dedans.

Il est probable que Don Alphonse prit les devants et se dirigea assez promptement sur Castellanos, promettant de revenir sous peu prendre Thérèse ou de la faire prendre par son gendre Martin de Guzman.

Le séjour à Ortigosa s'annonçait comme devant être singulièrement sérieux pour la fille d'Alphonse Sanchez, surtout après le départ de son père. Mais Notre-Dame de Grâce a transformé Thérèse, ou plutôt elle l'a rendue à elle-même. La jeune fille va se montrer à la hauteur des actes d'affectueux dévouement qui vont lui être demandés. Écoutons-la parler :

« Le frère de mon père était un homme de sens et de vertu. Il était veuf, et Dieu le disposait à se consacrer à lui. De fait, déjà fort avancé en âge, il abandonna tout ce qu'il possédait et se fit religieux. Sa fin a été si sainte que je le crois maintenant avec Dieu. Il me retint quelques jours auprès de lui. Son occupation la plus ordinaire était de lire de

bons livres écrits en espagnol; ses entretiens roulaient presque toujours sur les choses de Dieu et sur le néant du monde. Il me demandait de lui faire la lecture, et quoique ses livres n'eussent pas grand attrait pour moi, je témoignais y prendre de l'intérêt. En effet, lorsqu'il s'agissait de faire plaisir aux autres, même aux dépens de mes goûts, je poussais la complaisance jusqu'à l'excès, et ce qui chez les autres eût été vertu, devenait chez moi un notable défaut, car il m'arrivait bien souvent de dépasser les limites de la discrétion. (1) »

Ce défaut—si défaut il y a—n'était visible sans doute qu'aux yeux de Thérèse. Dans le cas présent, l'acte de vertu n'était pas douteux. Le Seigneur s'empressa de le récompenser.

« Je passai peu de jours chez mon oncle, continue Thérèse. Et cependant, sous l'impression des paroles de Dieu que je lisais ou entendais, grâce aussi à la sainte société dans laquelle je me trouvais, je fus de nouveau frappée des vérités qui s'étaient présentées à moi dans mon enfance : la vanité de tout ce

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

qui est ici-bas, le néant du monde, la rapidité avec laquelle tout passe. (1) »

Cependant Thérèse était impatiemment attendue à Castellanos. Le moment était venu de dire adieu à son oncle et de se mettre en chemin. Pierre Sanchez eut-il le pressentiment de ce que serait un jour sa nièce et des merveilleux progrès qu'elle devait faire dans les voies de la sainteté? Du moins soupçonna-t-il peut-être qu'une âme si richement douée n'était pas faite pour le monde et que Dieu avait dessein d'en embellir l'un de ses cloîtres privilégiés.

Castellanos ne comptait qu'une dizaine de feux, mais il avait sa petite église et ses fonts baptismaux. Tout près, passait *la Cañada*, c'est-à-dire la voie affectée aux bandes de troupeaux conduits des pâturages de l'Estramadure à ceux du nord de l'Espagne: ce qui avait fait ajouter à son nom celui de *la Cañada*.

A cette époque, c'était chose ordinaire de voir les grands propriétaires vivre à la campagne, non loin de leurs fermiers, les surveillant et ne formant, en quelque sorte, avec eux qu'une famille. Martin de Guzman était dans ce cas. Sa demeure

(1) Vie écrite par elle-même, ch. III.

existe encore, telle qu'elle était au temps d'Alphonse Sanchez et de ses enfants. On montre dans l'ancienne cuisine une pierre où Thérèse, dit-on, apprêtait quelquefois le repas de la famille. (1)

Le séjour de Castellanos est une solitude agreste, qui n'est pas sans beauté. Le terrain y ondule en plaines et en collines, partie cultivées, partie couvertes de bouquets d'arbres. L'air y est pur, vivifiant, parfumé des senteurs que répandent mille plantes aromatiques. Les eaux y sont remarquablement limpides et cristallines. Thérèse, avec le sentiment si vif de la nature qui la caractérisait, devait se plaire à Castellanos. Sur le bord des ruisseaux aux ondes abondantes, elle se laissait aller sans doute à ces méditations profondes dont nous trouvons des traces dans nombre de ses traités mystiques. L'eau est une des comparaisons qu'elle emploiera le plus volontiers pour faire comprendre quelque chose des merveilles de la grâce dans nos âmes. « J'ai un attrait particulier pour cet

(1) Nous avons utilisé pour ce chapitre les intéressantes données que contient le t. 1^{er} de D. Miguel Mir, spécialement celles qu'il dit tenir de la bienveillance de Son Excellence le marquis de Castellanos y Monroy, possesseur de l'habitation des Guzman y Barrientos, d'où il tire son titre.

élément, écrira-t-elle : aussi l'ai-je observé avec une attention spéciale. (1) »

Les fleurs, les oiseaux la charment également. Les premières lui représentent les vertus dont Jésus se plait à respirer le parfum (2). Les seconds symbolisent pour elle les puissances de l'âme, auxquelles le Seigneur jette bénévolement la pâture qui leur convient (3). Il n'est pas jusqu'aux plus humbles insectes qui ne la ravissent et n'élèvent son âme jusqu'au Créateur : « Je suis persuadée, dit-elle, que la moindre des créatures de Dieu, une petite fourmi, par exemple, renferme plus de merveilles que nos esprits n'en peuvent comprendre. (4) »

X L'intérieur de la famille de sa sœur n'était pas moins fait pour lui plaire. Doña Marie, nous l'avons dit, la chérissait d'une tendresse profonde. Don Martin l'entourait d'une affectueuse vénération. « Le mari de ma sœur, dit-elle, me portait aussi beaucoup d'affection ; au moins avait-il pour moi des attentions de toutes

(1) *Château intérieur*, IV^e Dem. ch. II.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. XIV.

(3) *Ibid.*

(4) *Château Intérieur*, IV^e Demeure, ch. II.

sortes. (1) » Enfin les caresses enfantines du petit Jean venaient la charmer. Et cependant, un voile de préoccupation assombrissait en partie pour elle des joies si pures. Au milieu des témoignages d'estime qu'on lui prodiguait, des affectueuses industries par lesquelles on cherchait à lui rendre agréable cette réunion de famille, un violent combat se livrait dans son âme.

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

CHAPITRE XI.

Une vocation de foi et de raison.

Quelle est la vocation de Thérèse? — Combats intérieurs — Défaillances physiques — Retour à Avila — Thérèse maîtresse de maison — Son portrait à dix-huit ans.

A Notre-Dame de Grâce, le grave problème du choix d'un état de vie s'était dressé devant Thérèse. Quelle était sa vocation? Dans quelle voie allait-elle engager définitivement ses pas?

Ses premières vellétés de vie monastique, alors qu'elle jouait à la religieuse avec ses jeunes cousines, s'étaient enfuies bien loin et n'avaient laissé après elles qu'un profond éloignement pour le cloître. Il faudra maintenant un siège en règle pour que Dieu se rende maître de la place. A Thérèse — il est intéressant de le remarquer et plus d'un en sera surpris peut-être — ce ne sera point l'amour qui fera rendre les armes. Ce seront les réflexions sérieuses, les considérations raisonnables, nous dirions volontiers froides et posées. Leur action ne sera pas rapide, car il n'appartient qu'à l'amour d'imposer soudain son

empire. L'esprit ne se convainc qu'avec lenteur. Il faudra donc un long temps pour que celui de Thérèse arrive à une détermination complète. Écoutons-la :

« Je suppliais toutes les personnes qui m'entouraient — il s'agit des habitantes de Notre-Dame de Grâce — de me recommander à Dieu, afin qu'il me plaçât dans l'état de vie où j'étais appelée à le servir. Pourtant je redoutais encore la vocation religieuse et j'eusse bien désiré que Dieu ne me la donnât point. D'autre part, le mariage m'effrayait. A la fin de mon séjour en ce lieu, j'avais cependant plus d'attrait pour la vie du cloître, mais je n'aurais pas voulu l'embrasser dans cette maison, à cause de certaines pratiques de vertu que j'avais appris y être en vigueur et qui me paraissaient exagérées. Quelques unes des jeunes religieuses me portaient à en juger ainsi. Si j'avais trouvé parmi elles uniformité de sentiments, j'en aurais, je crois, été favorablement impressionnée. Au reste, j'avais une intime amie dans un autre monastère. Cela suffisait pour me déterminer, si je devais être religieuse, à ne pas choisir d'autre couvent que le sien. (1) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

Cette amie était Doña Juana Suarez; le couvent qu'elle habitait, celui des Carmélites Chaussées, dit de l'Incarnation. Il contrastait avec Notre-Dame de Grâce, puisqu'il comptait un très grand nombre de religieuses, et qu'on y observait une règle adoucie, autorisant de fréquents rapports avec le monde.

« Ces salutaires pensées de vie religieuse, ajoute Thérèse, se présentaient à moi par moments; puis, elles s'évanouissaient, et je ne pouvais m'arrêter à une résolution définitive. (1) »

Vinrent la maladie et le retour à la maison paternelle, puis le séjour dans l'austère *Palacio* de Pierre Sanchez, avec les lectures qui remettent la jeune fille en face de l'incertitude de la vie, de la réalité inéluctable de l'éternité qui s'avance. La question de la vocation se pose avec plus de force devant son esprit.

« Je me disais avec frayeur que la mort m'eût trouvée sur le chemin de l'enfer. Je n'avais pas encore d'attrait pour la vie religieuse; cependant je voyais que c'était le plus excellent et le plus sûr, et peu à peu je me décidai à me faire violence pour l'embrasser. (2) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

(2) *Ibid.*

La lutte était à sa période aigüe quand Thérèse prit congé de son oncle. Elle la porta avec elle au milieu de la charmante réunion de Castellanos. Elle-même nous en dit la durée et les péripéties.

« Ce combat dura trois mois. Voici les raisons que je m'opposais à moi-même. Les souffrances et les peines de l'état religieux ne pouvaient surpasser celles du purgatoire. Or, j'avais mérité l'enfer. C'était donc bien peu que de passer le reste de ma vie dans une sorte de purgatoire: j'irais ensuite droit au ciel, objet de tous mes désirs. C'était moins l'amour, ce me semble, que la crainte servile, qui me poussait à choisir cet état de vie. Le démon me représentait qu'habituee au bien-être, je ne pourrais supporter les austérités du cloître. Je lui opposais les souffrances de Jésus-Christ: il était tout simple d'endurer en retour quelque chose pour lui. Sans doute, je me disais qu'il viendrait en aide à ma faiblesse. Pourtant je ne me souviens pas bien si cette pensée se présentait à mon esprit. (1) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. III

Le moment approchait pour Thérèse de quitter Castellanos de la Cañada. Avant l'heure de la séparation, sans doute, Marie de Cepeda reçut la confidence des luttes intimes de sa sœur et des réflexions profondes qui l'inclinaient à faire choix de la vie du cloître. Avec son père Thérèse continuait à garder le silence, et peut-être Alphonse Sanchez attribuait-il aux malaises dont souffrait sa fille le sérieux inaccoutumé qui fréquemment assombrissait son visage, d'ordinaire si ouvert et si gai.

Thérèse, en effet, semblait avoir hérité du tempérament maladif de sa mère. En outre, les luttes qu'elle soutenait contre elle-même avaient leur contre-coup sur sa frêle santé. « Durant cette période, dit-elle, je fus en butte à bien des tentations. De plus, j'avais été saisie de grandes défaillances, accompagnées de fièvres, car ma santé laissait toujours beaucoup à désirer. (1) »

Ce fut probablement vers l'automne de 1533 que Don Alphonse et Thérèse reprirent le chemin d'Avila. A la maison de la *Plazuela*

(1) Vie écrite par elle-même, ch. III.

Santo Domingo, la place de Marie de Cepeda était vide. Selon toute vraisemblance, ce fut Thérèse qui la remplit et se trouva chargée, de par la volonté de son père, du gouvernement de la maison. Son sens pratique et sa gracieuse affabilité rendaient attrayant et suave le joug de la jeune maîtresse de maison, dont Guizot dira plus tard, en appréciant son rôle de fondatrice et de réformatrice, qu'elle eût été capable de gouverner un royaume.

Voici, au physique, le portrait de Doña Thérèse de Ahumada, tel que nous l'ont laissé les contemporains. Il nous permettra de nous la représenter à l'époque où, âgée de dix-huit et dix-neuf ans, elle conduisait la maison de son père. Sa taille était moyenne, mais passait pour élevée chez les Castellans. Son visage était rond, son teint blanc et coloré; ses cheveux, noirs, naturellement bouclés; son front large; ses yeux noirs, ronds, un peu à fleur de tête. Son nez n'avait rien d'accentué dans les lignes; les narines étaient fines et délicates. La lèvre inférieure forte; le cou, plutôt court. Trois signes qu'elle avait au visage lui seyaient fort bien, paraît-il. Ses mains étaient belles, quoique petites, remarque une contem-

poraine, (1) qui eût préféré sans doute les longues mains si appréciées à cette époque. Son port était noble et gracieux. Sans être d'une beauté régulière, Thérèse passait pour charmante. Gaie par caractère, elle savait être grave et digne dès qu'il le fallait. (2)

Alphonse Sanchez pouvait désormais s'appuyer sur sa fille. Il ne songeait pas que le sacrifice allait lui en être demandé.

(1) La mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville.

(2) Cf. Ribera, lib. IV, cap. I.

CHAPITRE XII.

Dernier séjour de Thérèse à la maison paternelle.

Venue de Charles-Quint à Avila — Fêtes dans la ville — Lectures de Thérèse — Elle est décidée à quitter le monde — Elle parle à son père — Alphonse refuse son consentement.

Pour le moment, Thérèse se prête à toutes les exigences d'une situation qu'elle est décidée à ne point prolonger longtemps. Elle se rend agréable à son père, à ses frères, à sa sœur Jeanne. Elle ne se refuse pas à prendre part, quand les convenances le demandent, soit aux réunions aristocratiques des salons d'Avila, soit aux fêtes populaires dont les avilésains sont si avides.

Au printemps de 1534, c'est la venue prochaine de l'empereur Charles-Quint qui met toute la ville en fête et en mouvement. Le 17 mai, dit l'historien Manuel Forronda (1) un courrier arrivait de

(1) D. Manuel Forronda, dans son *Essai historique Carlos V en Avila*, publié en 1898, a donné le premier l'acte de la municipalité d'Avila relatant la visite de l'Empereur.

Tolède et remettait au corrégidor, Don Luis Ponce de Léon, un pli de Sa Majesté, annonçant aux « Conseil, Magistrats, Chevaliers, Ecuyers et Bons Hommes d'Avila » son intention de les visiter. La nouvelle fut reçue avec applaudissement, et aussitôt la ville se para d'arcs de triomphe, de tentures de velours violet et de damas cramoisi, qui coûtèrent, dit-on, bien des milliers de maravédis.

Le 6 juin l'Empereur faisait son entrée solennelle, monté sur un cheval noir, vêtu simplement, et accompagné de l'archevêque de Tolède, du duc d'Albe, de nombre de gentilshommes espagnols, allemands et flamands. Le souverain fut reçu par les représentants de la ville sous un dais de brocart, dont les bâtons étaient tenus par les régidors somptueusement vêtus. Après le baisement des mains, le marquis de Las Navas s'approcha de Sa Majesté, pour la prier de daigner commander « que soient maintenus à la cité ses privilèges, exemptions et libertés, comme ils l'ont été jusqu'aujourd'hui, et que déclaration en soit faite solennellement, ainsi que Sa Majesté a coutume de faire. » Sur quoi l'Empereur ôta sa coiffure, et plaçant la main sur le livre des Evangiles, prit la croix, la baisa, puis dit à haute voix qu'il

s'engageait à faire ainsi, comme l'avaient fait ses prédécesseurs.

L'Empereur et son cortège se remirent en marche et, après quelques détours, se dirigèrent vers la cathédrale. Là eut lieu l'antique cérémonie du serment relatif aux privilèges, exemptions et libertés de l'Eglise. Aussitôt après, ordre fut donné de célébrer les courses de taureaux et les joûtes, lesquelles, au rapport de Luis Ariz, (1) furent magnifiques et joyeuses. Les costumes étaient riches et éclatants. Il y eut d'excellentes passes chez les toréadors, et chez les gentilshommes des coups de lances que n'ont pas oubliés leurs descendants.

Alphonse Sanchez, ses enfants et ses proches eurent leur part, on n'en peut douter, dans l'apparat de ces jours solennels. En semblables rencontres, les jeunes filles avaient aussi leur rôle. Pour tous ceux qui ont vu la magnifique toile de l'Entrée de Charles-Quint à Anvers, par le célèbre artiste hongrois Hans Makart, il est facile de se représenter Thérèse, au milieu d'autres jeunes filles de l'aristocratie d'Avila, penchée sur un

(1) Cf. *Historia de las Grandezas de la Ciudad de Avila*, II, p. 6.

balcon aux riches tentures et jetant des fleurs au passage de l'Empereur. Avec ses frères elle assista sans doute à la cérémonie solennelle à la cathédrale. Ce n'était plus la jeune fille de seize ans séduite par de brillants fantômes, elle voyait alors dans la vérité les grandeurs et les joies d'ici-bas, et déjà elles étaient flétries et décolorées dans son cœur. Tandis que vingt-deux ans séparent encore Charles-Quint de l'abdication de l'empire et de la solitude de Saint-Just, une année seulement va s'écouler avant que Thérèse aille ensevelir, dans le cloître de l'Incarnation, et sa jeunesse et tous les dons qu'elle tient de la libéralité divine.

Par quelle voie le Seigneur avait-il achevé d'éclairer son âme? Elle-même nous le fait connaître : « J'avais pris goût aux bons livres. Ils me donnèrent la vie. (1) » Mais quels étaient les auteurs préférés de cette jeune fille de dix-neuf ans, autrefois si éprise des romans de chevalerie? C'étaient saint Grégoire, saint Augustin, saint Jérôme.

Tout d'abord elle lit, elle médite, elle approfondit les *Morales* de saint Grégoire. Elle les annote même quelquefois, et le volume qu'elle

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

lisait, venu jusqu'à nous, porte encore les traces de sa fine écriture d'alors, assez différente de la haute écriture qui sera la sienne quand elle deviendra fondatrice. Citons un des passages qu'elle goûte davantage et qui, effectivement, rend assez bien l'état de son âme, à cette époque où, pleinement désabusée des choses d'ici-bas et retenue encore dans le monde, elle cherche dans son propre cœur la solitude dont elle a soif :

« L'Écriture attribue à ceux qui veulent bien vivre la solitude de l'âme, afin qu'ils fassent cesser au dehors tous les bruits des désirs terrestres ; que par la grâce et l'amour divin ils éteignent tous ces soins ardents qui s'élèvent du fond de leur nature corrompue ; qu'ils chassent de devant les yeux de leur cœur, comme avec la main d'une sage circonspection, tous les mouvements des pensées volages et légères qui voltigent, ainsi que des mouches importunes, autour de leur âme ; et qu'ils se fassent au-dedans d'eux-mêmes comme un lieu éloigné de tous les bruits extérieurs, pour s'y retirer avec le Seigneur et s'y entretenir avec lui seul, dans le silence, par la voix secrète de leurs désirs. C'est de ce lieu secret du cœur

qu'il est dit ailleurs dans l'Écriture.: *Il se fit un silence dans le ciel comme durant une demi-heure (Apoc. VIII).* L'Église des élus est un ciel, qui étant élevé vers les choses sublimes et éternelles par la contemplation, réprime les pensées tumultueuses qui se forment dans le fond corrompu de notre cœur et établit au-dessus un admirable silence pour Dieu. (1) »

On trouve en marge, de l'écriture de Thérèse : « *Bueno es si se entiende. C'est excellent, si on l'entend bien.* »

L'année 1535 la trouve de plus en plus décidée à renoncer à tout pour s'assurer la possession des biens d'en-haut. A cette fille des chevaliers la vie religieuse apparaît comme la ville fortifiée, la citadelle imprenable, d'où l'on fait à l'ennemi une guerre acharnée et toujours victorieuse. C'est là qu'elle ira combattre pour le Roi des rois et gagner l'immortelle couronne qu'il pose sur le front de ses soldats fidèles. Mais comment obtenir le consentement d'un père dont elle est si passionnément aimée ? Comment aborder même la question avec lui ? A cette seule pensée, elle se sent frémir. Son

(1) *Morales*, liv. XXX, ch. XXIV (sur le XXXIX^e ch. de Job).

courage cependant ne défaille point, et ce sont encore ses livres qui lui fournissent ses armes de combat.

« Je lisais, dit-elle, les Epîtres de saint Jérôme, et j'y puisais tant de courage, que je me décidai à m'ouvrir à mon père. C'était en quelque sorte prendre l'habit; car, après m'être prononcée, rien, je crois, n'eût été capable de me faire reculer, tant j'étais sensible au point d'honneur. (1) »

Les craintes de Thérèse n'étaient que trop fondées. Alphonse Sanchez faiblit devant les revendications de l'amour paternel. Il ne se sentit pas la force de consentir au départ pour le cloître de l'enfant de sa prédilection, du rayon de soleil de son foyer. « Mon père m'aimait tant, dit Thérèse, que toutes mes instances ne purent jamais lui arracher son consentement. (2) »

Hâtons-nous de le dire, Alphonse Sanchez corrigera plus tard cette faiblesse par un sacrifice sincère et généreux, et si le Carmel lui doit Thérèse de Jésus, ce ne sera pas seule-

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

(2) *Ibid.*

ment parce qu'il fut son père, mais parce qu'il ratifia librement le don que son enfant fit d'elle-même à l'Ordre de la Vierge.

Pour le moment, la blessure que sa fille vient de porter à son cœur garde toute son acuité, et il ne peut la dissimuler au-dehors. La douleur d'Alphonse, les larmes de Thérèse, la contrainte inusitée que marquent leurs rapports donnent l'éveil aux frères de Thérèse. Bientôt il n'y a plus de secret. Tous dans la famille, et les serviteurs eux-mêmes, apprennent avec un chagrin mêlé d'admiration que Doña Thérèse a formé la résolution d'échanger le monde pour le cloître.

Au milieu des regrets affectueux qui se lisent sur tous les fronts, Thérèse a démêlé, chez l'un de ses plus jeunes frères, Antoine, un intérêt plus vif, presque de l'approbation. Aussitôt son âme conquérante voit chez son frère un prosélyte à faire. Il n'a que quinze ans, c'est vrai, mais est-il jamais trop tôt pour se donner à Dieu? Elle lui dépeint alors sous les couleurs les plus saisissantes la rapidité du rêve de cette vie, la certitude des biens éternels, la sécurité que l'état religieux offre pour le salut. Pourquoi, tandis qu'elle va être Carmélite, ne

s'engagerait-il pas dans la phalange des fils de saint Dominique? Thérèse, on le sait, est persuasive. Antoine se laisse toucher. Il promet à sa sœur de suivre son exemple. « Tandis que j'en étais à prendre ma résolution, dit-elle, je décidai l'un de mes frères, en lui montrant le néant du monde, à embrasser lui-même l'état religieux. (1) »

Pieuse illusion d'une âme ardente! Thérèse apprendra bientôt que la vocation à la vie religieuse ne se donne pas, qu'une plante dont la germination a été factice sèche et périt bientôt, que seul prendra croissance l'arbre que Dieu même a mis en terre. Antoine, entré chez les Dominicains d'Avila, en sortira bientôt découragé, et lorsqu'il quittera pour la seconde fois la maison paternelle, ce sera pour porter les armes à la suite d'un conquérant d'outre-mer.

Le caractère de Thérèse était tout autre que celui de son frère. « Elle réfléchissait avant d'agir, a écrit Ribera, et ne posait point un acte dont elle ne connût toute la portée. Une fois sa résolution prise, elle déployait, pour la

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

poursuivre et la conduire à terme, une constance, une fermeté inébranlable. (1) » Surtout, disons-le, sa vocation venait de Dieu. Devant le refus de son père, elle ne perdit point courage et recourut à des intermédiaires : sans doute, sa sœur, Marie de Cepeda, son oncle, Pierre Sanchez, d'autres encore peut-être. « Je chargeai, dit-elle, quelques personnes de s'interposer en ma faveur. Leurs prières furent également inutiles : tout ce qu'on put obtenir de mon père, ce fut qu'après sa mort je ferais ce que je voudrais. J'avais appris à me défier de moi-même. Craignant que ma faiblesse ne me fît retourner en arrière, je ne crus pas devoir m'arrêter à ce parti, et j'exécutai mon dessein par une autre voie. (2) »

(1) Lib. IV, ch. II.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. III.

CHAPITRE XIII.

Le monastère de l'Incarnation.

Origines du monastère — Comment la règle s'y observe —
Thérèse y a une amie — Ses relations avec la communauté — Elle quitte en secret la maison paternelle — Elle entre au monastère — Alphonse acquiesce au fait accompli.

Au-delà des murailles du Nord, séparé d'Avila par une gorge profonde, s'élève, au milieu de quelques bouquets d'arbres, un grand monastère qui porte le vocable de l'Incarnation.

D'abord *Beaterio*, ou communauté de Béates, sous la conduite de Doña Elvire Gonzalez (1478), le couvent avait occupé un terrain proche de l'église de Tous les Saints. En 1511, les sœurs s'étaient transférées dans une propriété appartenant à François de Pajarès et comprenant un vaste bâtiment, avec deux autres plus petits, un colombier et un jardin : le tout d'une valeur de quatre-vingt-dix mille maravédís. Par les soins de Doña Béatrix Guiera, alors Supérieure, les bâtiments avaient été partie réparés, partie

démolis et remplacés par des constructions nouvelles. L'église qu'on y adjoignit fut inaugurée en 1515, l'année même où naquit sainte Thérèse. On assure que la première messe y fut dite le 4 Avril, le propre jour où la fille d'Alphonse Sanchez fut baptisée. (1)

Les Béates avaient résolu de devenir Moniales. La règle qu'elles choisirent fut celle de Notre-Dame du Mont-Carmel, suivant la mitigation concédée par Eugène IV. Cette mitigation restreignait les jeûnes et l'abstinence de l'observance primitive. Mais outre ces adoucissements régulièrement sanctionnés, plusieurs autres s'étaient introduits dans beaucoup de maisons de l'Ordre.

En un mot, la règle, un peu partout, avait fléchi. La propriété individuelle se tolérait; la clôture n'était plus regardée comme obligatoire, parce que, disait-on, on n'en faisait pas le vœu spécial. L'observance aussi n'était pas uniforme parmi les religieuses. A l'Incarnation d'Avila, il y en avait beaucoup de qualifiées. Celles-là avaient droit à des exemptions, à une certaine

(1) Ces données concernant le monastère de l'Incarnation, sont tirées, dit D. Miguel Mir, des Documents conservés dans les Archives de la communauté.

indépendance. Leur « cellule » se composait de deux ou plusieurs pièces, spacieuses, bien aérées, avantagées d'une vue agréable. Elles usaient dans leur costume religieux de quelque recherche, notamment elles portaient les chaussures élégantes et élevées, connues sous le nom de *chapins*. Jouissant de leur pension personnelle, elles s'en servaient soit pour elles-mêmes, soit en faveur de leurs amies, soit encore pour satisfaire leur dévotion envers tel ou tel saint, en l'honneur duquel elles faisaient célébrer des fêtes.

Evidemment elles usaient plus que d'autres des sorties regardées comme licites dans le monastère; toutefois c'était avec l'autorisation des Supérieurs et la surveillance d'une compagne. Leurs parloirs étaient très fréquentés, non seulement par les dames d'Avila, mais aussi par les gentils-hommes qui, presque tous, avaient une ou plusieurs parentes dans le monastère et faisaient volontiers la connaissance des amies de leurs parentes. A ce mouvement de visites et de démonstrations courtoises, ajoutait encore la présence dans le couvent d'un certain nombre de jeunes filles de qualité qui y faisaient leur éducation, et à l'établissement desquelles il fallait songer.

Malgré l'élargissement de la règle et une certaine invasion du monde dans la solitude du cloître, la vie, au monastère de l'Incarnation, était plus édifiante qu'en beaucoup d'autres couvents d'Espagne et d'ailleurs, en cette première moitié du XVI^e siècle. Sainte Thérèse, après avoir fait la part des *desiderata*, le dit positivement : « Mon monastère renferme un grand nombre de religieuses qui servent Dieu de tout leur cœur et d'une façon exemplaire : aussi sa Majesté, dont la bonté est si grande, ne peut manquer de les favoriser. Il n'est pas de ceux dont l'accès est le plus facile et l'on y mène une vie très régulière. (1) »

Elle ne dissimule pas l'état des plus précaires, au point de vue de la perfection, de beaucoup d'autres communautés de son temps, alors que les décrets du concile de Trente pour la réforme des Ordres religieux n'avaient pas encore reçu leur application : « Les religieuses qui les habitent, dit-elle, me font une pitié profonde. Elle ont besoin pour se sauver que le Seigneur leur adresse de fréquents et bien pressants appels, tant les honneurs et les divertissements

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

mondains s'y trouvent autorisés, et tant les obligations de l'état religieux y sont mal comprises. Dieu veuille qu'on n'y prenne pas pour vertu ce qui est péché! (1) »

L'Incarnation d'Avila ne renfermait pas moins de cent religieuses, à l'époque où Thérèse songeait à y prendre place. Alphonse de Cepeda y avait des parentes; de là, pour Thérèse, des relations toutes naturelles avec cette communauté.

Elle s'y rendait aussi à un autre titre. Elle nous l'a dit elle-même, elle avait à l'Incarnation, depuis plusieurs années, une amie intime, Doña Juana Suarez. C'était même la présence dans le monastère de cette amie, « qu'elle aimait tant », qui vers l'âge de seize ou dix-sept ans, avait tourné ses pensées du côté de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dans la suite, ses vues s'étaient épurées. « Au moment où je pris ma dernière décision, dit-elle, j'étais prête à choisir tel couvent où j'aurais pensé pouvoir mieux servir Dieu, ou qui aurait agréé davantage à mon père, car je cherchais alors plus sérieusement les intérêts de mon âme, et

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII

quant à mon agrément personnel, je n'en faisais aucun cas. (1) »

De ces visites de Thérèse au monastère de l'Incarnation, une religieuse nonagénaire, Doña Inès de Quesada, rappelait encore le souvenir en 1610. « Je me souviens parfaitement, disait-elle, du temps où la sainte Mère, encore séculière, venait de temps en temps à notre couvent. Et pour le prouver, je dirai qu'elle portait une jupe couleur orange, garnie de galons de velours noir. (2) »

Thérèse, nous l'avons vu, s'était arrêtée au parti de quitter la maison familiale à l'insu de son père, et, sans dire adieu aux siens, d'aller s'enfermer pour toujours derrière les murs du couvent de l'Incarnation. La chose était-elle convenue avec la prieure et Doña Juana Suarez? Peut-être. Du moins les Carmélites connaissaient assez l'intrépide courage de la jeune fille pour n'être pas surprises de sa soudaine arrivée pour leur demander l'habit.

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

(2) Lettre de Doña Marie Pinel, religieuse de l'Incarnation, à un religieux de son ordre, 1610.

Le jour de la Toussaint 1535 était le dernier que Thérèse avait décidé de passer avec les siens. Les offices à la paroisse Saint Jean, la communion aux côtés de son père, la dernière prière sur la tombe de sa mère, et de ses grands parents, les repas en famille, sous le regard de son père, au milieu de ses frères et de sa petite sœur qu'elle va quitter pour toujours, rien n'ébranle son courage. Avec Antoine, seul confident de son dessein, elle a concerté ses plans. Le lendemain, à l'aube du jour, tous deux sortiront sans bruit de la demeure paternelle et se dirigeront vers le monastère de l'Incarnation. Antoine y laissera sa sœur, et lui-même prendra sans délai le chemin de *Santo Tomas*, le couvent des Dominicains.

Le 2 Novembre, *le Jour des âmes*, comme on dit en Espagne, se lève avec son voile de deuil et de tristesse. Le monde est mort pour Thérèse. Mais les fibres qui attachent son cœur ardent et tendre à une famille passionnément chérie sont encore toutes vivantes, et chacun des pas qui l'éloignent de son père, de ses frères, semble lui arracher la vie. Au seul souvenir de cette heure déchirante, son cœur frémira encore près de trente ans plus tard :

« Je crois m'en bien souvenir, oui, c'est l'exacte vérité, quand je quittai la maison de mon père, j'éprouvai une douleur si excessive, que l'heure de ma mort ne peut, je crois, m'en réserver de plus cruelle. Il me semblait sentir mes os se détacher les uns des autres. Le sentiment de l'amour divin n'étant pas assez fort pour contrebalancer celui que je portais à mon père et à mes frères, j'étais obligée de me faire une incroyable violence, et si Dieu ne fût venu à mon aide, toutes mes considérations n'auraient pas été suffisantes pour me faire passer outre. Mais en cet instant il me donna le courage de me vaincre, et je vins à bout de mon entreprise. (1) »

Le frère et la sœur s'acheminèrent probablement vers la porte dite *del Carmen*, descendirent le chemin profond qui s'ouvrait devant eux, remontèrent le versant opposé et se trouvèrent bientôt devant la porte claustrale. Un dernier embrassement, un regard éloquent dirigé vers le ciel, et la lourde porte, s'ouvrant pour laisser entrevoir quelques religieuses voilées, se referme sur Thérèse, tandis qu'Antoine,

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

rentrant dans la ville, porte ses pas vers le couvent des Dominicains.

Suivant l'usage du temps, la postulante est aussitôt revêtue des livrées de l'Ordre. « Au moment où je reçus l'habit, écrivait-elle plus tard, le Seigneur me fit comprendre combien il favorise ceux qui se surmontent en vue de lui plaire. Personne, au reste, ne s'aperçut du combat que j'avais à soutenir, car je ne montrais au dehors qu'une inébranlable fermeté. Sur l'heure je ressentis une joie très vive d'avoir embrassé cet état de vie, et jamais elle ne s'est démentie depuis. (1) »

Quelles furent les impressions d'Alphonse Sanchez quand il s'aperçut du départ de sa fille, quand il comprit que pour se donner à Dieu, elle s'était éloignée sans retour?

Il connaissait assez le cœur de son enfant, pour savoir que seule la voix du Très Haut avait pu l'arracher aux étreintes d'un père, dont elle dira plus tard « qu'il était le bonheur et le charme de sa vie ». Il connaissait assez la fermeté de son caractère pour savoir aussi

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision et que l'adieu était bien définitif.

Dans la lutte qui se livra en cet instant entre la tendresse de son cœur paternel et ses sentiments de religion profonde, la religion cette fois fut victorieuse. Alphonse Sanchez se recueillit au pied de son crucifix; il se demanda ce que lui conseilleraient Doña Béatrix, si elle était encore à ses côtés; il versa des larmes peut-être, mais quand il se releva, l'immolation était résolue. Ce fut d'un cœur généreux qu'il accepta le fait accompli. Thérèse était mineure cependant, il aurait pu exiger son retour à la maison paternelle. Il préféra faire à son Dieu le sacrifice coûteux entre tous: il lui donna sa fille Thérèse.

Il est permis de penser que la résolution d'Antoine ne fit pas sur lui la même impression que celle de sa sœur, et par le fait, on ne tarda pas à reconnaître que la démarche du jeune homme n'aurait pas de suite sérieuse.

Restait à porter au couvent de l'Incarnation le consentement qui tout d'abord avait paru au tendre père au-dessus de ses forces. Alphonse bénit sa fille, qu'il trouva souriante et heureuse sous les livrées de la Vierge. Ce qu'elle dit à

son père pour l'assurer du bonheur et de la tranquillité d'âme qu'elle goûtait dans sa nouvelle vie, nous pouvons l'inférer de ce qu'elle traça plus tard au *Livre de sa Vie* : « Dieu avait changé la sécheresse intérieure où je me trouvais en tendres sentiments de dévotion. Toutes les pratiques de la vie religieuse me ravissaient. Il m'arrivait parfois de balayer aux heures que je consacrais auparavant à mes plaisirs ou à mes parures, et la pensée que j'étais délivrée de tout cela venait redoubler mon bonheur. J'en étais tout étonnée, et je ne m'expliquais pas quelle pouvait en être la cause. (1) »

Afin d'encourager ses frères, elle ajoutait sans doute : « Voici ce dont j'ai fait l'expérience. S'est-on déterminé à entreprendre une œuvre purement en vue de Dieu, il permet souvent, pour accroître le mérite, qu'avant d'en venir à l'exécution, l'âme éprouve une sorte de frayeur, mais plus cette frayeur est vive, plus aussi, quand on passe outre, la récompense est grande et la joie délicieuse. Dès cette vie, sa Majesté nous dédommage par des jouissances connues seulement de

(1) Ch. IV.

ceux qui les goûtent. (1) » Et encore : « Si j'avais quelque autorité pour émettre un avis, jamais je ne conseillerais de rejeter, par crainte des difficultés, une bonne inspiration qui, à plusieurs reprises, vient nous solliciter. Si c'est purement pour Dieu que l'on se décide à agir, il n'y a pas à craindre de s'en mal trouver, car sa puissance est sans bornes. (2) »

Les usages du Carmel mitigé, si larges sous le rapport des relations des religieuses professes avec le dehors, étaient singulièrement stricts à l'égard des novices. Elles devaient vivre, pendant leur année de probation, dans une séparation complète et du monde et de leur famille ; les plus proches n'étaient point admis à les visiter au parloir. Cette règle n'était pas sans avoir certains inconvénients. Sainte Thérèse le savait ; aussi quand elle rédigea les Constitutions de sa Réforme, elle y insérera d'une manière formelle la liberté pour les novices d'être visitées par leurs proches. « Afin, dit-elle, que si elles ont quelque mécontentement, il soit connu, et leur donner

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

(2) *Ibid.*

moyen de le manifester, si elles n'ont pas envie de demeurer. (1) »

Alphonse Sanchez va donc être pour un an complètement séparé de sa fille. Il sait, du reste, qu'il la laisse en pieuse société, et même en société choisie. La prieure est Doña Marie de Luna. Parmi les religieuses, Thérèse, nous l'avons vu, a des parentes: Doña Marie de Cepeda, Doña Maria Cimbron, et d'autres encore; une amie intime: Doña Juana Suarez. Enfin la plupart des religieuses appartenant aux familles considérables d'Avila, telles que Doña Inès de Quesada, Doña Aldonza Luarte, Doña Francisca de Bracamonte, Doña Ana Giron, Doña Juana et Doña Francisca del Aguila, étaient évidemment plus ou moins connues de son père. (2)

(1) Constitutions des Carmélites Déchaussées, ch. 1^{er}.

(2) Les noms d'un bon nombre des religieuses de l'Incarnation nous sont connus par les signatures apposées, l'année suivante, aux conventions passées entre la communauté et le père de sainte Thérèse, relativement à la dot de celle-ci. C'est au père François de Sainte-Marie, premier chroniqueur de la Réforme, que nous devons la connaissance de ces conventions et par là des noms de beaucoup des compagnes de sainte Thérèse à l'Incarnation; mais il fait une erreur relativement au nom de la prieure. Nous donnerons à la fin de ce volume l'extrait de la Chronique.

Pour l'instant, laissons Doña Thérèse de Ahumada derrière ses grilles. Remontons la pente abrupte qui ramène à la ville, et rentrons avec Alphonse Sanchez dans la maison seigneuriale de la *Plazuela Santo Domingo*.

CHAPITRE XIV.

Alphonse Sanchez et ses fils.

Découverte du Nouveau-Monde — Mouvement d'émigration qui se manifeste en Espagne — Les émigrants avilésains — Les fils d'Alphonse Sanchez et de Béatrix de Ahumada passent en Amérique.

Le vendredi 3 août 1492, Christophe Colomb, après avoir invoqué la Mère de Dieu, Étoile de la mer, était sorti du port désormais célèbre de Palos de Moguer, avec ses trois navires de découverte, portant l'étendard du Crucifié. Le vendredi 12 octobre, il prenait possession du Nouveau-Monde, au nom de Jésus-Christ, Roi de l'univers, et y plantait glorieusement la croix.

Le père de sainte Thérèse pouvait avoir douze ans quand se leva ce jour fameux, qui fit surgir aux yeux du Vieux Monde étonné ces terres nouvelles, riches de trésors inconnus, mais toutes plongées encore dans la barbarie et dans les épaisses ténèbres du paganisme. En atteignant l'âge d'homme, il avait participé sans doute à la

fascination qu'exerçait sur l'Europe, sur l'Espagne surtout, la découverte et la conquête progressive de l'Amérique.

« Les esprits d'alors, a écrit un des fils de cette Amérique, Don Manuel-Maria Polit, étaient comme absorbés par la nouveauté et le prestige, en partie réel, en partie fabuleux, de ces terres vierges qui semblaient sortir comme par enchantement des ondes de la mer, avec leurs énormes cordillères et leurs fleuves immenses, avec leurs veines d'or et d'argent, leurs plantes et leurs animaux inconnus, leurs nombreuses tribus indigènes...La difficulté et la lenteur des communications, le manque presque absolu de publicité pour les nouvelles, ne permettaient pas à la société européenne de se rendre sans retard un compte exact et complet des territoires nouvellement découverts. Le voile qui les recouvrait depuis tant de siècles ne se levait que peu à peu, et ils demeuraient enveloppés d'une sorte de vague mystère, semblables à ces rivages que le navigateur aperçoit de loin, parmi les nuages que le soleil ne dissipe pas encore. (1) »

(1) D. Manuel-Maria Polit, Obispo de Cuenca (Ecuador) : *La Familia de Santa Teresa en America*, ch. I.

Alphonse Sanchez de Cepeda, comme tous les espagnols — et probablement plus que d'autres à titre de chrétien profondément convaincu, — s'intéressait à la conquête de *Ultra Mar*, comme l'on disait alors. Ces Indes, n'était-ce pas tout un monde qui s'ouvrait à la civilisation et à la religion du Christ? Déjà l'Espagne s'y précipitait. Les uns s'y portaient par la soif de l'or et des aventures, les autres par le désir de gagner à la foi ces peuplades neuves encore. Mais parmi les fils de la catholique Espagne, il y en avait peu, même chez ceux qu'entraînait l'impatience de faire fortune, qui ne joignissent à ce désir celui de se signaler par quelque fait d'armes en faveur du nom chrétien: sauf, hélas! à trop oublier ensuite, au milieu des hasards de la guerre et de l'entraînement de vie d'aventures, les lois de la morale chrétienne.

A Avila le mouvement d'émigration vers l'Amérique se déclara fougueux et passionné. Il devait emporter, un à un, les sept fils d'Alphonse Sanchez et de Béatrix de Ahumada.

« Des motifs spéciaux, dit le même historien, lançaient dans cette voie les jeunes avilésains, fils et héritiers des *comuneros*, qui, mis en déroute par les armées de Charles-Quint dans la

célèbre journée de Villalar (23 Avril 1521), s'étaient vus privés de leurs droits et privilèges, sinon de leurs biens et de la vie. Ayant à peu près perdu l'espoir de faire grande figure dans les armées impériales d'Europe, que leur restait-il de mieux à faire, que de s'embarquer pour aller combattre sous les ordres d'un Cortès ou d'un Pizarre? La situation politique et économique d'Avila après la guerre des Communes, sa décadence rapide et irrémédiable, explique bien le nombre croissant des émigrants, comme nous dirions aujourd'hui, des *conquistadores*, comme on les appelait alors, qui sortaient de ses murs crénelés et naviguaient vers les plages américaines. (1) »

Tout comme les descendants des *comuneros*, les fils d'Alphonse Sanchez aspiraient à se jeter dans les séduisants mystères du Nouveau-Monde. « Nous désirerions peu de chose avec ardeur, a dit un moraliste, si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons. (2) » Bien des déceptions attendaient les jeunes *conquistadores*, lesquelles, une fois connues, auraient peut-être

(1) D. Manuel-Maria Polit, ch. I.

(2) La Rochefoucauld.

refroidi leur ardeur. Mais le sol de la vieille Espagne semblait leur brûler les pieds et ils n'aspiraient qu'à le quitter au plus tôt.

L'aîné des fils de Doña Béatrix obtint le premier, comme il était naturel, la permission de partir. Il est à croire que depuis plusieurs années déjà ses désirs l'emportaient vers le pays enchanté où il se croyait sûr de rencontrer la fortune et la gloire. En 1530 François Pizarre, l'un de ces chevaliers de fortune dont le nom allait devenir tristement célèbre, était venu à Madrid, solliciter auprès de la cour des facultés et des faveurs, eu vue de poursuivre la conquête du Pérou. Rien d'étonnant qu'à cette nouvelle Ferdinand ait insisté auprès d'Alphonse pour obtenir de s'embarquer.

Toujours est-il qu'en 1532 il disait adieu à son père, à ses frères et sœurs, à sa ville natale. Il avait vingt-et-un ans. Thérèse était alors pensionnaire à Notre-Dame de Grâce. C'est là, on peut le croire, qu'eurent lieu les adieux du frère et de la sœur. Thérèse, à divers intervalles, devra les renouveler six fois encore. Deux de ses frères seulement — Laurent et Pierre — après trente-quatre ans d'absence, reviendront mourir dans leur patrie.

Quelle fut l'émotion d'Alphonse Sanchez en bénissant, au nom de sa mère et au sien, ce fils qui, le premier, s'élançait vers une terre et des périls inconnus, en lui faisant ses recommandations dernières, en le conjurant de rester fidèle à la foi de son enfance, il est facile de le concevoir.

Ferdinand de Ahumada, en compagnie d'autres jeunes gens d'Avila, se dirigea vers Séville, d'où partait la flotte des Indes. Le mouvement de l'émigration, les richesses du Nouveau-Monde qui encombraient son port et son enceinte, y attiraient de l'Espagne et de l'étranger une foule avide de fortune et d'aventures, et faisait de la métropole andalouse le rendez-vous de toutes les espérances, de toutes les ambitions, de toutes les audaces.

Tout porte à croire que c'était pour rejoindre Ferdinand Pizarre que le frère aîné de sainte Thérèse s'embarquait au port de Séville. Les Chroniques carmélitaines tiennent pour assuré qu'il prit part, sous les ordres de ce capitaine, à la conquête du Pérou. « Se trouva-t-il à Cajamarca, se demande Don Manuel-Maria Polit, lors de la capture et de la mort de l'Inca Atahualpa ? Nous l'ignorons, mais il est vraisemblable qu'il

eut son rôle dans la guerre allumée par l'Inca Manco, qui revendiqua l'empire de ses ancêtres. (1)» Ce qui est certain, c'est qu'après la révolte de Gonzalve Pizarre, Ferdinand de Ahumada combattit contre lui aux côtés du premier Vice-Roi du Pérou, Don Blasco Nuñez Vela, à la malheureuse bataille d'Iñaquito (1546), et qu'il y fut gravement blessé.

L'aîné de tous, le fils de Catherine del Peso, Jean Vasquez a quitté lui aussi la maison paternelle. Il a embrassé le métier des armes, en Italie probablement, comme tant d'autres jeunes espagnols au temps de Charles-Quint. De là, il passera en Afrique et y servira en qualité de capitaine d'infanterie. Tout porte à croire qu'il fit partie de l'expédition que Charles-Quint conduisit en personne à Alger, au mois d'août 1541, et dont l'issue fut si malheureuse. L'énorme flotte de soixante-cinq galères et de quatre-cent-trente-et-un navires de transport, portant vingt-neuf mille hommes de troupes allemandes, italiennes et espagnoles, y compris des chevaliers de Malte, débarquèrent dans la baie d'Alger le 23 octobre. La nuit suivante,

(1) D. Manuel-Maria Polit, ch. II.

une horrible tempête dispersait les galères. Les poudres furent mouillées, et il ne resta plus à l'armée que ses épées et ses pertuisanes. Elle s'approcha des murs, mais, criblée de flèches et de balles sans pouvoir répondre, elle dut se retirer en désordre. Charles-Quint, armé de toutes pièces et précédé de trois régiments allemands, culbuta d'abord Turcs et Maures, mais dut s'arrêter lui-même au pied du rempart. Italiens, allemands et espagnols battirent en retraite et s'entassèrent, comme ils purent, dans les navires que la mer avait épargnés. La galère qui portait Charles-Quint fut enlevée par le vent et poussée jusqu'au port de Bougie, à 157 kilomètres de Constantine. Ce ne fut qu'un mois plus tard que l'Espagne et l'Italie virent revenir les malheureux restes de la brillante *armada*. (1)

Jean Vasquez de Cepeda reprit avec les débris de son régiment la route de l'Italie, blessé peut-être, ou tout au moins ayant contracté une grave infirmité. Son oncle par alliance, Diego de Nava, déclarait juridiquement en 1545 qu'il était mort en Italie du vivant de son père et

(1) Cf. *Histoire Générale*, par Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, tome IV, pp. 810-812.

ajoutait qu'il était alors boiteux d'une jambe. (1)

Dans l'été de 1535, ce sera Rodrigue de Cepeda, *l'inséparable* de Thérèse, qui demandera la bénédiction de son père, et, âgé de vingt-quatre ans, s'embarquera pour le Nouveau-Monde. Ce ne sera pas sans avoir institué sa sœur bien-aimée son héritière universelle. On ne sait pas combien

(1) C'est la Mère Marie de Saint-Joseph, au *Libro de las Recreaciones* (Recr. VIII), qui nous apprend que Jean Vasquez de Cepeda servit en Afrique et qu'il avait le grade de capitaine d'infanterie. Une des pièces d'un procès survenu en 1545 entre les enfants d'Alphonse Sanchez confirme cette donnée. Dans l'une des questions adressées aux témoins, on demande "si Jean de Cepeda est mort à Budja du vivant d'Alphonse Sanchez, son père." Ce Budja est évidemment Bougie, dont le nom était resté étroitement lié à l'échec inattendu, et de fraîche date encore, de l'empereur Charles-Quint. Le témoin Diego de Nava, Alcade ordinaire de Villatoro, mari de Doña Inès del Peso, sœur de Doña Catherine del Peso, a répondu à la 4^e question que c'est en Italie que Jean de Cepeda est mort et qu'il était boiteux quand il mourut. (*Autos del Pleito de la Curaduria de los bienes de Alonso Sanchez de Cepeda por Pedro Rengilfo.*)

La Mère Marie de Saint-Joseph, à la vérité, dit que Jean de Cepeda mourut *en Afrique*. Mais nous croyons devoir nous attacher plutôt à la déclaration de Diego de Nava, proche parent de Jean, qui parlait juridiquement et alors que l'expédition d'Alger, ainsi que la mort du fils aîné d'Alphonse, étaient toutes récentes.

durèrent les exploits du jeune homme sur la terre américaine. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il vivait encore lors de la mort de son père en 1543, et même plus tard, puisqu'un acte légal de 1545, relatif à la succession d'Alphonse, le qualifie *d'absent*, comme ses frères Ferdinand, Laurent et Jérôme. Ribera, le premier historien de sainte Thérèse, nous assure qu'il succomba au Rio de la Plata, étant capitaine des troupes royales. (1) Don Manuel-Maria Polit fait remarquer à ce sujet que, pour les espagnols d'alors, le Rio de la Plata désignait le territoire des trois républiques actuelles de la Plata, de l'Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay. (2)

Cinq ans après Rodrigue, dans l'automne de 1540, ce seront Laurent et Jérôme, âgés l'un de vingt-et-un ans, l'autre de dix-huit seulement, qui passeront, eux aussi, l'Océan. Ils s'embarqueront à Séville, avec l'émissaire royal Vaca de Castro, chargé par Charles-Quint d'aller

(1) Cf. livre I, ch. I. — La Mère Marie de Saint-Joseph parle de même au *Libro de las Recreaciones*.

(2) Cf. ch. II.

étudier la situation du Pérou, désolé par la guerre civile, et de remplir en cas de besoin les fonctions de gouverneur. Les deux jeunes gens traverseront l'isthme de Panama en compagnie de Vaca de Castro, et au printemps de 1541, aborderont en naufragés au port de Bonaventure. De là, ils pousseront jusqu'à Quito et se réuniront au célèbre *conquistador* Sébastien de Béalcazar; ils combattront sous ses ordres, puis sous ceux de Diego de Urbina, pour prendre part ensuite, avec leurs frères, contre Gonzalve Pizarre, à la bataille d'Iñaquito. Pierre, Antoine et Augustin ne quitteront l'Espagne qu'après la mort de leur père et retrouveront leurs frères sur le même champ de bataille. (1)

Pour l'instant, c'est-à-dire en Novembre 1535, Alphonse Sanchez a encore auprès de lui cinq de ses fils, tous enfants de Béatrix de Ahumada.

Il est inquiet de ceux qui sont loin, et préoccupé de ceux qui songent à partir: Pierre et Jérôme, qui ont treize et quatorze ans. Quant au petit Augustin, qui n'a encore que huit ans, il annonce déjà ce qu'il sera un jour: le plus entreprenant

(1) Cf. D. Manuel-Maria Poñt, ch. II.

et le plus belliqueux de tous. Son père ne s'y trompe pas.

Mais voici qu'une autre angoisse, inattendue celle-là, est près de tourmenter son cœur.

CHAPITRE XV.

La Carmélite dans sa famille.

Profession de Thérèse — Sa santé s'altère — On la confie à son père — Elle est conduite à Bécédas — Arrêt à Ortigosa — A Castellanos — Thérèse s'applique à l'oraison.

Thérèse a passé son année de noviciat dans un bonheur intime, qui lui a fait accepter volontiers les épreuves inhérentes à ce temps de probation. Elle y a été sensible, sans doute. « Mais, nous dit-elle, dans ma joie d'être religieuse, j'acceptais tout. Les sœurs, me voyant rechercher la solitude et pleurer quelquefois mes péchés, se figuraient que j'étais mécontente, et elles en parlaient dans ce sens. En réalité, j'aimais toutes les observances de la vie religieuse. (1) »

En octobre 1536, l'époque de la profession solennelle approchant, Alphonse Sanchez a passé avec la communauté un contrat relatif à la dot de sa fille. Il s'est engagé, à la date du 31

(1) Vie écrite par elle-même ch.

octobre, à verser annuellement au monastère vingt-cinq fanègues de grain, moitié blé, moitié orge, ou, à défaut de ce versement, deux cents ducats d'or : somme importante pour l'époque. Thérèse, de son côté, a renoncé à sa part de l'héritage paternel ; elle a renoncé de même à l'héritage éventuel de son frère Rodrigue, mais en le reversant sur sa sœur Jeanne. (1)

Le jour de la profession est arrivé. Alphonse Sanchez, entouré de ses enfants, assiste ému, mais consolé, au définitif holocauste de sa fille chérie. Il la voit, revêtue encore du costume des novices, s'approcher sereine et souriante du Provincial de l'Ordre, le P. Antoine Lara, qui s'apprête à recevoir ses vœux. Avec « le grand courage, la joie si vive qui l'animait lors de cette alliance spirituelle, (2) » elle s'engage jusqu'à la mort à l'observance de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, suivant la règle de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Alphonse sent maintenant les douceurs du sacrifice qui de loin lui avait paru trop amer. Il comprend que le cœur de Thérèse, pour

(1) Cf. *Reforma de los Descalzos*, t. I, lib. I, cap. VIII.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

n'être plus qu'à Dieu, lui appartient encore; il expérimente que les parents ne perdent point les enfants qu'ils ont donnés au Seigneur, que ceux-là, selon la meilleure partie d'eux-mêmes, leur demeurent davantage que s'ils avaient contracté des liens mortels. Toutefois, il se préoccupe de l'état physique de Thérèse. Sa santé souffre visiblement du changement de vie et de nourriture. Ses défaillances habituelles ont augmenté, elle est quelquefois saisie de douleurs au cœur si aiguës, qu'on ne peut la voir sans effroi. Alphonse s'informe plus en détail auprès des religieuses. On lui dit, et Thérèse elle-même est contrainte d'avouer que telle est la gravité de son état, qu'elle se voit continuellement sur le point de perdre connaissance et que parfois elle s'évanouit effectivement.

Désolé, Alphonse cherche de tous côtés un remède au mal dont souffre sa fille. Les médecins de la ville sont consultés par lui tour à tour. On essaie leurs prescriptions, mais les divers traitements restent sans résultat.

Thérèse porte avec mépris d'elle-même ses vives souffrances et envisage avec calme la perspective d'une jeunesse flétrie dans sa fleur. Du reste, elle s'abandonne entièrement au bon

plaisir de ses Supérieurs, et quand il est question de quitter momentanément le monastère pour essayer d'un traitement nouveau, elle se soumet quoi qu'il lui en coûte.

C'est que son père a entendu parler d'une empirique, comme il y en avait tant alors en Espagne. On vantait les cures merveilleuses réalisées par elle. Il s'agissait, il est vrai, d'autres maladies. N'importe. « La mienne, écrivait mélancoliquement Thérèse après en avoir essayé, la mienne, assurait-on, céderait de même au traitement. (1)

Sur ce vague espoir, Alphonse obtint ce qu'il désirait. Sa fille, munie de la bénédiction de sa Prieure et de toutes les permissions des autorités compétentes, lui fut remise, pour être conduite par lui à Bécédas, le village qu'habitait l'empirique. Comme il était juste, une compagne fut désignée pour escorter la jeune professe. C'était Doña Juana Suarez, son intime amie. Elle avait alors au moins six années de vie religieuse ; mais, vraisemblablement, elle n'était guère plus âgée que Thérèse.

Alphonse Sanchez allait donc pouvoir presser

(1) Vie écrite par elle-même, ch. IV.

de nouveau sur son cœur, dans l'intimité de la vie familiale, son enfant bien-aimée. Ce fut avec une vive émotion qu'il l'a vit franchir à nouveau le seuil de sa demeure, vêtue cette fois des livrées du cloître : la robe et le scapulaire de drap fin, de couleur brune ; la guimpe délicatement plissée, posée sur le scapulaire ; le voile noir, doublé de mousseline blanche qui donne au visage un doux éclat ; le manteau blanc, d'étoffe légère ; la chaussure de cuir, qui protège le pied. Tel est le costume de la Carmélite chaussée. Thérèse est charmante toujours, malgré une certaine pâleur que la maladie imprime à ses traits.

Avec sa fille, Alphonse reçoit Juana Suarez, qui n'est pas une inconnue pour lui et pour les autres habitants de la maison de la *Plazuela Santo Domingo*. Elle en a été l'un des ornements au temps de sa liaison avec Thérèse, quand celle-ci avait quinze ou seize ans. Mais aujourd'hui sa présence auprès de son amie d'autrefois, vêtue et voilée comme Thérèse, et comme elle aussi, doucement grave et recueillie, a une signification qui n'échappe pas à Alphonse. Elle indique clairement que sa fille ne lui appartient plus en propre, qu'elle est désormais

l'épouse du Roi des rois. Au sentiment de paternelle tendresse que lui inspire son enfant, se joint désormais une nuance marquée de respect et de vénération. Chez les frères de Thérèse, tout comme chez les serviteurs, le sentiment du respect est aujourd'hui celui qui domine tous les autres, sans faire tort d'ailleurs au tendre intérêt qu'inspire son état souffrant.

Du reste, le séjour à la maison paternelle est court. Sans retard on s'apprête à prendre le chemin de Bécédas. Bécédas se trouve dans la direction de l'ouest, presque à la limite de la province d'Avila et de celle de Salamanque, un peu au-delà de Castellanos.

On était à l'entrée de l'hiver de 1536. Il fut résolu qu'on partirait sans plus attendre et dans les meilleures conditions possibles pour la malade. Alphonse conduirait les deux religieuses jusqu'à Castellanos, où elles prendraient quelque repos. De là, en compagnie de Doña Marie de Cepeda, on se dirigerait sur Bécédas.

Sainte Thérèse, parlant de ce voyage au *Livre de sa Vie* (1), a soin de marquer qu'elle fut transportée «avec tous les soins imaginables»

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. V.

au lieu désigné pour la cure en question. Il est tout-à-fait probable qu'on se servit, pour la jeune religieuse, de la litière qui avait été à l'usage de Catherine del Peso, et dont certainement Béatrix de Ahumada avait usé aussi pendant ses longues infirmités. L'Inventaire de 1507 la détaillait ainsi : *Une litière de dame, avec tout son assortiment de sangles, doublée de drap à chaînes* (1). *Elle est toute neuve et a coûté mille maravédis.*

On se mit en route avec l'intention de ne point dépasser d'abord Ortigosa, afin de ne pas fatiguer la jeune malade par un trop long trajet. Rien de plus juste aussi que de donner à Pierre Sanchez de Cepeda la consolation de posséder chez lui quelques jours sa nièce religieuse.

Alphonse, à cheval, escortait la litière portée par quelques serviteurs. Doña Juana, selon toute apparence, était également montée, ce qui, à cette époque, n'avait rien de choquant pour une religieuse.

La petite troupe atteignit lentement Ortigosa.

(1) *Enferradas en veinte e doseno.* On appelait ainsi le drap dit à chaînes, de 2.200 fils.

On s'y délassa quelques jours. Pierre Sanchez, affligé de voir Thérèse en si triste état, se réjouit d'autre part de la trouver très fervente religieuse. Il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte qu'elle était sérieusement adonnée à la vie intérieure, et que, suivant toute vraisemblance, elle irait loin dans la voie de l'union avec Dieu.

Sa manière de prier, Thérèse nous a dit ce qu'elle était à cette époque : « Je faisais tous mes efforts pour considérer sans cesse Jésus-Christ, notre Trésor et notre Maître, présent en moi : c'était là ma manière d'oraison. Si je méditais sur un mystère, je me le représentais de même intérieurement. Mais je m'occupais surtout à la lecture des bons livres : elle faisait mon bonheur. ⁽¹⁾ »

Pierre Sanchez, nous l'avons vu, avait, lui aussi, un goût des plus marqués pour la lecture des livres de dévotion. Pour l'instant il faisait ses délices d'un ouvrage de spiritualité élevée. Il se dit que sa nièce, déjà fortement prévenue de la grâce, pourrait, malgré sa jeunesse, en tirer profit pour son âme. Il lui en fit présent.

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

C'était un traité de l'Oraison de recueillement, composé par un Franciscain, François de Ossuna. On sait que Pierre Sanchez inclinait vers la spiritualité franciscaine; ce sera dans l'Ordre de Saint-François qu'il abritera la dernière période de sa sainte carrière. Le livre était intitulé: *Le troisième Abécédaire spirituel*.

Thérèse ne l'eut pas plutôt feuilleté qu'elle s'y affectionna singulièrement. « J'avais lu, dit-elle, pendant cette première année de ma vie religieuse plusieurs bons livres — car je ne voulais plus en lire d'un autre genre, comprenant trop le mal qu'ils m'avaient fait, — et pourtant, je ne savais pas encore comment m'y prendre pour faire oraison et me recueillir. Ce livre me fit donc grand plaisir, et je me résolus de suivre avec toute la fidélité possible la voie qu'il m'ouvrait. (1) »

Le volume que Thérèse lut avec tant de goût et d'attention se garde encore aujourd'hui à Saint-Joseph d'Avila. On peut voir qu'elle en souligna fortement bien des passages, et traça en marge soit une croix, soit un cœur, soit une main indicatrice, qui devaient lui

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

permettre de retrouver facilement les passages qui l'avaient frappée.

Cependant le temps était venu de prendre la route de Castellanos. Doña Marie de Cepeda put constater, non sans émotion, les ravages que le mal avait déjà accomplis dans la frêle constitution de sa sœur. Le premier regard échangé avec son père dut être douloureux. Mais on espérait tout du traitement projeté, et sans retard on entama avec l'empirique de Bécédas la question des mesures à prendre. Hélas ! le secours du printemps était, paraît-il, indispensable pour aborder l'entreprise. Jusque-là il n'y avait rien à faire. On se consulta. Puisque la malade était tout près de Bécédas, entourée à Castellanos de soins et de sollicitude, on ne pouvait mettre en question le retour à Avila. Thérèse nous l'explique : « Je restai pendant cet intervalle chez ma sœur, au village qu'elle habitait. J'attendis là le mois d'avril. De cette façon, je ne m'éloignais pas, et j'évitais les allées et venues. (1) »

La première préoccupation de la jeune malade fut de se créer chez sa sœur une vie

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

recueillie, où elle pût s'acquitter des exercices spirituels prescrits par sa règle et se livrer à l'attrait qui commençait à l'entraîner vers la contemplation. « Comme j'avais déjà reçu de Dieu le don des larmes, écrit-elle, et que j'aimais la lecture, je commençai à prendre des temps de solitude, à me confesser souvent, à m'engager enfin dans le chemin où mon livre me servait de guide. (1) »

Evidemment Thérèse partageait ce trésor avec Doña Juana. De tout temps son âme fut prodigue pour les autres de ses biens spirituels, réalisant la parole du grand docteur saint Augustin : « Répands ce que tu possèdes, afin d'être rempli avec plus d'abondance. (2) »

Chacun, à Castellanos, respectait la ferveur de Thérèse et de sa compagne. Pour Alphonse en particulier, la vénération que lui inspirait sa fille allait s'accentuant de plus en plus, donnant à sa tendresse paternelle une nuance d'exquise délicatesse. Ce ne fut qu'après lui avoir assuré la plus entière liberté de satisfaire à ses

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

(2) *Effunde ut implearis.*

devoirs et à ses attraits, après avoir pris aussi mille précautions pour que la plus intelligente sollicitude veillât à ses besoins, qu'il reprit le chemin d'Avila: quitte à revenir de temps à autre respirer le doux parfum qui embaumait maintenant la demeure des Guzman y Barrientos. Avec Thérèse, en effet, n'étaient-ce pas les grâces du ciel qui reposaient sur cette maison et spécialement sur les enfants qui l'habitaient? Car ce n'était plus le petit Jean seulement qui réjouissait le foyer de Don Martin et de Doña Marie. C'étaient Diego, Béatrix et peut-être aussi Madeleine. Et ne serait-ce pas à la bénédiction, aux prières de sa tante que Jean, l'aîné, dut la vocation qui le porta plus tard vers les Mineurs Déchaussés de Saint-François?

L'église de Castellanos était proche. Sans doute Thérèse s'y rendait aussi souvent que ses souffrances le lui permettaient. C'est là qu'elle se confessait et communiait, là qu'elle prolongait ses stations pleines de ferveur devant le très saint Sacrement. Dans cette église, restée aujourd'hui telle qu'elle était du temps d'Alphonse Sanchez et de sainte Thérèse, on voit encore trois tombes, que la tradition croit être celles

de Martin de Guzman, de Marie de Cepeda et d'une de leurs filles. (1)

Au témoignage de Thérèse, Dieu lui fit de grandes grâces pendant le temps qu'elle passa dans cette solitude. Il allait les lui continuer à Bécédas.

Le printemps commençait. Alphonse ne manqua point de se trouver à point nommé à Castellanos. « La saison que j'attendais chez ma sœur étant arrivée, raconte Thérèse, je fus conduite avec tous les soins imaginables au lieu du traitement par mon père, ma sœur et cette religieuse, mon amie, qui m'avait accompagnée et m'aimait si tendrement. (2) »

Le séjour à Bécédas allait être de trois mois. Thérèse fut remise entre les mains de l'empirique : nous verrons plus loin ce que lui coûtèrent ses soins. Son âme du moins profita merveilleusement dans cette retraite, bien plus entière que celle de Castellanos. Elle s'orientait de plus en plus du côté du recueillement intérieur, source de tous les biens spirituels. « Dans cette voie nouvelle, a-t-elle écrit, le

(1) Cf. D. Miguel Mir, t. I^{er}, ch. XII.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. V.

Seigneur se montra si libéral à mon égard, qu'à la fin de ces neuf mois, il daigna m'accorder l'oraison de quiétude, et quelquefois même celle d'union. Je ne connaissais ni l'une ni l'autre, et j'en ignorais la haute valeur. Il m'eût été cependant, j'en suis persuadée, très utile de la connaître. A la vérité, cette oraison durait fort peu : à peine le temps d'un *Ave Maria*. (1) »

Plus tard Thérèse exposera magistralement la nature et les effets des degrés d'oraison dont elle goûtait alors les prémices. Les effets qu'en retirait son âme étaient surprenants. Elle n'avait que vingt-deux ans. « Et déjà, disait-elle, il me semblait fouler le monde aux pieds. Aussi j'avais grande compassion, il m'en souvient, de ceux qui suivent ses lois, même en choses licites. (2) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. IV.

(2) *Ibid.*

CHAPITRE XVI.

La jeune malade et son père.

Sortie de Bécédas — Lamentable état de Thérèse — Son retour chez son père — Sa patience — Terrible crise — Léthargie de quatre jours — Elle revient à l'existence — Indicibles souffrances — Légère amélioration — Elle rentre à l'Incarnation.

Un certain jour de juillet 1537, une jeune malade et un cortège attristé sortaient de Bécédas et prenaient la route d'Ávila. C'étaient Alphonse Sanchez, l'angoisse peinte sur le visage, Doña Marie de Cepeda, Doña Juana Suarez, précédant ou suivant la litière, portée par des serviteurs, où reposait presque inanimée Doña Thérèse de Ahumada.

Que s'était-il donc passé ? Thérèse va nous le dire :

« Au bout de deux mois, à force de remèdes, on m'avait presque ôté la vie. Les douleurs causées par la maladie de cœur dont j'étais allée chercher la guérison, étaient devenues beaucoup plus intenses. Il me semblait par

moments qu'on m'enfonçait dans le cœur des dents aiguës. On finit par craindre que ce ne fût de la rage. A la faiblesse excessive — car un dégoût extrême me mettait dans l'impossibilité d'avaler autre chose que des liquides, — à une fièvre continue, à l'épuisement causé par les médecines que j'avais prises tous les jours durant près d'un mois, vint se joindre un feu intérieur si violent que mes nerfs commencèrent à se contracter, mais avec des douleurs si insupportables, que je ne pouvais trouver de repos ni jour ni nuit. Ajoutez à cela une tristesse profonde. Voilà ce que j'avais gagné lorsque mon père me ramena chez lui. ⁽¹⁾ »

Le voyage ne put qu'être des plus pénibles, la rentrée dans la demeure familiale singulièrement triste. Les frères de Thérèse, sa petite sœur Jeanne, les serviteurs considéraient avec effroi le changement qui s'était opéré dans la jeune religieuse, sa pâleur mortelle, l'altération de ses traits, sa faiblesse excessive, qui, même au lit, la laissait anéantie.

« Les médecins, dit-elle, me virent de nouveau. Tous me condamnèrent, disant qu'indépendam-

¹⁾ *Vie écrite par elle-même, ch. V*

ment des maux que je viens de dire, j'étais atteinte d'étisie. Cet arrêt me laissa indifférente, absorbée que j'étais par le sentiment des souffrances qui me torturaient également des pieds à la tête. De l'aveu des médecins, les douleurs de nerfs sont intolérables, et comme chez moi leur contraction était universelle, j'endurais un cruel martyre. (1) »

Alphonse ne quittait plus sa fille. Il eût voulu, à quelque prix que ce fût, l'arracher à la mort, adoucir au moins ses souffrances. Et ses plus tendres efforts demeuraient impuissants. Ce martyre de la fille et du père se prolongea trois mois, sans trêve ni répit. « On n'aurait jamais cru, dit Thérèse, qu'il fût possible de supporter tant de maux réunis. (2) »

Malgré tout, la patience de la Carmélite ne se démentait point. « Aujourd'hui je m'en étonne moi-même, écrira-t-elle plus tard, et je regarde comme une grande faveur de Dieu cette patience qu'il m'accorda : elle ne pouvait venir que de lui. Il me fut très utile d'avoir lu dans les *Morales* de saint Grégoire l'histoire du saint

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. V.

(2) *Ibid.*

homme Job. On eût dit que par cette lecture et l'oraison à laquelle je m'adonnais depuis quelque temps, le Seigneur avait voulu me préparer à supporter mes maux avec tant de résignation. (1) »

La douleur et l'admiration se partageaient le cœur du pauvre père. Et comment n'eût-il pas admiré la jeune sainte, étendue sur son lit de souffrances? Il la voyait toujours souriante au milieu de ses maux, continuellement occupée de Dieu et s'entretenant intérieurement avec lui. Semblait-on la plaindre, elle répétait doucement en levant vers le ciel son beau regard qui tant de fois, durant l'extase, en pénétrera les profondeurs: *Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux?* (2) A ses frères, qui s'étonnaient qu'elle eût si souvent ces paroles à la bouche, elle répondait: *J'y puise un grand encouragement.* (3)

L'Assomption, la fête de *Notre-Dame d'Août*, comme l'on disait, était proche. Thérèse s'en préoccupait. Elle demanda instamment à se

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. V.

(2) Job., II, 10.

(3) *Vie écrite par elle-même*, ch. V.

confesser. « Toujours, dit-elle, j'avais aimé à le faire souvent. (1) » On transmit ce désir à son père, en ajoutant que sans doute la frayeur de la mort, si naturelle à cet âge, inspirait cette demande. On ajouta probablement que la moindre impression pourrait avoir sur la malade un fâcheux contre-coup. Alphonse Sanchez, pour ne pas alarmer sa fille, refusa de la satisfaire.

« Oh ! amour excessif de la chair ! s'écrie ici Thérèse. Quoique partant d'un père si catholique, si éclairé — car le mien l'était en un haut degré et chez lui ce n'était pas ignorance, — combien tu aurais pu me devenir funeste ! Cette nuit-là même j'eus une crise qui me laissa sans connaissance pendant près de quatre jours. Je reçus en cet état l'Extrême-Onction. (2) »

Neuf ans plus tôt, Alphonse était agenouillé auprès d'un autre lit, celui de Doña Béatrix, pour la même auguste et navrante cérémonie. Alors il avait auprès de lui tous ses enfants, sauf son fils aîné peut-être. Aujourd'hui trois sont au loin, et c'est Thérèse, leur sœur chérie,

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. V.

(2) *Ibid.*

qui semble sur le point de quitter la terre dans toute la fleur de sa jeunesse et le charme de sa sainteté naissante. Le cœur d'Alphonse était brisé par la douleur, mais son âme de chrétien surtout se trouvait en proie à une angoisse poignante : n'avait-il pas, entraîné par sa tendresse, risqué le salut éternel de son enfant ?

« Mon père, dit Thérèse, était au désespoir de ne m'avoir pas permis de me confesser : ce n'étaient que cris et prières s'élevant vers Dieu. (1) »

Quatre jours se passèrent ainsi. Juana Suarez et le père désolé cherchaient à faire parvenir aux oreilles de la mourante les invocations du nom de Jésus et le *Credo*, affirmation de la foi qui ouvre le ciel. Mais en vain, la léthargie était complète.

Le bruit se répandit dans Avila que Doña Thérèse de Ahumada, la Carmélite, avait rendu le dernier soupir dans la maison de son père, La nouvelle en vola jusqu'au couvent de l'Incarnation, où la sépulture conventuelle fut ouverte pour recevoir le corps, et même jusqu'à Medina

(1) Vie écrite par elle-même, ch. V.

del Campo, où les religieux de l'Ordre célébrèrent un service funèbre pour le repos de l'âme de leur sœur.

Plusieurs religieuses de l'Incarnation furent envoyées chez Alphonse pour ensevelir le corps et prier dans la chambre mortuaire, en attendant l'heure de la sépulture au monastère. Alphonse, outré de douleur, se refusait à permettre l'ensevelissement. A plusieurs reprises il avait tenu dans les siennes la main glacée de sa fille, attentivement observé son pouls, et il assurait que la vie n'était pas entièrement éteinte. L'anxiété était grande. Les médecins et les religieuses opinaient que cette immobilité de quatre jours, c'était bien la mort. Mais comment aller contre l'opposition d'un père, qui en imposait à tous, et qui, d'ailleurs, passait pour connaître mieux que personne le pouls des malades et des mourants? *Non*, répétait-il, *cette enfant n'est pas à enterrer.* (1)

Pendant l'une de ces quatre nuits, longues comme autant de siècles, où les frères de Thérèse se partageaient les veilles auprès de

(1) *Esta hija no es para enterrar.* (Ribera, lib. I, cap. I.)

leur sœur, il arriva, paraît-il, au pauvre Laurent de se laisser gagner par le sommeil. Un flambeau, qui se trouvait là, ayant achevé de se consumer, tomba sur le lit. Le jeune homme est réveillé soudain par l'odeur de la fumée. Déjà les oreillers de la malade, les couvertures, et jusqu'au matelas, ont pris feu. Par bonheur, on put remédier à l'accident. « Autrement, dit Ribera, Thérèse était brûlée, ou, pour mieux dire, elle eût achevé de mourir. (1) »

Au bout de quatre jours, la malade ouvrit les yeux. « Elle commença en même temps à se plaindre de ce qu'on l'avait rappelée du ciel, où elle était. Elle venait aussi, disait-elle, de voir l'enfer. Dieu lui avait appris pendant ce temps que son père, et la religieuse de l'Incarnation, Juana Suarez, son amie, devaient être sauvés par elle. Il lui avait aussi fait voir les monastères qu'elle était appelée à fonder et ce qu'elle ferait plus tard dans l'Ordre du Carmel, ainsi que le nombre considérable d'âmes qui arriveraient au ciel par ses mérites. Enfin, elle avait appris qu'elle mourrait saintement et que

(1) Lib. I, cap. V.

son corps serait recouvert d'un drap d'or avant d'être inhumé. (1) »

Alphonse était présent quand sa fille revint de sa léthargie, en prononçant ces étonnantes paroles. Sans doute il les garda dans son cœur et les pesa tout à loisir. Il ne devait pas en voir ici-bas la réalisation. Quant à Thérèse, lorsqu'on les lui rappelait dans la suite, elle les nommait un songe et l'effet du délire; elle disait même éprouver beaucoup de honte, en songeant qu'elle avait dit pareilles choses en présence d'un homme aussi grave que l'était son père. (2)

Cependant la connaissance était revenue complète. « Je voulus, raconte-t-elle, me confesser sans retard. Je communiai en répandant beaucoup de larmes. Ce n'étaient pas uniquement, je crois, la contrition et la douleur d'avoir offensé Dieu qui les faisaient couler... Mes larmes

(1) Ribera, lib I, cap. V.

(2) Ibid. — Ribera ajoute : « La mère Thérèse, en rapportant ce qui lui arriva, durant cette longue crise, à des personnes dignes de foi, dont l'autorité et la véracité me sont personnellement connues, leur dit aussi tous ces détails, qu'elles m'ont elles-mêmes répétés. »

provenaient aussi des intolérables douleurs que je souffrais et qui m'enlevaient presque à moi-même. (1) »

Le pauvre père contemplait avec ravissement sa fille ressuscitée de la mort à la vie. Sa joie néanmoins était singulièrement tempérée par les souffrances auxquelles il la voyait livrée. Laissons Thérèse elle-même nous en faire, avec une sorte de complaisance, le navrant tableau :

« Au sortir de cette crise de quatre jours, je me trouvais dans un état lamentable. Dieu seul peut savoir les intolérables douleurs auxquelles j'étais en proie. J'avais la langue en lambeaux, à force de l'avoir mordue, la gorge tellement resserrée par suite de l'absence d'aliments et de l'extrême faiblesse, que je suffoquais et ne pouvais même avaler une goutte d'eau. Tout mon corps me paraissait disloqué, ma tête livrée à un désordre étrange. Mes membres contractés étaient ramassés en peloton, par suite de la torture des jours précédents. A moins d'un secours étranger, j'étais aussi incapable de remuer les bras, les pieds, les mains, la tête, que si j'eusse été morte. J'avais seulement, me

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. V.

semble-t-il, la faculté de mouvoir un doigt de la main droite. On ne savait comment m'approcher, toutes les parties de mon corps étant tellement endolories, que je ne pouvais supporter le moindre contact. Pour me changer de position, il fallait se servir d'un drap que deux personnes tenaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. (1) »

Cette situation — chose presque'incroyable — se prolongea jusqu'à Pâques 1538, avec quelque amélioration toutefois. « Lorsqu'on s'abstenait de me toucher, mes douleurs se calmaient. Un peu de répit, à mes yeux, c'était presque la santé. Je craignais que la patience ne m'échappât: aussi je fus charmée de voir les douleurs devenir moins aiguës et moins continuelles. Pourtant, j'en éprouvais encore d'insupportables quand venaient à se produire les frissons d'une fièvre double-quarte très violente, qui m'était demeurée. Mon dégoût de la nourriture restait aussi très accentué. (2) »

Le monde, pour l'âme religieuse, est toujours une terre de bannissement. Il tardait à la colombe exilée de revoir le colombier. Les instances

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VI.

(2) *Ibid.*

de Thérèse furent si vives, et le malaise qu'elle éprouvait hors de son monastère si visible, qu'Alphonse Sanchez, craignant de la disputer à Dieu, prêta les mains à la réalisation de ses désirs.

« Il me tardait à tel point, raconte-t-elle, de retourner à mon monastère, que je m'y fis transporter en cet état. On reçut donc en vie celle que l'on attendait morte, mais le corps en pire état que s'il eût été privé de vie. Sa seule vue inspirait la compassion. Je n'avais plus que les os. (1) »

Le trajet de la *Plazuela Santo Domingo* au monastère, quoique relativement court, dut être bien douloureux pour la pauvre infirme. Les passants s'arrêtaient, avec une curiosité mêlée de compassion, en croisant cette civière, entourée de religieuses et de membres de la famille bien connue des Cepeda. On murmurait tout bas qu'il était lamentable de voir en pareil état la jeune et charmante Doña Thérèse de Ahumada, et l'on s'attendait à apprendre bientôt qu'elle avait cessé de vivre.

(1) Vie écrite par elle-même, ch. VI.

En réalité, c'était la vraie vie de sainte Thérèse qui commençait, et les plans divins allaient, contrariés d'abord, se réaliser ensuite dans toute leur ampleur et leur beauté. Pour Alphonse Sanchez, cette seconde séparation, en pareilles circonstances surtout, était singulièrement douloureuse. Mais lui aussi, dans la solitude qu'était devenue pour lui sa demeure depuis que Thérèse ne s'y trouvait plus, il luttait pour conquérir la sainteté. Un jour viendra, et il n'est plus loin, où son âme, bouleversée par la douleur et grandie par le sacrifice, s'ouvrira toute grande aux exigences et aux largesses du divin amour.

CHAPITRE XVII.

A l'école de sainte Thérèse.

Thérèse progresse dans l'oraison — Son zèle pour y faire avancer les autres — Son père reçoit ses conseils — La dévotion à saint Joseph, à saint Augustin — Livres de spiritualité — Le P. Vincent Barron.

Il se rendait fréquemment à l'Incarnation, d'abord pour prendre des nouvelles de sa fille, confinée dans l'infirmerie du monastère, ensuite pour la voir elle-même, quand elle fut en état de se traîner à la grille du parloir.

Bien loin d'avoir perdu de sa ferveur pendant l'année et demie qu'elle venait de passer au milieu des siens, Thérèse était rentrée dans le cloître avec un élan nouveau vers la perfection. L'oraison semblait devenue son centre : elle s'y portait avec avidité. La résignation était le premier fruit qu'elle en retirait. « J'étais, dit-elle, entièrement soumise à la volonté de Dieu, quand même il lui aurait plu de me laisser toujours en cet état. Mon envie de guérir ne venait, ce me semble, que du désir de m'appliquer à l'oraison dans la solitude, comme j'en avais pris l'habitude,

car à l'infirmerie ce n'était pas chose facile. Je me confessais souvent, je parlais fréquemment de Dieu; toutes les religieuses en étaient édifiées; elles s'étonnaient aussi de la patience que Notre-Seigneur me donnait. Effectivement, sans une grâce venant de lui, il n'eût guère été possible de souffrir de tels maux avec une pareille allégresse. Le don d'oraison qui m'avait été accordé me fut d'un immense secours; par là j'avais appris ce que c'est qu'aimer Dieu. (1) »

Les dons célestes ne sont pas destinés à être la propriété exclusive de l'âme qui les reçoit. Thérèse, plus qu'aucune autre, avait la sainte impatience de distribuer les fruits de son jardin spirituel. Elle se le reprochera comme une tentation à laquelle trop facilement elle a cédé. Voyons-y plutôt la générosité d'une grande âme, animée du plus sincère et du plus pur amour du prochain, et que Dieu, du reste, appelait à un spécial et merveilleux apostolat. Le premier qui bénéficia des largesses de Thérèse fut son propre père. Laissons-la nous le dire elle-même :

« Dans la première période de ma maladie, et

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VI.

avant de savoir me bien gouverner moi-même, j'avais de très grands désirs de faire du bien aux autres. C'est une tentation très ordinaire chez les commençants; ici les résultats en furent heureux. Comme j'aimais tendrement mon père j'aurais voulu le voir en possession du trésor que j'avais trouvé dans l'oraison: à mon sens, il n'y en avait point en cette vie qui lui fût comparable. Ainsi, sous quelques prétextes et en m'ingéniant, je l'amenai à s'y appliquer. (1) »

Scène touchante, en vérité, que celle dont fut tant de fois témoin le parloir de l'Incarnation, encore intact aujourd'hui! Alphonse Sanchez, cet homme avancé déjà dans la vie, si grave qu'il en impose à tous, recevant de sa fille, la jeune religieuse infirme qui pour lui vient de quitter avec effort son lit de douleur, les leçons de l'entretien intime avec Dieu! Thérèse est si éloquente quand elle entame ce sujet! Comment s'étonner que son père l'écoute avec ravissement? Et elle y revient si naturellement, comme l'eau s'écoule sur une pente inclinée et favorable, que l'entretien se prolonge sans que ni le père ni la fille y prennent garde.

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII,

Écoutons la Carmélite de vingt-trois ans dire au vieillard qui, pour l'écouter plus attentivement, penche contre la grille son front vénérable: « Parlons maintenant de ceux qui commencent à être les esclaves de l'amour, car tel est, selon moi, l'heureux sort des âmes qui se déterminent à suivre, par le chemin de l'oraison, Celui qui nous a tant aimés. C'est là une dignité si sublime que je n'y puis songer sans une joie singulière. (1) » Et encore: « A ceux qui n'ont pas abordé l'oraison je demande, pour l'amour de Dieu, de ne pas se priver d'un si grand bien. Ici, rien à craindre et tout à espérer... Oui, si l'on persévère, j'attends tout de la miséricorde de Dieu. Personne, après l'avoir choisi pour ami, n'a été abandonné de lui. Selon moi, en effet, l'oraison mentale n'est autre chose qu'une amitié intime, un entretien fréquent, seul à seul, avec Celui dont nous nous savons aimés. (2) »

Que de fois, au sortir d'un entretien avec Thérèse, Alphonse s'abîma dans la prière sur les dalles de l'église de l'Incarnation, tandis que dans le chœur des religieuses, derrière les som-

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XI.

(2) *Ibid.*, ch. VIII.

bres grilles, sa fille priait avec lui et pour lui!

Un jour viendra où, à cette même grille du chœur, à l'heure de l'union eucharistique, Thérèse entendra le Christ lui dire avec un ineffable amour: *Ne crains pas, ma fille, que qui que ce soit puisse te séparer de moi. Regarde ce clou c'est la marque que dès ce jour tu seras mon Epouse; jusqu'ici tu ne l'avais pas mérité. Désormais tu auras soin de mon honneur, non seulement parce que je suis ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais encore parce que tu es ma véritable épouse. Mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.* (1) »

Plus de trente années la séparent encore de ce jour. Mais déjà le Seigneur la voit enrichie des trésors dont il a dessein de la combler, et il la prépare avec un soin jaloux à les recevoir.

Pour le moment, se voyant si jeune, percluse et infirme, elle désire guérir, afin de pouvoir observer exactement sa Règle et mieux servir Dieu. « Voyant, dit-elle, à quel état m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de m'adresser à ceux du ciel. (2) » Saint Joseph

(1) *Relation spirituelle*, de l'année 1572.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. VI.

fut le patron spécial dont elle fit choix. Bien lui en prit. Elle se trouva bientôt en état de se servir librement de ses membres. C'est alors pour ses nécessités spirituelles, pour son progrès dans les voies de l'oraison, qu'elle recourt à son tout-puissant avocat.

Mais ce n'est pas assez pour son cœur toujours avide de prosélytisme. Elle parle de cette dévotion à tous ceux à qui elle s'intéresse. « Je voudrais, disait-elle, porter tout le monde à la dévotion envers ce glorieux Saint, tant j'ai d'expérience de son crédit auprès de Dieu. Je n'ai vu personne lui être vraiment dévoué et l'honorer d'un culte spécial, sans avancer dans la vertu, car il favorise singulièrement les progrès spirituels des âmes qui se recommandent à lui. (1) »

Evidemment, Alphonse Sanchez fut l'un des premiers disciples de sa fille en ce qui touche la dévotion à saint Joseph; aucun ne fut plus fidèle à prendre part aux fêtes que Thérèse faisait célébrer en son honneur, dans l'église de son monastère, et « auxquelles, à son propre

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VI.

témoignage, elle donnait toute la solennité dont elle était capable. (1) » Aussi, c'est avant tout de son père qu'elle parle quand, relevant le pouvoir de saint Joseph auprès du Christ son Fils adoptif, elle nous dit : « C'est ce qu'ont reconnu plusieurs personnes que j'avais engagées à l'invoquer ; et il en est beaucoup maintenant qui, grâce à cette expérience, lui portent de la dévotion. (2) »

Après saint Joseph, il est un Saint dont le nom revenait souvent dans les entretiens d'Alphonse et de Thérèse, c'est celui de saint Augustin, le docteur au cœur ardent et au génie sublime, sympathique entre tous à Thérèse. (3) La Carmélite de l'Incarnation a compris, à la lumière de Dieu, quelque chose de la grandeur et de la beauté de l'âme humaine, image du Créateur. « Pour moi, aime-t-elle à dire, je ne vois rien à quoi l'on puisse comparer l'excellente beauté d'une âme et son immense capacité. Non, en vérité, quelque pénétration qu'aient nos esprits, ils sont aussi impuissants à s'en faire une idée, qu'à se représenter Dieu, car c'est à son image

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VI.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, ch. IX.

et à sa ressemblance, il l'affirme lui-même, que nous avons été créés. (1) » Et n'était-ce pas le reflet de sa propre pensée qu'elle trouvait dans cette brûlante exclamation de l'évêque d'Hip-pone: « Je ne sais pas moi-même ce que vous m'avez donné, ô mon Dieu, mon Créateur, en me donnant mon âme! C'est un prodige que vous seul connaissez, personne ne peut le comprendre, et si j'étais à même de le concevoir, je verrais clairement qu'après vous, il n'y a rien de plus grand que mon âme! »

A cette époque Thérèse ne connaissait pas encore les *Confessions* de saint Augustin. Elle ne les lira qu'en 1554, dans la traduction castillane parue cette année-là, (2) c'est-à-dire dix ans après la mort de son père. Mais elle lisait les *Soliloques* et elle aimait à les citer. (3)

(1) *Château Intérieur*, I^{re} Dem., ch. I.

(2) Cette traduction, dit M. Morel-Fatio, est de l'augustin Sébastien Toscano. La citation que fait sainte Thérèse au ch. XIII de sa Vie montre bien qu'elle se servait de cette traduction, qui lui fut donnée sans doute peu après sa publication à Salamanque.

(3) Toujours d'après M. Morel-Fatio, la version espagnole des *Soliloques* dont se servait sainte Thérèse était probablement celle qui fut imprimée à Valladolid en 1515. Le volume comprenait les *Méditations*, les *Soliloques* et le *Manuel*.

Sans doute, elle attirait l'attention de son père sur les passages qui la frappaient davantage, comme plus propres à concentrer l'âme vers l'Hôte divin dont elle est le bienheureux séjour, notamment celui qu'elle rappelle jusqu'à trois fois au cours de ses ouvrages (1) : « J'ai parcouru les rues et les places de ce monde pour vous trouver, ô mon Dieu, mais sans y parvenir. Et je ne vous trouvais pas parce que je vous cherchais mal : je vous cherchais au dehors, et vous étiez au dedans. (2) » Et cet autre, auquel elle nous renverra aussi pour nous engager « à demander aux créatures qui est Celui qui les a faites (3) » : « J'ai interrogé le globe du monde. Dis-moi, lui ai-je demandé, si tu es mon Dieu. Et il m'a répondu d'une voix forte : Je ne le suis pas, mais c'est par lui que j'existe. Tu le cherches en moi, et je suis l'œuvre de ses mains... J'ai interrogé les créatures par une considération profonde, et leur réponse a

(1) Au *Livre de sa Vie*, ch. XL, au *Chemin de la perfection*, ch. XXVIII, au *Château intérieur*, IV^e Dem., ch. III.

(2) *Soliloques*, ch. XXXI.

(3) *Château intérieur*, VI^e Dem., ch. VII.

porté témoignage de Dieu. Toutes m'ont crié : C'est lui qui nous a faites. (1) »

Thérèse lisait d'autres livres encore, de spiritualité franciscaine surtout. Il n'est pas douteux qu'elle les ait fait connaître à son père. Tout d'abord, et quand Alphonse se trouvait encore à l'entrée de la carrière spirituelle, *L'Art de servir Dieu*, ouvrage d'un franciscain, le père Alphonse de Madrid, (2) qu'elle nommait « un ouvrage excellent, qui convient parfaitement au premier degré d'oraison, où l'entendement travaille, » et « où il est bon de produire souvent des actes qui stimulent la générosité au service de Dieu, qui enflamment l'amour et qui fortifient les vertus. (3) »

Vint ensuite le *Troisième Abécédaire* d'Ossuna que Thérèse goûtait si fort et qui l'avait tant aidée à se recueillir spirituellement. Puis *l'Ascension du Mont-Sion*, ouvrage dû à un frère

(1) *Soliloques*, ch. XXXI.

(2) *L'Arte para servir á Dios*, dit M. Morel-Fatio, fut imprimé pour la première fois, ce semble, à Séville en 1521. D. Marcelino Menendez Pelayo le nomme « un véritable joyau littéraire. »

(3) *Vie écrite par elle-même*, ch. XII.

convers, Bernardin de Laredo, également franciscain, (1) et qui traite de la vie intérieure et contemplative.

Outre cela, Alphonse Sanchez avait entre les mains et lisait attentivement la grande Vie de Jésus-Christ, par Ludolphe de Saxe, dit *le Chartreux*, qui fournissait, avec le texte évangélique, des commentaires d'une très saine doctrine sur la vie du Sauveur du monde. Thérèse était une lectrice assidue de cet ouvrage. (2) « Mise par Montesino en *el romance familiar de Castilla*, dit M. Morel-Fatio, la *Vita Christi* de Ludolphe remplaçait pour de nombreux espagnols le texte évangélique, et nous avons la preuve que, malgré son format très incommode, ce livre circulait beaucoup. (3) »

(1) Le livre de Bernardin de Laredo parut pour la première fois à Séville en 1535. L'auteur, né en 1482, mort en 1540, après avoir d'abord exercé la médecine et même rempli les fonctions de médecin auprès de Jean II, roi de Portugal, avait pris l'habit de convers franciscain en 1510.

(2) Cf. *Vie écrite par elle-même*, ch. XXXVIII.

(3) Les *Lectures de sainte Thérèse*, p. 37. — La traduction castillane, dit encore M. Morel-Fatio, exécutée par le franciscain Ambroise de Montesino, parut à Alcalá de Hénarès, de 1502 à 1503, en quatre volumes in-folio.

Enfin, tout porte à croire qu'Alphonse, comme sa fille encore, lisait le *Traité de la Vie spirituelle*, de saint Vincent Ferrier (1), d'autant plus qu'il avait pour confesseur et directeur, nous allons le voir, un religieux Dominicain. Il est naturel de penser que celui-ci lui fit connaître cet ouvrage d'un Saint de son Ordre, très célèbre en Espagne, à supposer que Thérèse ne l'eût déjà fait.

Le confesseur d'Alphonse se nommait Vincent Barron. Il était Maître en sacrée théologie et Consulteur du Saint-Office à l'Inquisition de Salamanque.

Thérèse attachait la plus grande importance au choix d'un confesseur et professait une estime profonde pour les hommes de doctrine : « Mon opinion est et sera toujours, écrira-t-elle plus tard, que tout chrétien doit, lorsqu'il le peut, communiquer avec des hommes doctes, et plus ils le seront, mieux cela vaudra. Ceux qui marchent par les voies de l'oraison en ont plus

(1) Le traité de saint Vincent Ferrier avait été traduit en castillan, par les soins du Cardinal Cisneros, avec la vie de sainte Angèle de Foligno et la Règle de sainte Claire, à Tolède, l'année 1515. (*Lectures de sainte Thérèse*, p. 53.)

besoin que les autres, et cela, à proportion qu'ils seront plus spirituels. (1) »

Si ce ne fut pas elle qui indiqua ce confesseur à son père, ce fut elle du moins qui le porta, avec son zèle ordinaire, à user largement de ses conseils et de sa direction. Elle aimait l'Ordre de Saint-Dominique, et plus tard elle engagera ses religieuses à recourir fréquemment aux lumières de ses membres, « à cause, dira-t-elle, de la sure doctrine que l'on professe en cet Ordre. (2) »

Le P. Barron appartenait au couvent des Dominicains d'Avila, qui comptait alors soixante religieux, renommés pour leur science et leur vertu. *Santo Tomas*, beau monastère de style gothique fleuri, fondé en 1480 et construit de 1482 à 1493, était situé dans la vallée d'Amblès, au sud-est d'Avila. On y atteignait par un sentier qui se voit encore aujourd'hui, et qui fut bien souvent foulé par Alphonse et ses enfants, car de tout temps les Cepeda avaient été en relation avec les pères Dominicains. S'il faut en croire la tradition, le confessionnal

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XIII.

(2) Dép. du P. Gilles Gonzalez d'Avila, de la Compagnie de Jésus, pour la Béatification de sainte Thérèse.

du P. Barron se trouvait dans la chapelle, encore existante, du Christ à l'agonie. C'est là que le père de sainte Thérèse venait décharger son âme, et, comme au parloir de l'Incarnation, chercher lumière et consolation dans les peines et les difficultés de l'existence.

Au témoignage de Thérèse, le P. Vincent Barron, outre qu'il « avait beaucoup de vertu et de crainte de Dieu, » et possédait « un éminent savoir », avait à cœur de faire du bien aux âmes. Pour atteindre ce but, il recommandait à ses pénitents de puiser abondamment aux deux sources de grâce ouvertes par le Seigneur à ceux qui travaillent et militent sur la terre : la communion fréquente, l'oraison courageuse et assidue.

CHAPITRE XVIII.

L'homme d'oraison.

Progrès d'Alphonse dans la vie spirituelle — Sa résignation — Thérèse penche du côté de la frivolité — Elle avoue à son père qu'elle ne fait plus oraison — Détachement d'Alphonse.

Sous l'influence des enseignements de Thérèse et de la direction du P. Barron, et plus encore sous l'action de l'Esprit d'amour, le tout-puissant Sanctificateur des âmes, Alphonse Sanchez avançait à grands pas dans le chemin de l'oraison.

« Il avait, dit sa fille, une vertu profonde ; aussi son âme se familiarisa si bien avec cet exercice, qu'au bout de cinq ou six ans, je crois, ses progrès étaient considérables. J'en bénissais Dieu de tout mon cœur, et j'en ressentais la plus vive consolation. » Elle ajoute : « Les visites qu'il me faisait étaient fréquentes, car il aimait à s'entretenir des choses de Dieu (1) ».

La domination sur tous les mouvements désordonnés de l'âme, l'empire sur les passions, la

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

paix du cœur au milieu des orages et des épreuves de la vie, c'est le premier et l'un des plus nobles fruits de l'oraison. C'est aussi la matière du grand combat soutenu par le chrétien durant sa terrestre existence : « Que doit faire l'homme qui a l'honneur de porter le grand nom du Christ? s'écrie saint Grégoire de Nysse. Qu'il veille soigneusement sur toutes ses pensées, sur toutes ses paroles, sur toutes ses actions, et qu'il voie si chacune d'elles tend au Christ, ou bien si elle ne s'écarte point de lui. Or voici à quels signes il peut le reconnaître : s'il agit, s'il pense, s'il parle sous l'empire de quelque passion, il peut être assuré que cela ne vient pas du Christ, mais bien de l'ennemi, qui se plaît à souiller la perle de l'âme dans la fange tumultueuse des passions et à ternir l'éclat de la pierre précieuse. Si, au contraire, en toutes choses il garde son âme dans la sérénité, qu'il le sache bien, c'est le Christ qui agit en lui, le Christ, auteur et prince de la paix. (1) »

Alphonse Sanchez en était arrivé à cette sérénité des chrétiens parfaits. A plusieurs reprises,

(1) *De perfecta Christiani forma.*

il avait été visité par les deuils de famille; il avait porté le poids de très lourdes sollicitudes paternelles; autant qu'on en peut juger, il avait vu considérablement diminuer sa fortune: adversité qui n'est pas sans amertume, même pour le cœur d'un chrétien, lorsqu'il a de nombreux enfants à pourvoir. Probablement d'autres coups douloureux l'atteignirent encore, car sa fille le donne à entendre: « Il eut, dit-elle, de très sensibles épreuves de divers genres à porter. Il les soutint avec une résignation admirable. (1) »

« Il n'y a pour l'homme, a dit très justement un grand penseur, qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher. (2) » Et un ancien avait dit avant lui: « Tu supportes des injustices? console-toi, le vrai malheur est d'en faire. (3) » L'homme intègre, le grand chrétien que fut le père de sainte Thérèse, se trouva toujours à l'abri de ce malheur. La résignation lui en était plus facile.

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

(2) La Bruyère.

(3) Pythagore.

Mais ce fut surtout son esprit de foi, son commerce intime avec Dieu qui le maintint sur les hauts sommets où règne une inaltérable sérénité. Témoin ces paroles qu'on l'entendait répéter avec ferveur : « Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevriions-nous pas aussi les maux ? Le Seigneur l'avait donné : le Seigneur l'a ôté. Il en a été comme il a plu au Seigneur. Que le nom du Seigneur soit béni ! (1) »

En même temps qu'Alphonse Sanchez réalisait de si grands progrès dans la perfection, il avait la joie de voir les couleurs de la santé reparaître sur le visage de sa fille, et d'apprendre d'elle-même qu'elle pouvait de nouveau assister au chœur et suivre la Communauté dans les divers exercices de la vie claustrale.

Hélas ! il faut bien le dire, elle commençait aussi à prendre le chemin du parloir, pour y lier des entretiens souvent profanes. Ses qualités naturelles lui devenaient un dangereux écueil, spécialement ce don singulier qu'elle avait de captiver ses interlocuteurs, qui faisait dire à

(1) Dép. de la mère Anne de Jésus pour la Béatification de sainte Thérèse. (Inform. de Salamanque.

Ribera : « Quel que fût le sujet de l'entretien, elle s'exprimait toujours avec une lucidité, une facilité merveilleuse : en un mot, il y avait dans sa parole un charme indéfinissable, qui ravissait tous ceux qui l'entendaient. (1) »

Les visiteurs se présentaient donc nombreux, demandant la faveur de lier connaissance avec Doña Thérèse de Ahumada. La conversation finie, on avait hâte de la renouer. De là des parloirs multipliés, des liaisons au moins inutiles. Puis, sous un prétexte ou sous un autre, venaient les séjours hors du monastère. Ainsi, le monde commençait insensiblement à occuper les avenues d'un cœur dont Dieu cependant avait décidé de faire sa demeure spéciale et privilégiée.

En tout cela, rien de gravement répréhensible. Comment ne pas l'inférer de nombre de paroles de Thérèse elle-même ? De celle-ci par exemple, pour n'en citer qu'une seule : « Dieu faisait paraître grande aux yeux de tous une vertu qui ne faisait que de naître en moi — si tant est qu'elle existât, — en sorte que je continuais à jouir de

(*) Lib. IV, cap. I.

beaucoup de considération. » (1) Cependant le courant mondain était indéniable, le ralentissement dans la ferveur manifeste. Thérèse le sentait, et pourtant elle s'illusionnait encore. « En formant, dit-elle, ces liaisons que je voyais passées en coutume autour de moi, je ne pensais pas qu'elles causeraient à mon âme les dommages et la dissipation que je constatai plus tard. Il me semblait que ces visites, ordinaires en tant de monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'à d'autres religieuses dont la vie était louable. (2) »

Le ciel en jugeait autrement. Un jour, tandis que Thérèse s'entretient au tour extérieur avec un visiteur de distinction, dont elle vient de faire la connaissance, elle voit Jésus-Christ couvert de plaies qui se présente à elle et, par un regard sévère, lui reproche le vain entretien auquel elle se livre. La frayeur et le trouble la saisissent, elle ne veut plus recevoir ce visiteur. Quelque temps après, sur de nouvelles instances et la représentation qui lui est faite qu'une telle liaison n'a rien de blâmable, elle

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

(2) *Ibid.*

consent à la renouer. Un signe étrange vient de nouveau l'effrayer. Un animal bizarre, sorte de crapaud d'une grosseur inusitée et fort rapide dans sa course, se dirige soudain vers elle et son interlocuteur. L'impression qu'elle en éprouve n'est pas sans mystère et ne s'efface jamais de sa mémoire. « O grand Dieu ! s'écrie-t-elle à ce souvenir, avec quelle sollicitude, avec quelle bonté, vous ne cessiez de m'avertir ! et combien peu j'en profitais ! (1) »

Les vaines satisfactions de la terre semblaient avoir enchaîné le vol sublime d'une âme que Dieu avait faite pour les cimes les plus élevées de la contemplation. « Bientôt, dit-elle, de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'occasion en occasion, j'en vins à m'exposer à de si grands périls et à livrer mon âme à de telles frivolités, que j'avais honte de m'approcher de Dieu par cet intime commerce d'amitié qui s'appelle l'oraison. (2) »

Ce fut, à son propre témoignage, le piège le plus perfide que le démon pût lui tendre, et tout le temps que, sous prétexte d'humilité, elle

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

(2) *Ibid.*

cessa de se tenir à « cette colonne de l'oraison, (1) » ses fautes furent beaucoup plus nombreuses. « Voyez, s'écrie-t-elle, l'excellent remède que me donnait le démon, et la plaisante humilité ! (2) »

Malgré tout, Thérèse poursuivait son apostolat concernant l'oraison. « Ce ne fut pas seulement mon père, continue-t-elle, mais d'autres personnes encore que j'amenaï à faire oraison, dans le temps même où je vivais ainsi dans la mondanité. Lorsque je les voyais portées à prier, je leur disais comment il fallait s'y prendre pour méditer ; je leur donnais des livres : en un mot, je les faisais avancer. Je le répète, ces désirs de voir les autres servir Dieu, je les ai eus dès que je commençai à faire oraison. Ne servant pas le Seigneur suivant les lumières que j'avais reçues de sa divine Majesté, il me semblait que je devais du moins ne pas les laisser perdre, mais porter les autres à le servir à ma place. Je dis ceci pour montrer quel était mon aveuglement : j'allais à ma perte, et je cherchais à sauver les autres. (3) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XIX.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, ch. VII.

Dans l'âme délicate de Thérèse, un scrupule ne tarde pas à se faire jour. Son père la croit toujours aussi recueillie, aussi assidue à l'oraison, et elle se sent moins fervente, dissipée même. A vrai dire, son cœur est toujours à Dieu, et ses paroles ardentes ne sont que l'expression vraie des sentiments qui animent son cœur. Mais enfin, par une contradiction qui étonne, sa conduite est vaine, ses relations frivoles. Son père n'est-il pas trompé sur son compte?

« M'apercevant, dit-elle, que mon père me croyait toujours la même, je ne pus me décider à le laisser dans cette erreur. Effectivement je passai une année, et même davantage, sans faire oraison, persuadée que c'était montrer plus d'humilité ... Mon excellent père me croyait toujours dans les mêmes relations avec Dieu. Il m'en coûtait de le voir trompé à ce point. Je lui avouai donc que je ne faisais plus oraison, mais sans lui en dire le vrai motif. Je me contentai de lui alléguer mes infirmités, car bien que remise de la terrible maladie dont j'ai parlé, j'en avais encore de bien fâcheuses ... Mon père ajouta foi, sur ma parole, au motif que je lui alléguai. C'est qu'il ne blessait jamais la vérité. De mon côté, je

n'aurais pas dû la blesser non plus, eu égard surtout à l'intimité qui nous unissait. Pour le confirmer encore dans cette pensée et tout en voyant bien que l'excuse n'était pas valable, je lui dis que c'était beaucoup pour moi de remplir les obligations du chœur. Evidemment l'assistance au chœur ne me dispensait point d'un exercice qui n'exige pas de forces corporelles, et pour lequel l'amour et l'habitude suffisent. (1) »

Don Alphonse fut attristé au détail des infirmités que la jeune religieuse gardait encore, et ne perdit rien de la conviction où il était que sa fille était une grande sainte. Était-il complètement dans l'erreur ?

« Grâce à l'opinion favorable qu'il avait de moi, dit Thérèse, et à l'affection qu'il me portait, mon père crut tout et me plaignit. Dans la suite, comme il était déjà fort avancé, il ne passait plus autant de temps avec moi : après quelques moments d'entretien, il se retirait, disant que c'était du temps perdu. (2) »

Alphonse Sanchez avait rapidement fourni sa course dans les sentiers de la vie parfaite. Il

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

(2) *Ibid.*

avait atteint le détachement en ce qu'il a de plus délicat et de plus achevé. Sa fille Thérèse, qui lui servait de guide et de soutien dans la vie spirituelle, céda elle-même la place au souverain Maître, capable de satisfaire à lui seul l'impérieux besoin de lumière et d'amour qu'il a mis au cœur de sa créature. Désormais Jésus était lui-même le flambeau qui guidait ses pas, la pure flamme qui échauffait son cœur. Pour Alphonse allait achever de se réaliser le sublime programme énoncé par saint Grégoire de Nysse : « Le chrétien qui puise toutes les lumières de son esprit et toutes les affections de son cœur dans le Christ comme dans une source pure et incorruptible, ressemble à Jésus, principe de sa vie : comme l'eau vive du ruisseau, toute limpide, toute brillante dans une belle amphore, ressemble à la source d'où elle jaillit. Dans le chrétien et dans le Christ, la pureté est de même nature ; mais en Jésus, c'est la source qui jaillit, dans le chrétien, c'est l'eau puisée à la source. (1) »

(1) *De perfecta Christiani forma.*

CHAPITRE XIX.

La mort d'un grand chrétien.

Dernière maladie d'Alphonse — Thérèse va soigner son père
— Le testament d'Alphonse Sanchez — Sa mort — Son
inhumation dans l'église des Franciscains.

« Dieu amasse, dépositaire fidèle, le trésor de de nos larmes. (1) » En attendant qu'il les change en perles sans prix dans son éternité, il leur donne souvent dès ici-bas une merveilleuse douceur, embaumées qu'elles sont de la paix céleste, inestimable partage des amis de Dieu.

Avant de donner la récompense à son serviteur, le Seigneur allait lui accorder le temps d'envisager la mort d'un œil serein. Il allait aussi, par la maladie, donner le dernier lustre à sa vertu.

Nous sommes arrivés à l'année 1543. A la fin d'octobre, Alphonse reçoit les adieux de ses amis intimes : Don Blasco Nuñez Vela, et son frère Don Francisco, le parrain de Thérèse.

(1) Paul Féval.

Ils partent pour les Indes : le premier vient d'être nommé par Charles-Quint Vice-Roi du Pérou. Le désordre administratif et social de la colonie, et la tyrannique oppression des indigènes étaient montés si haut, que cette même année 1543 Charles-Quint, revenu d'Allemagne, avait compris la nécessité d'y porter remède. De concert avec un conseil spécial, il avait rédigé un code d'ordonnances qui devait délivrer les Indiens d'un travail excessif et des mauvais traitements des *conquistadores*, comme aussi réduire à de justes proportions les *repartimientos*. En même temps que la Vice-Royauté du Pérou, l'Audience royale de Lima se trouvait établie.

« Don Blasco Nuñez Vela, nous dit Don Manuel - Maria Polit, était un seigneur avilésain, déjà avancé dans la vie, vassal d'une loyauté peu commune, soldat courageux, mais général inexpérimenté. Droit dans ses vues, austère dans ses mœurs, il était dénué de prudence et violent de caractère : en somme, incapable de comprendre la situation des pays qu'il avait à gouverner, et d'exercer son mandat en conjonctures si difficiles. (1) »

(1) Cap. II.

De fait, à peine la nouvelle législation avait-elle été connue dans la colonie, qu'elle y avait provoqué une révolution. Les espagnols, menacés dans leur propriété, commençaient à se tourner vers Gonsalve Pizarre. Une série d'actes fâcheux de la part de Nuñez Vela aggravera de plus en plus la situation, et finalement causera sa ruine, avec celle de bien d'autres.

Alphonse Sanchez fait au Vice-Roi des recommandations émues au sujet de Ferdinand, de Rodrigue, de Laurent et de Jérôme, partis depuis plusieurs années déjà pour les plages du Nouveau-Monde et dont les nouvelles sont rares. Un douloureux pressentiment vint-il assombrir les adieux d'Alphonse et des deux Nuñez Vela ? Nous ne savons. Toujours est-il que deux ans plus tard, sur le champ de bataille d'Iñaquito, où les troupes de Charles-Quint auront fait des prodiges de valeur contre celles de Pizarre, Don Blasco sera cruellement mis à mort, et l'année suivante Don Francisco sera, par l'ordre de Pizarre, indignement assassiné. Pour l'instant, ils se dirigent sur Séville et San Lucâr de Barrameda, où, avec une suite immense de serviteurs, de soldats et de jeunes officiers, ils s'embarquent dans la flotte de cinquante navires

qui met à la voile le 3 Novembre 1543. (1)
Quant à Don Alphonse, ses jours désormais sont comptés. La maladie, depuis quelque temps, lui fait sentir ses inexorables étreintes. Thérèse l'apprend. Elle demande et obtient de ses Supérieurs la permission d'aller soigner son père. Hélas ! Sa propre santé, toujours chancelante, était alors plus mauvaise qu'à l'ordinaire. C'était une infirme qui allait donner ses soins à un malade. Mais que ne peut l'amour d'une fille, quand il s'agit de soulager, de consoler un père sur le bord de la tombe, et un père si tendrement aimé !

« J'eus bien à souffrir, écrit-elle, pendant la maladie de mon père, et je payai alors de quelque retour, je crois, toutes les peines qu'il avait prises durant les miennes. Extrêmement souffrante, je surmontais tout pour le servir. Perdre ce père, c'était pour moi perdre le bonheur et le charme de ma vie, car il ne songeait qu'à me rendre heureuse. (2) »

On s'inquiétait autour du malade. Pour lui, il ne se croyait pas irrémédiablement atteint.

(1) Cf. D. Manuel-Maria Polit, cap. II.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

Cependant, avec la prudence et la maturité d'esprit qui le caractérisaient, il songea, pour parer à toute éventualité, à faire son testament. Ce fut le 3 Décembre, en présence de six témoins, que l'acte fut dressé. Parcourons-en les points principaux.

In Dei nomine. Amen.

« Que tous ceux qui verront ce testament sachent que moi, Alphonse Sanchez de Cepeda, habitant de la très noble et très loyale cité d'Avila, étant malade de corps et sain d'esprit, ayant l'usage de mon jugement, tel qu'il a plu à Dieu de me le donner, et croyant véritablement en la très sainte Trinité, Père, Fils et Esprit-Saint, trois Personnes et une Essence divine, je déclare par les présentes que, pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur et de sa glorieuse Mère Notre-Dame la Vierge Marie, laquelle je prends pour patronne et avocate, avec toute la cour céleste, je fais mon testament et déclare mes dernières volontés, en la forme suivante :

« Premièrement, je remets mon âme à Dieu Notre-Seigneur, qui l'a créée et rachetée de son précieux sang, et mon corps à la terre, dont il a été formé ...

« Je déclare que j'ai été marié en premières noces avec Doña Catherine del Peso, fille de Pierre del Peso ... et qu'à l'époque où mourut la dite Doña Catherine, ma femme, je fis un Inventaire de ce que chacun de nous avait apporté lors de notre mariage, et des accroissements pris, lequel Inventaire j'ai fait pour la décharge de ma conscience. J'ai juré, et je déclare et jure de nouveau, par Dieu et sainte Marie et par ce signe de la croix ✝, que le dit Inventaire est exact et véritable. Il est de ma main, en deux cahiers, de douze pages chacun, partie remplies et partie non remplies, signées de mon nom et de celui du seigneur Pierre del Peso, frère de la dite Doña Catherine, ma femme.

J'ordonne, et c'est ma volonté, qu'il soit ajouté foi à tout ce qui est marqué en cet Inventaire, et qu'on règle, conformément à la justice, ce qui revient sur les bénéfices à Doña Marie de Cepeda, ma fille, comme héritière de sa mère et de Jean de Cepeda, son frère. »

Alphonse désigne ses exécuteurs testamentaires: « le seigneur maître Laurent de Cepeda, mon frère, le seigneur Martin de Guzman, mon gendre, et Doña Thérèse de Ahumada, ma fille,

religieuse au monastère de Notre - Dame de l'Incarnation, en cette ville.» Il nomme ensuite ses fils et ses filles, qu'il déclare être ses héritiers. Il révoque tous autres testaments ou codicilles, et donne le présent testament pour seul valable.

« En conséquence, ajoute-t-il, je le signe en y apposant ma signature et mon nom. Il est écrit sur deux feuilles de papier, et chaque page est rubriquée de ma signature.» **Alphonse Sanchez de Cepeda.**

L'acte porte la date du 3 Décembre 1543 et la signature des témoins, parmi lesquels nous relevons les noms de Pierre Mejia et de Pierre de Cepeda, neveux d'Alphonse.

Dieu se réservait de donner lui-même à son fidèle serviteur le signal du départ pour la vraie Patrie. Il le trouva prêt à lui répondre.

« Quinze jours avant sa mort, j'en suis convaincue, dit Thérèse, Dieu lui fit connaître que sa fin était arrivée. Auparavant, tout en se sentant malade, il ne croyait pas que le mal fût mortel; mais à partir de ce moment, il ne tint aucun compte ni d'une amélioration marquée ni des paroles rassurantes des médecins, et ne pensa plus qu'à mettre ordre aux affaires de

son âme. Il souffrait surtout d'une douleur aigüe et continuelle dans le dos ; par instants , le mal le pressait extraordinairement et lui causait de vives angoisses. Je lui rappelai sa grande dévotion pour le portement de croix, et lui dis que Notre-Seigneur voulait sans doute lui faire sentir quelque chose de ses douleurs en ce mystère. Cette pensée le consola tellement, que jamais depuis, ce me semble, je ne l'entendis se plaindre. (1) »

Ainsi sa fille était encore pour lui la messagère céleste, dont la voix persuasive et douce éclaire, console et fortifie.

La douleur de Thérèse était immense. Cependant elle eut le courage de la cacher à son père : « Jusqu'à sa mort, dit-elle, je parus insensible ; et cependant, en le voyant approcher de sa fin, il me semblait qu'on m'arrachait l'âme, si grande était ma tendresse pour lui. (2) »

X Marie et Jeanne aidaient leur sœur dans les soins qu'elle donnait à leur père. Jean n'était plus. Ferdinand, Rodrigue, Laurent et Jérôme

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

(2) *Ibid.*

se trouvaient sur les lointains rivages de l'Amérique. Mais Antoine, Pierre et Augustin entouraient, avec leurs sœurs, leur père mourant. Sans aucun doute, maître Laurent de Cepeda était là aussi, assistant son frère et lui administrant les sacrements qui préparent le chrétien au suprême passage. Ce fut avec toute sa connaissance qu'Alphonse les reçut. Un rayonnement de lumière et de paix enveloppa, ce semble, ce lit d'agonie. Thérèse n'en parle que par exclamations :

« Que dire de son désir de quitter la vie, des conseils qu'il nous donnait après avoir reçu l'Extrême-Onction ? des recommandations qu'il nous faisait de prier pour lui, de lui obtenir miséricorde, de servir Dieu toujours, de ne point oublier que tout passe ? C'est en versant des larmes qu'il nous disait son profond regret de n'avoir pas lui-même servi le Seigneur comme il l'aurait dû. Il ajoutait qu'en cet instant il voudrait être religieux — je veux dire l'avoir été — dans un Ordre des plus austères... Il resta trois jours presque sans connaissance ; mais le jour de sa mort, le Seigneur la lui rendit si entière que nous en fûmes surpris, et il la conserva jusqu'à la fin. Arrivé au milieu du *Credo* qu'il récitait lui-même,

il rendit le dernier soupir. Ses traits devinrent beaux comme ceux d'un ange, et, selon moi, angéliques étaient réellement les dispositions de son âme. (1) »

On était à peu près au 20 Décembre 1543. L'admiration le disputait à la douleur dans l'âme des enfants d'Alphonse, en présence d'une fin si radieuse et si sainte. Leur impression fut plus profonde encore lorsqu'ils entendirent le confesseur de leur père, le P. Barron, assurer « qu'il ne doutait point que son âme ne fût allée droit au ciel. »

« Il y avait plusieurs années qu'il le confessait, remarque Thérèse, et il louait sa pureté de conscience. (2) »

Ce fut vers l'église des Franciscains, située hors des murs de la ville, dans la direction du nord-est, non loin du monastère de l'Incarnation que Thérèse, le cœur résigné, mais brisé de douleur, conduisit avec ses frères et ses sœurs les restes mortels de ce père vénéré, pour y être enseveli devant le maître-autel.

Témoins d'une mort si belle, écho d'une vie

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. VII.

(2) *Ibid.*

exemplaire, les membres de cette chrétienne famille pouvaient s'adresser l'un à l'autre ces paroles d'un saint parlant d'un autre saint : « Nous avons parmi nous, comme des gages vénérés, les restes chéris de notre bien-aimé père, et lui, il nous a tous emportés en esprit dans sa brûlante tendresse. Oui, comme il a été ravi vers Dieu, pour être uni à Dieu d'un amour indivisible, ainsi il nous est uni, puisque nous sommes avec lui en Dieu. Quel sujet de douleur avons-nous donc ? ... Pourquoi portons-nous le deuil de celui qui est dans la joie ? Pourquoi nous laisser abattre à cause de celui qui est heureux ? Pourquoi nous prosterner devant le Seigneur avec des murmures et des gémissements, quand celui qui a été enlevé au céleste séjour s'affligerait de notre douleur, si l'affliction pouvait entrer dans une âme bienheureuse, quand il prie avec des désirs ardents pour que la consommation de notre vie soit égale à la sienne ? (1) »

(1) Paroles de saint Etienne, abbé de Cîteaux, à la mort de saint Albéric.

CHAPITRE XX.

Après la mort d'Alphonse Sanchez.

Ouverture du testament d'Alphonse — Thérèse et Jeanne au monastère de l'Incarnation — La cellule de Thérèse — Un procès — La bataille d'Iñaquito — Mort d'Antoine — Sentence rendue au procès — Mariage de Jeanne.

Le 26 Décembre eut lieu l'ouverture du testament d'Alphonse Sanchez, à la requête de maître Laurent de Cepeda, l'un des exécuteurs testamentaires, et en présence des témoins qui avaient apposé leur signature au testament. Après que le notaire Ferdinand Manzanas en eut donné lecture, l'acte fut dressé, puis signé par Diego de Tapia et Antoine del Peso, neveux d'Alphonse, ainsi que par Pierre Rengilfo, habitant d'Avila, qui allait devenir curateur des biens d'Alphonse pour ses enfants mineurs ou absents.

Jeanne, la plus jeune, avait besoin d'un appui. Il fut décidé qu'elle serait confiée à Thérèse et achèverait son éducation au monastère de l'Incarnation, sous les yeux et près du cœur de

sa sœur Carmélite. (1) Celle-ci la reçut comme un legs précieux que lui laissait son père. Les liens de la plus tendre intimité uniront désormais les deux sœurs. La différence d'âge est grande cependant : Jeanne a quinze ans, tandis que Thérèse en a près de vingt-neuf.

Pour l'instant, Jeanne habitera la cellule de sa sœur, cellule qui sera témoin de si grandes merveilles qu'on la tiendra pour un lieu à jamais sanctifié. Il y a huit ans que Thérèse y fait séjour, et elle l'occupera près de vingt ans encore avant d'en sortir pour fonder sa Réforme.

Cette cellule se compose de deux pièces, dont les fenêtres donnent sur le jardin du monastère, pièces spacieuses, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage. Thérèse dira plus tard de

(1) Dans l'Inventaire des biens meubles laissés par Alphonse Sanchez, nous rencontrons les détails suivants : "*Dos colchones que llebaron á la Encarnacion para D^a Juana, de llenso, en mill maravedis* — Deux matelas de toile, qui ont été portés à l'Incarnation pour Doña Juana. Ils valent mille maravédís." Et ensuite : "*Dos tablas de ymagenes, dieronse á las monjas.* Deux gravures encadrées. Elles ont été données aux religieuses." Ces objets se trouvaient dans la maison de Goterrendura. (*Inventario y particion de los bienes que dejó á su muerte Alonso Sanchez de Cepeda.*)

cet appartement : « La cellule que j'habitais était entièrement à ma convenance. (1) »

En-bas, Doña Thérèse de Ahumada a son oratoire. Dans un enfoncement, quelques tableaux de piété, et au-dessus, cette inscription : *Non intres in iudicium cum servo tuo, Domine.* (2) C'est là qu'elle fait oraison. En-haut est la pièce où elle se tient une partie du jour et prend le repos de la nuit. C'est une pièce fort gaie, et de plus, éloignée de tout bruit. (3)

Quand Jeanne ne se trouve pas avec les autres pensionnaires, elle est avec Thérèse. Les deux sœurs prient fréquemment ensemble, et tout spécialement, on peut le croire, pour le repos de l'âme de leur père. Elles s'entretiennent de lui, des exemples qu'il a laissés, de sa fin si douce et si sainte.

Ensemble aussi elles se consolent des débats, et finalement du procès, survenus à l'occasion de la succession de leur père, entre Doña Marie de Cepeda et son mari d'une part, et leurs frères et sœurs, enfants de Béatrix de Ahumada

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XXXII.

(2) N'entrez pas en jugement, Seigneur, avec votre serviteur. (Ps. CXLII, 2.)

(3) Cf. *Reforma de los Descalzos*, t. I, lib. I, cap. IX.

d'autre part, les Guzman y Barrientos se croyant lésés dans les partages.

Ces pièces, au nombre de huit, nous fournissent des données précieuses sur les biens des Cepeda tant à la ville qu'à la campagne, sur diverses conventions de famille, sur la présence ou l'absence de tels ou tels des fils d'Alphonse lors du décès de leur père, sur la mort de Jean Vasquez, l'aîné de tous. (1)

Le procès était encore pendant, lorsque la cellule de l'Incarnation vit couler abondamment les larmes de Jeanne et de Thérèse. Ce fut quand parvint à Avila la nouvelle de la bataille d'Iñaquito, arrivée le 18 Janvier 1546, et celle de la mort d'Antoine de Ahumada. Cinq des fils d'Alphonse et de Béatrix avaient pris part au combat: Ferdinand, Laurent, Jérôme, Antoine et Augustin. Mais laissons parler Don Manuel-Maria Polit.

« Sans narrer en détail la page bien connue de l'histoire de l'Amérique relatant l'arrivée de Don Blasco Nuñez Vela au Pérou, sa manière imprudente d'exécuter les Ordonnances, l'opposi-

(1) Nous avons donné dans notre Préface l'indication de ces diverses pièces.

tion des colons, la trahison de ses propres conseillers, l'insurrection de Gonzalve Pizarre, disons seulement que le Vice-Roi, d'abord fait prisonnier et envoyé à Panama, recouvra sa liberté, pour débarquer à Tumbez et se diriger sur Quito, d'où il appela à son secours tous les fidèles vassaux de la couronne. Parmi les premiers qui vinrent le rejoindre, furent Laurent de Cepeda, ses frères Ferdinand et Jérôme, puis Antoine et Augustin, récemment arrivés d'Espagne. Tous les cinq, vraisemblablement, se trouvaient alors dans les parages de la côte du Pacifique.

« En jeunes gens de bon lieu, ils avaient leurs armes, leurs chevaux et leur argent à eux. Leur présence dut être de singulier réconfort pour le malheureux Vice-Roi. Il leur donna toute sa confiance, nomma Ferdinand son porte-étendard général, garda Laurent à ses côtés, lui remettant des missions importantes et confidentielles, « parce que, dit un témoin oculaire, il était « noble chevalier, excellent vassal et loyal ser-
« viteur de Sa Majesté, et aussi parce qu'il était
« compatriote du Vice-Roi. » (*Inform. présentée à Philippe II par D. Laurent de Cepeda. Archives des Indes.*)

« Nûnez Vela, ayant réuni ses gens à Quito, marcha contre les premières troupes de Pizarre, qui se trouvaient à Piura. Il réussit à déloger trois de ses officiers d'un lieu appelé Chinchacara, mince et dernière victoire, à laquelle eurent part les Cepeda.

« Mais le terrible *conquistador* approchait, avec des forces plus considérables. Le Vice-Roi revint sur Quito, qu'il atteignit après trois longues et pénibles journées, accablé, lui et ses hommes, de faim, de soif, de lassitude et de mille anxiétés, constamment pressés par l'armée des rebelles. Il vit la malheureuse cité se dépeupler devant lui, et passa au-delà, dans la direction du nord, pour se reposer enfin à Popayan, sous la protection de Béalcazar, gouverneur de cette province. Là il travailla inlassablement à réunir des hommes et des armes, en vue de former une armée puissante et de se tourner contre Gonzalve Pizarre.

« Attiré par celui-ci jusqu'à Quito, il réussit à entrer dans la ville en compagnie de Béalcazar. Avant l'arrivée de l'intrépide et rusé *conquistador*, il passa en revue sa petite troupe, composée à peine de trois cents et quelques hommes — dont un bon nombre de conscrits,

— mal pourvus de poudre d'inférieure qualité.

« Il monte à cheval, harangue ses soldats, leur rappelle la fidélité qu'ils doivent au Prince, et ce qu'ils ont déjà souffert pour son service. Il s'efforce de les stimuler à combattre avec bravoure, leur promettant de rémunérer magnifiquement leurs services, et conclut en disant : *Notre cause est celle de Dieu !* Trois fois, d'une voix émue, il répète les mêmes paroles, et rendant les rênes à son cheval, il fait signe à la cornette de sonner la marche, puis il entraîne son armée dans la direction du terrain communal de la ville. Déjà le soleil était près de se coucher et la soirée allait, dans quelques heures, s'endormir dans la nuit. »

« C'était un lundi, le 18 Janvier de l'année 1546. Le Vice-Roi disposa sa troupe sur le penchant du coteau qui, descendant du Pichincha à guise de contrefort, borne la ville du côté du nord, formant à ses pieds le terrain plat appelé Iñaquito. Il la divisa en trois corps réduits, l'un des fantassins hallebardiers au centre, l'autre des arquebusiers en avant, et sur les ailes les deux petits escadrons de cavalerie, dont les Cepeda et les Ahumada faisaient indubitablement partie. Lui-même se place sur la droite,

avec treize cavaliers d'élite, en face de l'étendard royal tenu par le porte-étendard, Ferdinand de Ahumada.

« Pizarre, qui avait presque le double de soldats, les disposa en ordre égal et parallèle, à quelques *cuadras* (1) de distance. La lutte commença, acharnée des deux côtés. *Liberté!* criaient les uns. *Fidélité!* exclamaient les autres. Parmi les gens du Vice-Roi, Sancho Sanchez de Avila fait des prodiges de valeur, et tombe criblé de coups par cent ennemis qui l'entourent. Béalcazar lui-même glisse, blessé, sous les pieds des chevaux. Il en est de même des jeunes Cepeda et de leur frère Augustin. Quant à Antoine, il est atteint à mort d'un coup d'arquebuse, tandis que Ferdinand, l'abdomen ouvert par un horrible coup de lance, laisse tomber l'étendard et fuit au milieu de la déroute. (2)

(1) La *cuadra* est une mesure américaine, de quatre cents pieds environ.

(2) Nous reproduisons ici la note de D. Manuel-Maria Polit : « Nous croyons injuste dit-il, d'accuser de lâcheté et beaucoup moins de trahison—comme l'a fait par exemple le chroniqueur Herrera — le frère aîné de sainte Thérèse. La blessure même de Ferdinand de Ahumada prouve qu'il combattait en face, elle explique son impuissance à soutenir l'étendard royal. S'il manqua d'héroïsme en fuyant, remarquons que la déroute était accomplie, et qu'il avait fait son devoir. »

« L'infortuné Blasco Nuñez s'était comporté avec valeur, donnant l'exemple à l'armée fidèle. Après avoir vu tomber l'un après l'autre tous ses compagnons, il avait été renversé de son cheval par un coup de hache. Tandis qu'il gisait sur le sol et recommandait son âme à Dieu, il eut la tête tranchée par le coutelas d'un nègre, esclave d'un de ses plus cruels ennemis. Le tiers des gens du Vice-Roi étaient tombés, morts ou blessés. (1) »

Nous n'avons pas cru pouvoir couper ou abrégé des pages aussi intéressantes. Tous ces détails, Thérèse et Jeanne ne les connurent sans doute que plus tard. Plus tard aussi elles apprirent que leurs cinq frères, avant de livrer bataille, avaient fait un acte notarié par lequel ils instituaient leur sœur Doña Juana de Ahumada leur héritière, au cas où ils ne sortiraient pas vivants du combat. (2) Ce qu'elles surent vraisemblablement sans délai, c'est que leur frère Antoine,

(1) Ch. II. — L'ouvrage de D. Federico Gonzalez Suarez, que cite Mgr Polit, est intitulé: *Historia general de la Republica del Ecuador*. Le passage est emprunté au T. II, liv. II, ch. IX.

(2) D. Manuel - Maria Polit tire ce détail de l'ouvrage de D. Federico Gonzalez Suarez. Le document en question s'est conservé longtemps dans l'église Saint Vincent d'Avila.

deux jours après la bataille, avait succombé à ses blessures dans la ville de Quito, où on l'avait transporté. Antoine de Ahumada était âgé de vingt-six ans. La plus grande consolation des deux sœurs, dans leur douleur intense, fut de savoir que leur frère était mort fortifié des secours de la religion.

L'année suivante 1547, une autre nouvelle, navrante aussi, circula dans Avila et fut portée au monastère de l'Incarnation : celle de la mort sanglante de Don Francisco Nuñez Vela, frère du Vice-Roi Don Blasco. Tombé l'année précédente entre les mains des partisans de Pizarre, Don Francisco avait eu la vie sauve. Se trouvant ensuite à Lima, il se laissa tromper par un espion de Pizarre, et tandis que tout était concerté pour son retour en Espagne, le tyran le fit traîtreusement assassiner. Ainsi termina sa vie le parrain de sainte Thérèse. « Sa mort, dit un célèbre historien des Indes, causa un deuil profond et général, car c'était un gentilhomme vertueux et chéri de tous. (1) »

(1) Augustin de Zarate : *Historia del Perú*, lib. VI, cap. VIII.
—Nous reproduisons la citation faite par D. Manuel-Maria Polit.

X Le 2 Octobre 1548, le procès soulevé à l'occasion de la succession d'Alphonse Sanchez était tranché en faveur de Doña Marie de Cepeda (1); ou pour parler plus exactement, en faveur de Martin de Guzman, son mari, car c'était lui qui avait provoqué le litige. Sainte Thérèse n'admit pas le bien-fondé de la sentence rendue. Treize ans plus tard elle écrira, parlant de son beau-frère : « La justice lui a donné gain de cause, mais à tort. (2) »

Du reste, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, le procès tourna au désavantage des deux parties; et tandis que les enfants d'Alphonse Sanchez et de Béatrix de Ahumada voyaient leur situation bien amoindrie, les Guzman y Barrientos, par suite de mauvaise gestion et de ventes désavantageuses, se trouvèrent eux-mêmes presque dans la gêne. Il y a plus. Quand Martin de Guzman quittera cette vie, il laissera sa veuve sous l'appréhension d'un procès capable de la ruiner entièrement, elle et ses enfants.

(1) Cf. *Sentencia en el pleito sobre la curaduría de Alonso Sanchez de Cepeda por Pedro Rengilfo.*

(2) *Se le dió la justicia, aunque no bien.* (Lettre à Laurent de Cepeda, du 30 Décembre 1561.)

Toujours est-il qu'à l'époque où il s'agit d'établir la plus jeune fille d'Alphonse Sanchez, sa dot était des plus modiques. Et alors qu'en 1531 Doña Marie de Cepeda se voyait assurer par son père une dot de trois mille ducats, (1) somme fort importante pour le temps, la dot de Doña Juana de Ahumada ne permit de songer pour elle qu'à un établissement dans la petite ville d'Albe de Tormès, où elle pourrait vivre modestement, sans trop déchoir de son rang. Ce fut effectivement un gentilhomme d'Albe, nommé Jean de Ovalle, qui obtint sa main, l'année 1553. Elle lui apportait, à défaut de fortune, des qualités charmantes. « Doña Juana, écrira Thérèse, est une femme accomplie, et d'un tel mérite qu'il y a de quoi louer Dieu. Et pour l'âme, c'est un ange. (2) »

Les deux sœurs se séparèrent, mais l'union de leurs cœurs resta la même. « Une de mes sœurs que j'aimais avec tendresse, (3) » dira Thérèse lorsqu'elle voudra désigner Jeanne. La

(1) Cf. *Autos del pleito acerca de la curaduria de los bienes de Alonso Sanchez de Cepeda por Pedro Rengilfo.*

(2) Lettre à Laurent de Cepeda, du 30 Décembre 1561.

(3) *Vie écrite par elle-même*, ch. XXXI.

jeune femme et la Carmélite se retrouveront un jour, et la première prêtera à la seconde, devenue fondatrice, un concours efficace pour l'établissement du premier monastère de sa Réforme. Plus tard sa fille, Doña Béatrix de Ahumada, fera, sous le nom de Béatrix de Jésus, l'un des plus beaux ornements de la famille religieuse de Thérèse.

Les débats d'intérêts suscités par Martin de Guzman altérèrent-ils les bons rapports de Doña Marie de Cepeda avec ses frères et sœurs ? Avec Thérèse, à tout le moins, les relations restèrent affectueuses. Toujours la Sainte rendra hommage à la vertu de sa sœur aînée, et quand celle-ci, à son tour, se verra menacée de la ruine, ce sera Thérèse qui s'efforcera de lui assurer ressources et protection.

CHAPITRE XXI.

L'au-delà.

Etats sublimes auxquels Thérèse est élevée — Premier ravissement — Elle renonce aux amitiés d'ici-bas — Chagrins de famille — Visite à Castellanos — Elle prépare sa sœur Marie à la mort — Elle a révélation de son entrée dans la gloire — Les ravissements se succèdent et augmentent d'intensité — Thérèse voit dans le ciel son père et sa mère.

Il y avait onze ans que Thérèse avait perdu son père, quand le Seigneur, par sa grâce toute-puissante, rompit les liens qui entravaient son essor vers la plus haute contemplation (1555). Dès lors, elle vola dans les voies de la sainteté et se vit comblée des faveurs célestes. Les grâces extraordinaires se succédèrent : paroles divines, oraison d'union, visions de l'Humanité du Sauveur.

Quelques amitiés restaient encore à sacrifier. Le cœur reconnaissant de Thérèse hésitait à le faire. « Puisque Dieu n'y est point offensé, disait-elle, pourquoi devrais-je manquer de reconnaissance ? » Son confesseur, le P. Balthasar

Alvarez, lui conseilla de recommander la chose à Dieu et de réciter chaque jour, à cette intention, l'hymne *Veni Creator*.

« Un jour, dit-elle, après avoir passé en oraison un temps considérable, suppliant le Seigneur de m'aider à le contenter en tout, je commençai l'hymne. Pendant que je la disais, je fus surprise par un ravissement soudain, qui me tira presque hors de moi-même. La chose fut si manifeste que je ne pus la révoquer en doute. C'était la première fois que Dieu m'accordait la faveur d'un ravissement. J'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, nais avec les anges*. Mon saisissement fut extrême, parce que le mouvement qui m'emporta avait été puissant, et que ces paroles me furent dites au plus intime de l'âme. (1) »

A l'instant, Thérèse se trouva en possession de la liberté complète qu'elle se sentait impuissante à saisir. « Comme ce fut l'œuvre du Tout-Puissant, du vrai Maître de toutes choses, je n'y eus, dit-elle, aucune difficulté. (2) »

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XXIV.

(2) *Ibid.*

Ceci se passait en 1558. Thérèse avait quarante-trois ans.

Les années qui suivent, les ravissements continuent et augmentent d'intensité. En 1559 et 1560, elle est blessée d'un dard séraphique, initiée aux secrets divins ; elle plonge son regard dans les abîmes de l'enfer, elle est élevée jusqu'au ciel et reçoit un avant-goût de bonheur qui enivre les élus. En même temps Dieu lui ordonne de fonder un monastère de stricte observance et de haute perfection.

Telle est la sublimité des voies auxquelles Doña Thérèse de Ahumada se trouve élevée. Au-dehors, on la voit aussi aimable que par le passé, aussi remplie de sens pratique, plus patiente encore dans les traverses de la vie, et, s'il est possible, plus délicate envers ceux qui ont pu la contrister ou l'offenser.

Les saints, même les plus familiers avec les réalités célestes et les plus affranchis de la poussière d'ici-bas, ne foulent pas, en définitive, un autre sol que le nôtre, et le Seigneur ne les exempte point du contact journalier avec les misères et les froissements de notre existence. On sait les chagrins de famille dont sainte Thérèse avait eu à souffrir depuis la mort de

x son père. La situation allait se compliquant. Martin de Guzman, dont les revendications touchant la succession d'Alphonse Sanchez avaient amené de si pénibles débats, mourait en 1560, laissant sa femme et ses enfants dans une situation, après tout, peu prospère. D'autre part, Jean de Ovalle, le mari de la jeune sœur de Thérèse, n'était pas disposé à laisser les choses en rester là. Il parlait de revendiquer, lui aussi, les droits de sa femme et, à son tour, d'intenter procès à Doña Marie de Cepeda.

En présence de ce conflit, Thérèse s'inquiète. Des hauteurs de la contemplation elle n'eut jamais de peine à redescendre sur la terre, et, à l'entendre traiter les affaires d'ici-bas, on n'eût pas dit que son esprit fût tout rempli des mystères d'en-haut. En 1561, elle a reçu de son frère Laurent, dont la situation est maintenant fort belle au Pérou, une somme d'argent qui va providentiellement servir à l'acquisition d'une maison pour le futur monastère. Elle doit le remercier de son généreux présent. Sans retard elle saisit l'occasion, et lui parle de Doña Marie, leur sœur, des malheurs qui la menacent, du bien qu'il y aurait à faire de ce côté.

« Doña Marie, lui dit-elle, est une excellente

chrétienne, qui se trouve dans des embarras pressants. Si, avec cela, Jean de Ovalle venait à lui intenter procès, ce serait la ruine pour elle et pour ses enfants. D'ailleurs les choses, certainement, ne sont pas telles qu'il les croit, bien qu'à vrai dire tout a été mal vendu et vraiment dissipé. Martin de Guzman (Dieu veuille le mettre en son ciel!) avait ses plans, et, après tout, la justice lui a donné gain de cause. Ce fut à tort, je l'avoue. Mais venir maintenant réclamer ce qui a été vendu par mon père (que Dieu ait en sa gloire!), je ne puis le souffrir. Quant au reste, je le répète, Doña Marie, ma sœur, l'a laissé tomber bien bas. Ah! que Dieu me délivre de ces vues d'intérêt, qu'on ne fait prévaloir qu'en causant tant de mal à ses proches. A la vérité, les choses par ici sont venues à ce point qu'il n'y a plus, pour ainsi parler, de père pour le fils ni de frère pour le frère. Aussi, je ne m'étonne pas du procédé de Jean de Ovalle. Je lui sais même bon gré d'avoir suspendu ses poursuites pour l'amour de moi. (1) »

Et toujours perspicace, autant que prudente,

(1) Lettre à Laurent de Cepeda, déjà citée.

elle ajoute, parlant encore de son beau-frère Jean de Ovalle, et d'une somme que Laurent lui destine :

« Il a un bon naturel ; mais en questions de ce genre, il n'y a pas à se fier au naturel. Aussi quand vous lui enverrez les mille réaux, que ce soit à condition, et par stipulation écrite, que le jour où le procès recommencera, il y en aura cinq cents pour Doña Marie. (1) »

Martin de Guzman était mort subitement. Thérèse eut révélation que Doña Marie mourrait de même. L'avertissement surnaturel portait que Thérèse devait se rendre auprès de sa sœur et l'engager à se tenir prête. Thérèse s'ouvrit de tout à son confesseur, vraisemblablement le P. Balthasar Alvarez. Celui-ci ne jugea point d'abord devoir l'encourager à solliciter une sortie, et Thérèse, toujours obéissante, se soumit aussitôt. Mais voici que l'avertissement se renouvelle à plusieurs reprises. Il se trouve aussi que Thérèse va sortir très licitement de son monastère. Une dame d'Avila — Doña Guiomar de Ulloa — son intime amie, a une fille religieuse à l'Incarnation. Cette jeune

(1) Lettre à Laurent de Cepeda. D'Avila, 30 Décembre 1561.

sœur a obtenu la permission de faire un séjour chez sa mère, et le Provincial a désigné Doña Thérèse de Ahumada pour lui servir de compagne (1). Le confesseur, cette fois, lui ordonne d'en profiter pour aller visiter sa sœur.

Thérèse reprend le chemin d'Avila à Castellanos de la Cañada, qu'elle a parcouru à dix-huit et à vingt-deux ans, dans la compagnie de son père. Depuis lors, quelle transformation s'est opérée dans son âme ! Sous l'impression des vérités sublimes qui lui ont été révélées, des surnaturelles beautés qu'il lui a été donné d'entrevoir, les charmes de la nature ont pâli pour elle (2). Son âme est dans un transport presque continu, « avec une soif de Dieu si ardente, qu'elle ne sait plus que devenir ». Ce sont aussi « des désirs de servir Dieu si vifs et si impétueux, qu'il n'y a, ce semble, ni épreuve ni obstacle qui soit capable de l'arrêter » ; avec « une impatience de faire retentir sa voix, pour représenter à tous les hommes combien il leur importe de ne pas se contenter de peu au service de Dieu. (3) »

A. Castellanos, le revoir est triste. Doña

(1) Cf. Lettre à Laurent de Cepeda, déjà citée.

(2) Cf. Relation spirituelle, de l'année 1561.

(3) Ibid.

Marie est veuve, et la soudaineté du coup qui l'a frappée ajoute à sa douleur. Puis, ses inquiétudes sont vives pour l'avenir de ses enfants. Thérèse l'aide à élever ses pensées au-dessus des intérêts d'ici-bas. Elle se préoccupe surtout de remplir le mandat que le Seigneur lui a confié, car, elle le sait, la parole du Maître regarde tout spécialement sa sœur : « Tenez-vous prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. (1) »

« Sans dire à ma sœur le motif qui m'amenait, écrivait ensuite Thérèse, je lui donnai tous les bons avis que je pus ; je l'engageai à se confesser fort souvent et à veiller de près sur son âme. Comme elle avait beaucoup de vertu, elle suivit mes conseils. Elle en était là depuis quatre ou cinq ans et prenait un très grand soin de sa conscience, lorsqu'elle mourut sans témoins et sans confession. Heureusement, grâce à l'habitude qu'elle avait prise, il n'y avait guère plus de huit jours qu'elle s'était confessée. Cette circonstance me consola beaucoup quand j'appris sa mort. (2) »

(1) Math. XXIV, 44.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. XXXIV.

Doña Marie de Cepeda était âgée d'environ soixante ans. Thérèse allait avoir la preuve que la haute opinion qu'elle avait toujours eue de sa vertu était bien fondée.

« Elle resta fort peu de temps en purgatoire, nous dit-elle, car moins de huit jours après, ce me semble, Notre-Seigneur m'apparut comme je venais de communier, et me fit voir qu'il la conduisait à la gloire ... Dieu soit éternellement béni de veiller avec tant de sollicitude sur nos âmes, pour les empêcher de se perdre ! (1) »

Une plus grande consolation encore était réservée à Thérèse. Il allait lui être accordé de contempler, au sein de l'éternel bonheur, les deux personnes qu'elle avait le plus aimées ici-bas : son père et sa mère.

Les ravissements dont Dieu la favorisait étaient devenus plus impétueux et plus élevés.

« Lorsque, dans cette suspension, nous dit-elle, le Seigneur juge à propos de découvrir à l'âme quelques secrets, de lui montrer par exemple certaines choses du ciel, ou de lui accorder des visions imaginaires, elle peut ensuite les rapporter : ces choses demeurent même tellement

(1) *Vie écrite par elle-même.* ch. XXXIV.

gravées dans sa mémoire que jamais elles ne s'en effacent...

« Parfois, l'âme se sent emportée par un mouvement si soudain, et l'esprit semble enlevé avec une vélocité telle, qu'on éprouve, dans les commencements surtout, un véritable effroi. C'est ce qui me faisait dire que ceux que Dieu destine à recevoir de pareilles grâces, ont besoin d'un grand courage. Il leur faut aussi beaucoup de foi, de confiance et d'abandon à tout ce que Notre-Seigneur voudra faire d'eux. Croyez-vous donc qu'une personne en pleine possession d'elle-même n'éprouve qu'un léger trouble, lorsqu'elle sent ainsi enlever son âme — et quelquefois son corps, comme nous le lisons de quelques personnes — sans savoir où elle va, ni qui l'enlève, ni ce que cela veut dire?... Ici le grand Dieu qui retient les sources des eaux et qui empêche la mer de franchir ses limites, semble ouvrir toutes grandes les sources qui alimentent le bassin de l'âme. Alors une vague puissante s'élève avec une incroyable impétuosité, et emporte sur la cime des ondes la petite nacelle de l'âme. Tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher un navire d'aller où le conduisent les vagues en furie: ici l'âme est plus impuissante encore à gouverner

son intérieur. Elle se voit contrainte d'abandonner ses sens et ses puissances à l'impulsion qu'ils reçoivent. Quant au corps, il n'en est plus question...

« Je reviens à ce rapide enlèvement de l'esprit. Son impétuosité est telle, que l'esprit semble réellement se séparer du corps. Et cependant il est clair que la personne en question n'en est pas morte. Mais il est certain aussi que durant quelques instants, elle est incapable de dire si son âme habite ou n'habite pas son corps. Elle se croit transportée tout entière dans une autre région, fort différente de celle où nous vivons; elle y voit une lumière nouvelle et bien d'autres choses, si dissemblables de celles d'ici-bas, qu'elle n'eût jamais réussi à se les figurer, quand elle y eût employé sa vie entière. Parfois elle se trouve instruite en un instant de tant de choses à la fois, qu'eût-elle travaillé de longues années à les agencer à l'aide de l'imagination et de l'intelligence, elle n'aurait pu en produire la millième partie. Ce dont il s'agit n'est pas une vision intellectuelle, mais une vision imaginaire, perçue plus distinctement des yeux de l'âme, que nous ne percevons les objets ici-bas des yeux du corps. On reçoit

alors, sans paroles, la connaissance de plusieurs choses : par exemple, si l'on voit quelques saints, on les reconnaît aussi bien que si l'on avait eu avec eux de fréquents rapports. (1) »

Nous venons d'entendre sainte Thérèse au *Château intérieur*. Ouvrons maintenant le *Livre de sa Vie*.

« Un soir, dit-elle, je me trouvais si indisposée que je voulais me dispenser de faire oraison. Je pris un chapelet pour m'occuper vocalement, et bien que retirée dans un oratoire, je ne faisais aucun effort pour occuper intérieurement mon esprit. Mais que peuvent nos industries contre le bon plaisir de Dieu? Au bout d'un temps fort court, je fus saisie d'un ravissement d'une force irrésistible. Il me sembla que j'étais transportée dans le ciel, et les premières personnes que j'y aperçus furent mon père et ma mère. Dans l'espace d'un *Ave Maria* environ, je vis des choses admirables. En présence d'une faveur si excessive, je restai toute hors de moi. Peut-être ne fut-elle pas aussi brève que je viens de le dire, mais le temps paraît alors fort court. (2) »

(1) *Château intérieur*, VI^e Demeure, ch. IV et V.

(2) *Vie écrite par elle-même*, ch. XXXVIII.

Ces grâces et d'autres semblables détachaiement entièrement de la terre l'âme de Thérèse :

« Par là, disait-elle, j'ai appris à connaître notre véritable patrie et mieux compris que nous sommes pèlerins ici-bas. C'est un avantage immense d'avoir une idée des biens d'en-haut et du séjour qui nous est réservé. Celui qui doit se fixer dans une contrée lointaine, se sent encouragé à supporter les fatigues du voyage, lorsqu'il a vu déjà le pays où l'attend une agréable existence : de même par cette connaissance anticipée, il devient bien plus facile à l'âme de s'appliquer aux choses célestes et d'établir par avance sa conversation dans le ciel. (1) »

Désormais les parents de Thérèse n'étaient plus absents pour elle. « Parfois, se plaisait-elle à dire, ceux qui me tiennent compagnie et avec lesquels je me console sont ceux que je sais habiter déjà ce séjour. Je les regarde comme les vrais vivants. Quant à ceux qui vivent encore ici-bas, ils me paraissent tellement morts, que le monde entier ne saurait me procurer la moindre compagnie. Il en est ainsi notamment quand

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XXXVIII.

je suis favorisée de ces grands transports d'amour. Tout ce que je vois des yeux du corps me fait alors l'effet d'un rêve et d'une plaisanterie. Ce que l'âme a perçu de ses yeux intérieurs, voilà ce qu'elle appelle de ses vœux. Et comme elle s'en voit encore loin, elle se sent mourir. (1) »

Ces aspirations embrasées vers le séjour de tout bien, où ses parents avaient été admis, ne devaient finir qu'avec la vie de Thérèse. En songeant à sa mère, à son père tant aimé, elle ne pouvait plus que louer les divines Miséricordes. « Car, disait-elle, lorsque je tâche de recommander à Notre-Seigneur une âme dont il m'a ainsi révélé la gloire, il me semble que je fais l'aumône à un riche. (2) »

Trois siècles après que le Ciel avait découvert à Thérèse la félicité dont jouissait pour l'éternité l'âme élue d'Alphonse Sanchez, ses cendres reposaient encore en paix sous les voûtes de l'église des Franciscains. Hélas ! il y a peu d'années la vénérable église a été renversée, les sépultures violées, les cendres dispersées. (3)

(1) *Vie écrite par elle-même*, ch. XXXVIII.

(2) *Ibid.*

(3) Cf. D. Miguel Mir, tome I, ch. XVI.

Mais si nous ne retrouvons plus ni la tombe du père de sainte Thérèse ni celle de sa mère, leurs vertus, consignées dans les écrits de leur fille, sont aujourd'hui connues du monde entier, et leurs noms, chers à tous les enfants de l'Eglise, participent à l'immortalité de celui de la Réformatrice du Carmel, sainte Thérèse de Jésus.

APPENDICE.

APPENDICE.

A propos de quelques chiffres et dates.

Nous avons, au cours de ce volume, établi sur des bases quelque peu différentes de celles anciennement reçues plusieurs points importants relatifs à sainte Thérèse et à sa famille. Donnons à ce sujet quelques brèves explications.

Le nombre des frères de sainte Thérèse. La Sainte a écrit au chapitre I de sa Vie: « Nous étions trois sœurs et neuf frères. » Pour parfaire ce nombre de neuf, on avait cru jusqu'ici devoir admettre qu'Alphonse de Cepeda avait eu, de son mariage avec Catherine del Peso, une fille et deux fils. On a même donné un nom au second de ces fils, et on l'a appelé Pierre de Cepeda. Il est certain cependant qu'Alphonse n'eut de son premier mariage qu'une fille et un fils : Marie et Jean.

Nous en avons comme preuves : 1° L'attestation de la Mère Marie de Saint-Joseph, contemporaine et confidente de sainte Thérèse. Cette religieuse au *Libro de las Recreaciones*, ouvrage manuscrit qui repose à la Bibliothèque nationale de Madrid, dit avoir eu entre

les mains le Mémorial de famille où Alphonse Sanchez notait de sa propre main la naissance de ses enfants, et n'y avoir trouvé, contrairement à ce que la sainte Mère a écrit au *Livre de sa Vie*, que huit fils seulement. (Voir p. 15 du présent volume, note 1.)

2° La Procédure de 1545-1548, qui, mentionnant très fréquemment les fils d'Alphonse, n'en compte jamais plus de huit: sept vivants et un décédé, Jean de Cepeda, né du premier mariage et le seul qui soit mort avant son père.

Il y a donc lieu de regarder ces mots de sainte Thérèse : « Nous étions trois sœurs et neuf frères », comme un *lapsus calami*, échappé à la grande Sainte.

Rodrigue de Cepeda. On a pensé et écrit jusqu'à présent que Rodrigue de Cepeda, le frère de prédilection de sainte Thérèse, était mort peu après son départ pour le Nouveau-Monde, c'est-à-dire vers 1536. Nous sommes assurés maintenant qu'il vivait encore en 1545. Dans la pièce intitulée: *Autos del pleito acerca de la Curaduria de los bienes de Alonso Sanchez de Cepeda por Pedro Rengilfo*, il est parlé « des témoins présentés par Melchior Nieto, gérant *ad lites* pour Ferdinand de Ahumada, *Rodrigue de Cepeda*, Laurent de Cepeda et Jérôme de Cepeda, *absents.* » Jean de Cepeda, décédé, n'est pas mentionné dans cette pièce. Il est clair que si Rodrigue eût été mort, lui aussi, il ne l'eût pas été davantage.

Antoine et Pierre de Ahumada. Il est avéré, d'après la même pièce, qu'Antoine et Pierre étaient

encore à Avila en 1545. Quant à l'opinion qui faisait mourir Antoine membre d'un Ordre religieux, c'est à D. Manuel-Maria Polit que nous devons d'en connaître l'inexactitude. Il a démontré en 1905, dans *La Familia de Santa Teresa en America* et d'après des documents authentiques, qu'Antoine prit part à la bataille d'Inaquito le 18 Janvier 1546, qu'il y fut mortellement blessé et expira deux jours après, le 20 Janvier, dans la ville de Quito.

Mort d'Alphonse Sanchez. Nous n'avons pu trouver la date précise de la mort d'Alphonse Sanchez, du moins pour ce qui est du quantième du mois. Mais il n'est pas douteux qu'elle eut lieu en Décembre 1543. Le testament d'Alphonse porte la date du 3 Décembre 1543, et nous lisons dans *L'Inventario y Particion de los bienes que dejó á su muerte Alonso Sanchez de Cepeda (1549)* : « La maison d'Avila n'a rien rapporté depuis la mort d'Alphonse, qui arriva à la fin de l'année 1543. »

Il existe à la Municipalité d'Avila une Exécution testamentaire du 1^{er} Février 1544.

Entrée de sainte Thérèse au monastère de l'Incarnation. Que sainte Thérèse soit entrée à l'Incarnation en 1535 et non en 1533, la chose a été établie par D. Manuel-Maria Polit en 1905, dans l'ouvrage déjà cité. Deux contemporains de la Sainte, Ribera et Julien d'Avila, avaient donné la date exacte ; mais on avait cru pouvoir s'en écarter ; on

avait même été jusqu'à corriger Ribera, et, en traduisant sa *Vie de la mère Thérèse de Jésus*, on avait remplacé la date de 1535 par celle de 1533.

A l'attestation de Teresita, nièce de sainte Thérèse, donnée par D. Manuel-Maria Polit, vint se joindre le témoignage du Registre des Elections du monastère de l'Incarnation, lequel nomme la Prieure qui reçut Thérèse et spécifie qu'elle fut élue en 1534, puis celui de *l'Histoire manuscrite de l'Incarnation*, composée par une religieuse de cette Commuauté. Dès lors il n'était plus possible de combattre l'assertion de Ribera et de Julien d'Avila, et il était péremptoirement établi que sainte Thérèse entra au monastère de l'Incarnation le 2 Novembre 1535, par conséquent à l'âge de vingt ans.

Le P. François de Sainte-Marie, premier annaliste du Carmel Réformé, avait laissé de côté et la date de 1533, et celle de 1535, pour s'attacher à celle de 1536, se fondant sur une convention passée entre Alphonse Sanchez et le monastère de l'Incarnation pour la dot de Thérèse. Son erreur vient de ce qu'il croit la convention relative à la Prise d'Habit, alors qu'elle est relative à la Profession, qui eut lieu en 1536.

Comme conséquence de cette première erreur, le P. François de Sainte-Marie donne à la Prieure qui reçut sainte Thérèse le nom de Doña Francisca del Aguila, tandis qu'elle se nommait Doña Maria de Luna. Le Registre de l'Incarnation dit positivement : « L'année 1534, fut élue Prieure la mère Doña Maria de Luna. C'est pendant le triennat de cette Supérieure que notre

sainte Mère Thérèse de Jésus prit l'habit et fit profession.»

Voici le texte du P. François de Sainte-Marie relativement à la convention du 31 Octobre 1536 :

« Les conventions et obligations furent passées de part et d'autre devant un notaire et des témoins, comme il conste des pièces authentiques qui se trouvaient en 1611 au pouvoir de Jean Gonzalez, notaire de la ville d'Albe de Tormès et de son territoire. Ces pièces furent passées le 31 Octobre 1536. *Doña Francisca del Aguila* était Prieure de l'Incarnation, et *Doña Maria Cimbron*, Sous-Prieure, toutes deux personnes d'un rang distingué. Les religieuses dont les noms figurent dans ces actes sont les suivantes : *Doña Maria de Luna*, *Isabel del Valle*, *Inès de Ceballos*, *Ana Nuñez*, *Catalina de la Concepcion*, *Inès de Oliva*, *Marie-Bonal*, *Elvira de Gaona*, *Ana de la Purificacion*, *Beatriz Bautista*, *Doña Aldonza Loarte*, *Francisca Briceño*, *Ana de Vargas*, *Francisca de Vargas*, *Maria de Viga*, *Doña Ana Giron*, *Juana Suarez*, *Doña Juana del Aguila*, *Catalina de Valdivieso*, *Francisca Bullon*, *Maria Suarez*, *Maria Bautista*, religieuses professes, et d'autres encore que nous omettons.

« La dot en question consistait en vingt-cinq fanègues de grain, moitié blé moitié orge ; au défaut de quoi, deux cents ducats d'or, ce qui était considérable pour l'époque. Aussi, le même jour, un autre acte fut passé, par lequel *Doña Thérèse* faisait cession et renonciation des droits et légitimes qu'elle pouvait avoir. (*Reforma de los Descalzos*, t. I, lib. I, cap. VIII.)

Doña Maria Pinel y Monroy, religieuse de l'Incarnation et auteur de *l'Histoire Manuscrite* mentionnée plus haut, réfutait déjà au XVII^e siècle l'opinion du P. François de Sainte-Marie, et assurait que la convention de 1536 concernait la Profession, et non la Prise d'Habit de sainte Thérèse.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

PRÉFACE.

ix

CHAP. I. — **L'Inventaire.** Alphonse Sanchez de Cepeda après la mort de Catherine del Peso — Ses deux enfants — Il inventorie ses biens meubles et immeubles — Alphonse type du chevalier chrétien — Aspect de sa demeure — Avila.

I

CHAP. II. — **Sept ans après.** Une jeune mère et un berceau — Ce qu'Alphonse écrit dans son Mémorial de famille — Béatrix de Ahumada — Baptême de Thérèse — Son parrain et sa marraine.

14

CHAP. III. — **La vie de famille à Avila.** Les enfants d'Alphonse et de Béatrix — Noblesse de caractère d'Alphonse — Qualités de Doña Béatrix — Comment elle élève ses enfants — Respect de ceux-ci pour leurs parents — Union des frères et sœurs.

19

CHAP. IV. — **A Goterrendura.** Olmedo et Thérèse de las Cuevas — Goterrendura — Les enfants d'Alphonse à la campagne — Les

lectures de Thérèse et de Rodrigue — Pour toujours ! toujours ! toujours ! — Attachement des habitants de Goterrendura pour la famille d'Alphonse. 28

CHAP. V. — **Rodrigue et Thérèse sur la route de Salamanque.** Le désir du martyr — Rodrigue et Thérèse quittent la maison paternelle — Rencontre de leur oncle — Rentrée forcée à Avila — Chagrin de Thérèse — Les essais d'ermitage — L'aumône — Thérèse imite les religieuses. 35

CHAP. VI. — **Les livres de chevalerie.** Doña Béatrix lit des romans — Qu'était-ce que les romans de chevalerie ? — Thérèse et ses frères prennent goût à ces lectures — Thérèse compose un livre de chevalerie — Fâcheuse influence que les romans exercent sur elle. 42

CHAP. VII. — **Le second deuil.** Dernière maladie de Doña Béatrix — Son testament — Sa mort — Son corps est porté à Avila — Inhumation à l'église Saint Jean — Thérèse choisit la Très Sainte Vierge pour mère. 50

CHAP. VIII. — **Marie et Thérèse.** Caractère différent des deux sœurs — Thérèse incline vers la frivolité — Causes du refroidissement

de sa ferveur — Inquiétudes de Marie — Remontrances paternelles — Les cousins de Thérèse — Mariage de Marie — Fêtes et plaisirs — Anxiété d'Alphonse — Thérèse est confiée aux Augustines. 59

CHAP. IX.— **Eloignement de Thérèse.** Notre-Dame de Grâce — Ce que Thérèse y apprit — Marie Briceño — Thérèse à seize ans — Transformation qui s'opère en elle — Maladie et retour chez son père. 74

CHAP. X.— **Retour de Thérèse.** Départ pour Castellanos — Chevauchée dans la *sierra* — Ortigosa — Pierre Sanchez — Lectures sérieuses — Castellanos — L'intérieur de Doña Marie de Cepeda et de Martin de Guzman. 82

CHAP. XI.— **Une vocation de foi et de raison.** Quelle est la vocation de Thérèse? — Combats intérieurs — Défaillances physiques — Retour à Avila — Thérèse maîtresse de maison — Son portrait à dix-huit ans. 93

CHAP. XII.— **Dernier séjour de Thérèse à la maison paternelle.** Venue de Charles-Quint à Avila — Fêtes dans la ville — Lectures de Thérèse — Elle est décidée à quitter le monde — Elle parle à son père — Alphonse refuse son consentement. 100

- CHAP. XIII. — **Le monastère de l'Incarnation.** Origines du monastère — Comment la règle s'y observe — Thérèse y a une amie — Ses relations avec la communauté — Elle quitte en secret la maison paternelle — Elle entre au monastère — Alphonse acquiesce au fait accompli. 110
- CHAP. XIV. — **Alphonse Sanchez et ses fils.** Découverte du Nouveau-Monde — Mouvement d'émigration qui se manifeste en Espagne — Les émigrants avilésains — Les fils d'Alphonse Sanchez et de Béatrix de Ahumada passent en Amérique. 124
- CHAP. XV. — **La Carmélite dans sa famille.** Profession de Thérèse — Sa santé s'altère — On la confie à son père — Elle est conduite à Bécédas — Arrêt à Ortigosa — A Castellanos — Thérèse s'applique à l'oraison. 136
- CHAP. XVI. — **La jeune malade et son père.** Sortie de Bécédas — Lamentable état de Thérèse — Retour chez son père — Sa patience — Terrible crise — Léthargie de quatre jours — Elle revient à l'existence — Indicibles souffrances — Légère amélioration — Elle rentre à l'Incarnation. 150

- CHAP. XVII.— **A l'école de sainte Thérèse.**
Thérèse progresse dans l'oraison — Son zèle pour y faire avancer les autres — Son père reçoit ses conseils — La dévotion à saint Joseph, à saint Augustin — Livres de spiritualité — Le P. Vincent Barron. 163
- CHAP. XVIII.— **L'homme d'oraison.** Progrès d'Alphonse dans la vie spirituelle — Sa résignation — Thérèse penche du côté de la frivolité — Elle avoue à son père qu'elle ne fait plus oraison — Détachement d'Alphonse. 177
- CHAP. XIX. — **La mort d'un grand chrétien.**
Dernière maladie d'Alphonse — Thérèse va soigner son père — Le testament d'Alphonse Sanchez — Sa mort — Son inhumation dans l'église des Franciscains. 188
- CHAP. XX. — **Après la mort d'Alphonse Sanchez.** Ouverture du testament d'Alphonse — Thérèse et Jeanne au monastère de l'Incarnation — La cellule de Thérèse — Un procès — La bataille d'Iñaquito — Mort d'Antoine — Sentence rendue au procès — Mariage de Jeanne. 199
- CHAP. XXI. — **L'au-delà.** Etats sublimes auxquels Thérèse est élevée — Premier ravissement — Elle renonce aux amitiés d'ici-bas

— Chagrins de famille — Visite à Castellanos	
— Elle prépare sa sœur Marie à la mort —	
Elle a révélation de son entrée dans la gloire	
— Les ravissements se succèdent et aug-	
mentent d'intensité — Thérèse voit dans le	
ciel son père et sa mère.	212
APPENDICE.	227

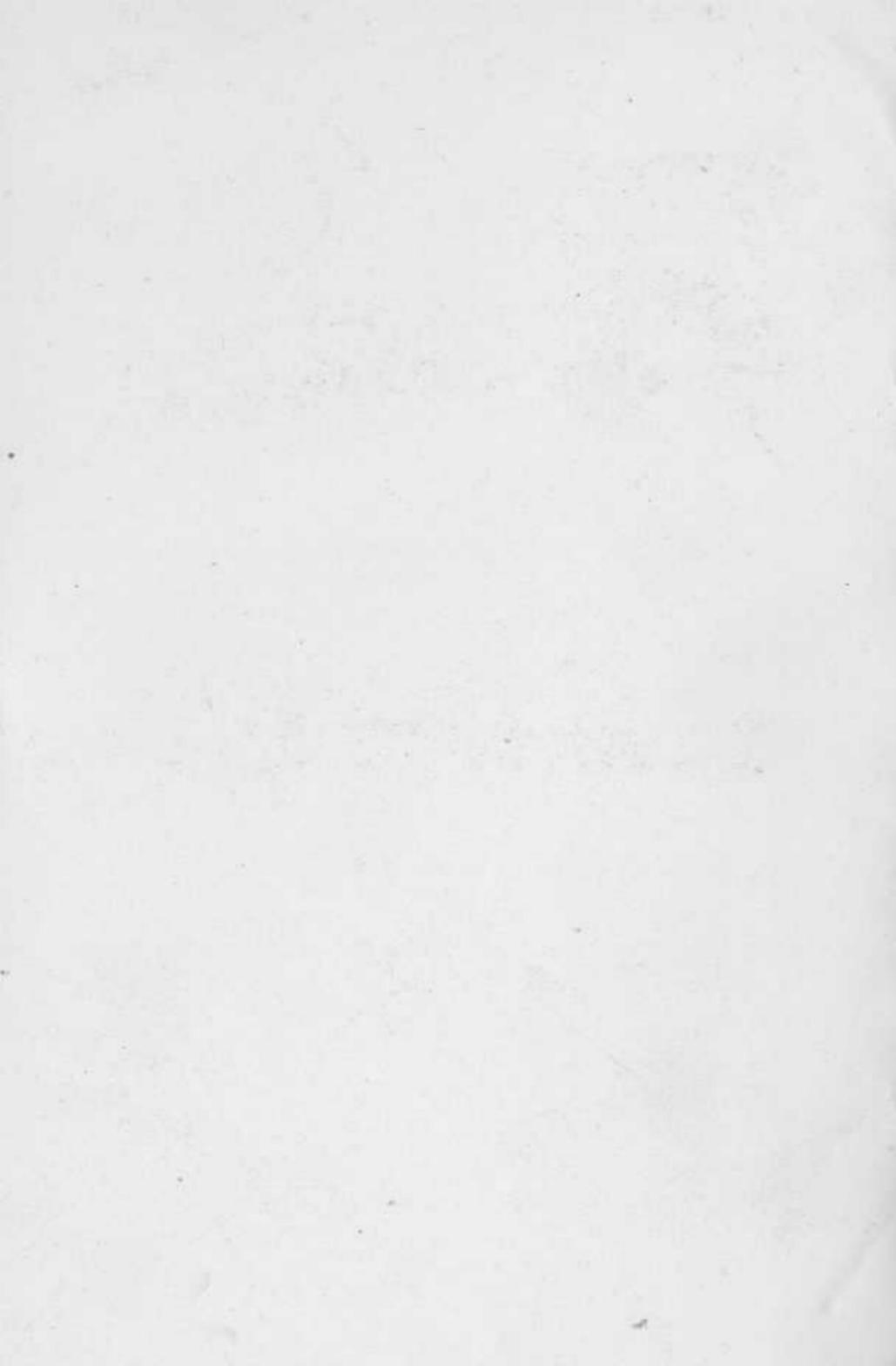
ERRATA.

Page 3, ligne 10. *Au lieu de* : mords, écrivez : mors.

Page 10, ligne 10. *Au lieu de* : pannes, écrivez : paonnes.

Page 54, note 1. *Avant* ch. IV, ajoutez : t. I.

Page 122, note 1. *Au lieu de* : ch. I^{er}, lisez : ch. III.



MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa
de Jesús.

Número..... 7995

Estante..... 4

Tabla..... 4

Precio de la obra..... Ptas.

Precio de adquisición. »

Valoración actual..... »

1876

J. B. ...

THE ...

1876

9



LES PARENTS

DE

SAINTE

THÉRÈSE



995.